

Gettysburg

Farid Ameur

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Farid Ameur

GETTYSBURG

1^{er} - 3 juillet 1863



LE CHOC DE LA GUERRE DE SÉCESSION

© Tallandier / L'HISTOIRE EN BATAILLES

FARID AMEUR

GETTYSBURG

1^{er}-3 juillet 1863

L'histoire en batailles
L'ALLANDIER

Conseiller éditorial : Claude Quétel



Éditions Tallandier – 2, rue Rotrou – 75006 Paris

www.tallandier.com

Cartographie : © Florence Bonnaud / Éditions Tallandier, 2014

© Éditions Tallandier, 2014

EAN : 979-10-210-0532-7

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Table des cartes

1. Les États désunis, 1861-1865
2. La campagne de Gettysburg, 3-30 juin 1863
3. La bataille de Gettysburg, 1^{er} juillet 1863
4. La bataille de Gettysburg, 2 juillet 1863
5. La bataille de Gettysburg, 3 juillet 1863

Prologue

Jeudi 19 novembre 1863. Il est midi. Après une courte averse, le ciel est dégagé au-dessus de la petite ville de Gettysburg, en Pennsylvanie. L'heure est au recueillement. Douze mille personnes se sont rassemblées devant le cimetière militaire pour écouter le discours d'inauguration du président Lincoln. Du haut d'une petite estrade en bois, ce dernier prononce une courte allocution :

Il y a quatre-vingt-sept ans, nos pères ont fondé sur ce continent une nation nouvelle, conçue dans la liberté et fondée sur l'idée que tous les hommes sont créés égaux.

Nous voici aujourd'hui engagés dans une grande guerre civile qui déterminera si cette nation, ou toute nation pareillement conçue et ainsi dévouée, peut durer. Nous sommes ici réunis sur l'un des grands champs de bataille de cette guerre. Nous sommes venus pour en consacrer une parcelle, comme suprême champ de repos, à ceux qui ont donné leur vie pour que cette nation puisse vivre. Il est parfaitement juste et naturel que nous fassions cela.

Mais, dans un sens plus large, il ne nous est possible ni de dédier, ni de consacrer, ni de sanctifier ce lieu. Morts ou vivants, les braves qui ont lutté ici l'ont consacré, bien au-delà de ce que nos pauvres moyens peuvent ajouter ou ôter à leurs actions. Le monde prêterait peu d'attention à ce que nous disons ici et il n'en garderait qu'un vague souvenir, mais il ne pourrait jamais oublier ce que ces hommes y ont fait. En revanche, c'est à nous, les vivants, de nous consacrer à l'œuvre inachevée que ceux qui se sont battus ici ont portée si loin et si noblement. C'est à nous de nous consacrer à la tâche immense qui est devant nous : puissions-nous, au nom de ces morts que nous honorons, accroître notre attachement à la cause pour laquelle ils ont donné l'ultime et pleine mesure de leur dévouement ;

puissions-nous ici prendre avec ferveur l'engagement que ces morts ne seront pas morts pour rien, que cette nation, sous la protection de Dieu, connaîtra une renaissance de la liberté et que le gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple, ne disparaîtra pas de la Terre¹.

Après une certaine hésitation due à la brièveté inattendue du propos, l'auditoire réserve une ovation au président. Souffrant d'un accès de fièvre, Lincoln regagne sa place d'un pas mal assuré alors que la fanfare joue des hymnes patriotiques. « C'est un désastre », souffle-t-il à l'un de ses gardes du corps². Dès le lendemain, la presse accable de critiques son allocution. L'opinion ne goûte que modérément à la magie de son verbe. Et pourtant, en seulement deux minutes et 271 mots, le « vieil Abe » a prononcé un discours fédérateur et qui, en rappelant avec éloquence les principes de la démocratie américaine, fait aujourd'hui figure d'évangile de l'Union. Le champ de bataille de Gettysburg ne pouvait être mieux choisi pour une pareille intervention. C'est là, quatre mois plus tôt, que le général Meade, commandant de l'armée du Potomac, a repoussé les troupes confédérées à l'issue d'un combat titanesque qui a duré trois jours. Et si la fortune des armes a souri aux Nordistes, personne n'ignore qu'un succès de Lee aurait déjà pu inverser le cours de l'Histoire...

CHAPITRE I

La croisée des chemins

Le « Renard gris »

Vendredi 15 mai 1863. Tôt dans la matinée, un ciel bleu d'azur illumine Richmond, en Virginie. Escorté par son état-major, le général Robert E. Lee trotte en direction du ministère de la Guerre des États confédérés d'Amérique, situé dans le bâtiment de Mechanics' Hall, sur Ninth Street. Droit sur son bel étalon blanc, le visage impassible, l'officier sudiste capte tous les regards des passants. Pleins de déférence, certains d'entre eux ôtent leur chapeau pour saluer le héros du jour. Sanglé dans un uniforme rutilant, son épée d'apparat à la ceinture, le commandant en chef de l'armée de Virginie du Nord a fière allure. À peine dix jours se sont écoulés depuis qu'il a remporté, en véritable maître stratège, la bataille de Chancellorsville. Un succès probant qui a déchaîné une vague d'enthousiasme dans les États sécessionnistes. Et pourtant, loin de vouloir se reposer sur ses lauriers, il vient déjà de concevoir les plans d'une nouvelle campagne. En disciple de Napoléon, son idée fixe est maintenant de remporter une bataille décisive¹.

Son parcours mérite une attention particulière. Né en 1807, Robert Edward Lee est issu d'une illustre famille virginienne. Fils d'un héros de la guerre d'Indépendance, il se destine très tôt à la carrière des armes et parfait son instruction à l'académie militaire de West Point. Sorti second de sa promotion en 1829, il est affecté dans le corps du génie et entame une brillante ascension au sein de l'armée américaine. En 1831, il épouse Mary Custis, arrière-belle petite-fille de George Washington. Une filiation grâce à laquelle il cultive savamment ses origines aristocratiques. Sept ans plus tard, eu égard à ses excellents états de service, Lee est promu capitaine. Après avoir été employé aux fortifications côtières, il se distingue lors de la guerre contre le Mexique (1846-1848), durant laquelle il devient l'aide de camp du général Winfield Scott, commandant en chef des troupes fédérales. Toujours aux avant-postes, il se jette dans le feu de l'action avec une ardeur tempérée d'élégance. Il est cité pour bravoure à trois reprises et

récolte une blessure à Chapultepec. Soldat dans l'âme, il ne cesse de s'attirer les éloges de ses supérieurs. Sa science militaire consommée, son agressivité, son esprit d'initiative et son habileté tactique font l'admiration de tous. Doté d'un sang-froid remarquable, il se taille une réputation d'officier accompli, réfléchi et intègre, répondant à un code de conduite basé sur l'honneur et le courage. La paix revenue, il est nommé directeur de West Point en 1852, puis lieutenant-colonel du 2^e de cavalerie en 1855. Dans les immensités du Texas, il s'initie à la guerre contre les Indiens en protégeant les colons des raids perpétrés par les Comanches. Encore une fois, l'expérience est concluante et assied sa renommée. En octobre 1859, alors qu'il est rentré en permission en Virginie, dans sa somptueuse demeure d'Arlington, il commande le détachement qui capture l'abolitionniste John Brown à l'arsenal de Harper's Ferry.

Le destin l'appelle bientôt à de plus hautes fonctions. En avril 1861, le déclenchement de la guerre civile lui pose un grave cas de conscience. Tenu, à juste titre, pour le meilleur officier de l'armée américaine, il refuse de prendre le commandement des troupes de l'Union que le président Lincoln lui offre, bien qu'il ait déjà exprimé son antipathie profonde pour l'esclavage et jugé inconstitutionnelle la sécession. Lorsque la Virginie, son État natal, décide de rejoindre les rangs de la Confédération, Lee n'hésite pas un seul instant et s'en va offrir son épée aux autorités séparatistes. Nommé général de brigade au sein de l'armée sudiste, il exerce en parallèle les fonctions de conseiller militaire auprès de Jefferson Davis, le président des États confédérés. Or, à la fin de l'été 1861, sa première campagne dans l'ouest de la Virginie s'avère désastreuse. Alors qu'il vient d'être élevé au rang de général de division, il est repoussé par les Nordistes et devient la cible de violentes critiques, ce qui lui vaut d'être temporairement éloigné du champ principal des opérations. Le 1^{er} juin 1862, tandis que les troupes de l'Union menacent d'encerclement Richmond, la capitale de la rébellion, Lee est appelé au commandement de l'armée de Virginie du Nord. En dépit de l'infériorité de ses forces, le « Renard gris », comme ses adversaires en viennent à le surnommer, se montre à la hauteur de la situation. Par une série de contre-offensives, il parvient à desserrer l'étau et à précipiter le repli stratégique des Fédéraux à l'issue de la sanglante bataille des Sept Jours (26 juin-2 juillet). Fort de ce succès, il prend

les devants en Virginie septentrionale et inflige, les 29 et 30 août suivants, une nouvelle défaite à l'armée fédérale sur le champ de bataille de Bull Run. De crainte de perdre les fruits de sa victoire, il décide de porter la guerre dans le Nord, en l'occurrence dans le Maryland. Ses espoirs sont déçus. Le 17 septembre, sur les rives de l'Antietam, les Confédérés sont battus et contraints de regagner précipitamment la Virginie. Ce revers, cependant, n'entame en rien l'ardeur belliqueuse de Lee. Dès le 13 décembre, il prend sa revanche en écrasant les forces nordistes à Fredericksburg, encore une fois dans le nord de la Virginie. Plus que jamais, le Sud voit en lui l'homme providentiel, celui par lequel il finira, malgré toutes les prédictions, par gagner son indépendance et être admis dans le concert des nations. En attendant, la fougue, l'adresse manœuvrière et l'audace de Lee lui font accomplir de véritables chefs-d'œuvre d'art militaire. Dans les premiers jours de mai 1863, sur le terrain boisé de Chancellorsville, il fait étalage de son génie tactique en réussissant une incroyable manœuvre par lignes intérieures. C'est le sommet de sa carrière. Bien qu'il s'agisse, à la vérité, d'une victoire à la Pyrrhus, la nouvelle jette la consternation à la Maison Blanche et rend plausible, aux yeux de maints contemporains, l'hypothèse d'un prochain armistice sur la base de la séparation. « Le Sud, écrit le Virginien en gage de sa détermination, se battra aussi longtemps qu'il restera un cheval capable de porter son cavalier et un bras pour brandir une épée². »

Nord contre Sud

Lorsque le général Lee se rend à Richmond, à l'invitation du président Davis, pour débattre de stratégie, voilà déjà deux ans que les États-Unis ont sombré dans la guerre civile. Les origines du conflit sont complexes³. Cette soudaine flambée de violence, d'ailleurs, ne manque pas de surprendre. Car, en apparence, la république outre-Atlantique, dont Alexis de Tocqueville avait prédit l'essor, est une puissance en devenir au milieu du XIX^e siècle. Que de chemin parcouru depuis 1776, date à laquelle les Treize colonies d'Amérique, insurgées contre la Couronne britannique, proclamaient leur indépendance... La jeune nation semble réunir tous les atouts du succès. Érigé en modèle d'application de la démocratie par les libéraux d'Europe, désabusés par l'échec des mouvements de 1848, son système politique fait des envieux. La Constitution de 1787 prévoit la séparation des pouvoirs et un subtil jeu de poids et de contrepoids pour assurer la pérennité de l'Union. Premier exemple de fédéralisme appliqué, elle est consacrée par des institutions libres, démocratiques et représentatives. En 1791, l'adoption du *Bill of Rights* garantit les libertés individuelles et publiques de chaque citoyen.

Il y a plus encourageant. Par la guerre ou le jeu de la diplomatie, le territoire fédéral n'a cessé de s'étendre depuis l'indépendance. La « destinée manifeste » du peuple américain a fait son œuvre. S'étalant sur 8 millions de kilomètres carrés, il a d'ores et déjà atteint une dimension continentale. Lors du recensement de 1860, l'Union comprend 31 États, répartis de la façade atlantique à l'océan Pacifique d'une part, et de la frontière du Canada à celle du Mexique de l'autre. Encore convient-il d'ajouter la plupart des espaces récemment conquis à l'ouest du Mississippi, organisés en territoires et qui n'attendent qu'une première mise en valeur pour accéder au rang d'État fédéré. La croissance démographique est aussi exceptionnelle que l'expansion territoriale. À la veille des hostilités, les États-Unis comptent 31,5 millions d'habitants. En vingt ans, ils ont doublé leur population,

principalement grâce à d'importants flux migratoires en provenance du Vieux Continent. Une main-d'œuvre qui arrive à point nommé dans la mesure où le décollage économique s'est produit et assure au pays de prometteuses perspectives de développement. Sur des terres aussi riches et fertiles, le marché américain semble d'autant plus inépuisable que le front pionnier gagne du terrain et que les progrès accomplis dans le domaine des transports invitent à la circulation des biens et des hommes. Loin de se limiter à la consommation intérieure, les réserves agricoles sont adaptées au commerce international, en particulier le blé du Middle West, le maïs de la région des Grands Lacs et le coton des plantations du Sud. Surtout, la jeune nation s'est orientée vers une industrialisation à marche forcée et concurrence déjà, en vertu d'une politique protectionniste, les puissances européennes dans les domaines de la métallurgie, du textile et de la mécanique.

Or, l'Union découvre avec stupeur sa fragilité à mesure que les multiples compromis qui avaient jadis présidé à sa naissance ne parviennent plus à contenir les graves antagonismes opposant les deux « sections » du pays. Une ligne de fracture irréversible s'est établie au cœur du territoire. Depuis le début du XIX^e siècle, en effet, des signes avant-coureurs de désunion se profilent à l'horizon entre le Nord, fer de lance de l'industrie et du progrès, et le Sud, terre d'élection d'une société patriarcale et agrarienne reposant sur l'esclavage. Alors que la nation est en pleine croissance, son unité s'effrite et le sentiment national n'en est qu'à ses premiers balbutiements. Le clivage est frappant entre une Amérique rurale et patricienne, tournée vers ses traditions, et une Amérique des affaires, de l'industrie et du profit, où l'égalité des chances et la libre entreprise ont cours. Des modes de vie différents, et des aspirations qui ne le sont pas moins. Pour protéger leur industrie, les États du Nord préconisent l'application d'un tarif protectionniste, tandis que ceux du Sud appellent de leurs vœux une politique libre-échangiste dans le but de favoriser leurs exportations de coton, leur principale source de richesse. Plus inquiétant, les Sudistes sont farouchement attachés à leurs particularismes locaux et revendiquent le droit de résilier le pacte fédéral et de sortir de l'Union s'ils estiment leurs droits lésés, ce que leur contestent les Nordistes suivant une interprétation littérale de la Constitution. En 1832, la Caroline du Sud en avait déjà brandi la menace avant de céder à la

pression du président Jackson.

La question de l'esclavage met le feu aux poudres. Cessant d'être un débat uniquement moral, elle devient un problème politique avec l'expansion vers l'Ouest. Les Sudistes, dont la culture du coton épuise les sols, cherchent à y exporter le modèle de la plantation, donc le système esclavagiste. La menace est sérieuse pour les fermiers du Nord qui souhaitent, eux aussi, mettre la main sur ces nouvelles terres. À coups de savants compromis, l'équilibre est maintenu, bien qu'il soit précaire. En 1820, en 1850, puis en 1854, des solutions provisoires sont trouvées, mais elles ne satisfont que les modérés. Le malaise s'installe. Des extrémistes cherchent à déclencher une crise majeure. En 1856, le Kansas est à feu et à sang, sans que le gouvernement fédéral soit en mesure d'y faire régner l'ordre. L'Union vacille. Nordistes et Sudistes empruntent des voies irréconciliables. La dégradation du climat politique témoigne de la cristallisation des tensions autour de l'esclavage. Le 6 novembre 1860, lorsque Abraham Lincoln est élu à la présidence, une onde de choc se répand dans le Sud. La victoire du candidat républicain, qui représente les intérêts du Nord, y est ressentie comme une provocation et une menace. Un procès d'intention est fait au vainqueur, auquel on prête à tort l'intention d'abolir l'esclavage et d'émanciper les 3,5 millions d'esclaves vivant dans le Sud. Malgré des tentatives de conciliation, les graines de la rébellion sont semées. Dès le 20 décembre, la Caroline du Sud fait sécession. Le 4 mars 1861, lorsque le nouveau président entre en fonctions à la Maison Blanche, sept États esclavagistes ont défié l'autorité du gouvernement fédéral en proclamant l'Union dissoute et en formant une confédération que quatre autres États du Sud finiront par rejoindre. Le 12 avril, la canonnade de Fort Sumter, un bastion fédéral situé à l'entrée de la baie de Charleston, en Caroline du Sud, précipite le pays dans la guerre civile. Les États-Unis s'apprêtent à vivre les heures les plus noires de leur histoire.

Face à ce premier acte d'hostilité, Lincoln décrète l'état d'insurrection et, faute de troupes régulières suffisantes, il fait appel à 75 000 volontaires pour écraser la rébellion. Le 19 avril, il met en état de blocus les côtes du Sud pour provoquer l'asphyxie économique de la Confédération. C'est le plan Anaconda. Pour l'emporter, le Nord compte tirer plein avantage de la supériorité de ses ressources humaines et matérielles. Avec 22 millions d'habitants, près de 80 %

des usines du pays, un réseau ferroviaire long de 35 400 kilomètres, la plupart des centres commerciaux et financiers, ainsi que les principaux chantiers de construction navale, l'Union paraît pouvoir facilement prendre l'ascendant sur la Confédération. Celle-ci ne regroupe que 9 millions d'habitants, mais le tiers est composé d'esclaves noirs, dont la présence inspire plus que jamais la crainte d'une insurrection servile. Surtout, son potentiel économique est limité. Une industrialisation réduite, une urbanisation très lâche, un réseau de voies ferrées fragmenté (long de 14 500 kilomètres), une marine presque inexistante – malgré un port aussi actif que celui de La Nouvelle-Orléans – et une monoculture du coton très dépendante de l'extérieur en sont les principaux traits. En somme, le Sud manque cruellement de produits manufacturés, d'armes et de liquidités pour soutenir la lutte. Contre toute attente, la guerre se fige dans une impasse sanglante. Mieux commandés, les Sudistes défendent avec acharnement leurs terres (*Dixieland*). Au total, environ 3 millions d'Américains revêtiront l'uniforme, dont les deux tiers du côté nordiste. Une expérience traumatisante qui marquera les survivants jusqu'à la fin de leurs jours⁴.

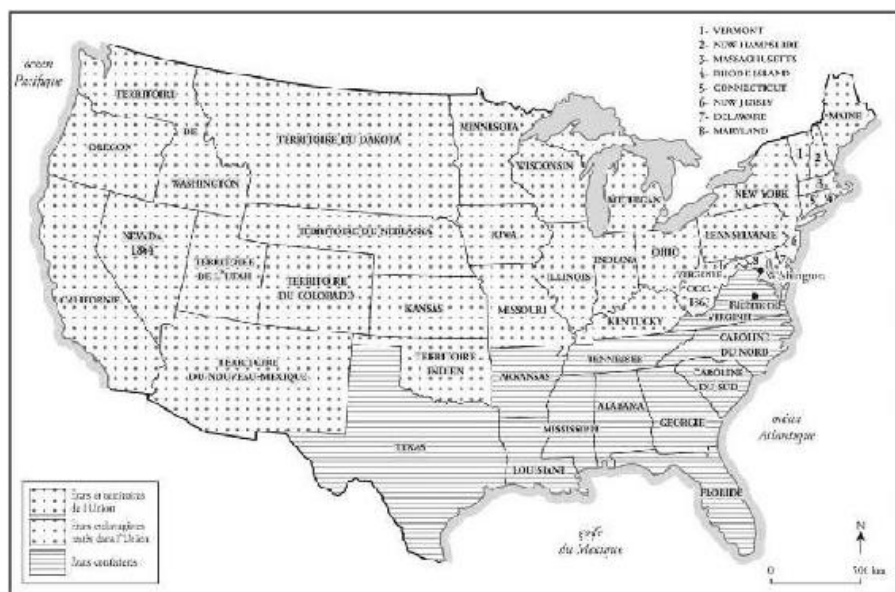
Le temps des incertitudes

Sur le théâtre des opérations, la bataille des deux premières années est incertaine, bien que chaque camp subisse de graves revers. Certes, le 21 juillet 1861, les troupes fédérales du général McDowell essuient une cinglante défaite à Bull Run, dans le nord de la Virginie, sous les yeux horrifiés d'une foule de badauds venus de Washington pour assister à la victoire attendue de l'Union. Mais cet affrontement n'est qu'un prélude à de nouvelles effusions de sang. Des deux côtés, les belligérants battent le rappel de leurs forces et se préparent avec une égale résolution pour tâcher d'emporter la décision militaire. Vains espoirs. De la péninsule virginienne aux confins du Texas, ils s'affrontent dans une succession d'affrontements indécis au cours desquels la folie meurtrière le dispute à l'héroïsme. La fortune des armes n'a pas encore choisi son camp.

L'épicentre des combats se trouve dans les contrées vallonnées et boisées du Nord de la Virginie, entre la chaîne des Appalaches et la façade atlantique, plus précisément entre les deux capitales rivales, distantes l'une de l'autre de seulement 160 kilomètres. Au printemps de 1862, cédant aux injonctions du président Lincoln, le général McClellan conduit une partie de l'armée nordiste sur la presqu'île de Virginie pour tenter de prendre à revers Richmond. L'opération tourne au fiasco. Par de remarquables manœuvres de débordement, le général Lee, on l'a vu, oblige le corps expéditionnaire fédéral, arrivé aux portes de la ville, à reprendre la route de Washington à l'issue de la bataille des Sept Jours (26 juin-2 juillet). Fort de ce succès, le commandant sudiste prend les devants dans le nord de la Virginie et, les 29 et 30 août, il défait les Unionistes, encore une fois à Bull Run. Mais la chance finit par tourner. Son invasion du Maryland, un État esclavagiste malaisément rallié à l'Union, s'achève par un désastre à Antietam, le 17 septembre. Avec 23 000 victimes, c'est le jour le plus sanglant de l'histoire américaine.

Ce succès est sans lendemain pour le Nord. Le 13 décembre, à

Fredericksburg, Lee reprend le contrôle des opérations en humiliant l'armée fédérale lancée inconsidérément dans un assaut suicidaire sur les rives du Rappahannock, dans le nord de la Virginie. Lincoln désespère de trouver un adversaire à la mesure du général sudiste. En vain croit-il avoir trouvé la perle rare en la personne du général Joseph Hooker, surnommé « Joe le batailleur » en raison de son tempérament belliqueux et énergique. Complètement dépassé par les événements, il subit un désastre à Chancellorsville (27 avril-6 mai 1863) et, réclamant à grands cris des renforts, se résout à une stratégie défensive. « Mon Dieu ! Que va dire la nation ? » s'exclame Lincoln en apprenant la nouvelle⁵.



1. Les États-Unis, 1865

À ce stade du conflit, le seizième président de l'histoire des États-Unis a cependant quelques motifs de satisfaction. Car, sur le front de l'Ouest, la Confédération est déjà menacée de dislocation. Au prix de coûteux sacrifices, le général Ulysses S. Grant s'ouvre la route du Tennessee en s'emparant, les 6 et 16 février 1862, des Forts Henry et Donelson, et en obligeant les Sudistes à évacuer la vallée du Cumberland. Le 6 avril, il résiste à une fulgurante contre-attaque confédérée à Shiloh. Le principal coup est porté aux bouches du

Mississippi. Le 29 avril, l'escadre de l'amiral Farragut se couvre de gloire en prenant La Nouvelle-Orléans, la plus grande ville de la Confédération. La chute de la « reine des villes » permet aux Fédéraux de prendre l'ascendant face à une armée amoindrie, harassée et bientôt acculée dans ses retranchements. Memphis, Bâton Rouge et Natchez tombent entre leurs mains. En juillet 1862, leur progression est stoppée net. Pris entre deux feux, les Confédérés gardent le contrôle du cours moyen du Mississippi, entre les places fortifiées de Vicksburg au nord (Mississippi) et de Port Hudson (Louisiane) au sud. Une bande de terrain de 300 kilomètres grâce à laquelle le gouvernement de Richmond maintient le contact avec ses États situés à l'ouest du grand fleuve, en l'occurrence le Texas, l'Arkansas et la partie occidentale de la Louisiane. Chaque camp en a saisi les enjeux stratégiques. À Vicksburg, les troupes de Grant se heurtent à une résistance inattendue, le président Davis ayant donné l'ordre aux assiégés de résister « jusqu'à la dernière extrémité ». À l'été 1862, le commandement sudiste imagine une opération de diversion en envahissant le Kentucky. C'est un échec total. Le 8 octobre, à l'issue de la bataille de Perryville, les forces du général Bragg parviennent tout juste à se frayer le chemin du retour. Depuis le Tennessee oriental, elles résistent tant bien que mal aux attaques du général Rosecrans. Durement éprouvées lors du combat de Murfreesboro (31 décembre 1862-2 janvier 1863), elles sont contraintes de céder du terrain à leurs adversaires vêtus de bleu.

L'année 1863 s'ouvre sous de nouveaux auspices. Le 1^{er} janvier, le président Lincoln signe l'acte d'émancipation des esclaves. Dorénavant, le Nord ne combat plus seulement pour sauver l'Union. Son succès rendrait inévitable l'abolition de l'esclavage. « La guerre, écrira un volontaire, s'était ennoblie ; le but s'était élevé⁶... » La lutte, à vrai dire, devient totale. Les affrontements se succèdent à intervalles rapprochés et sont de plus en plus sanglants, aussi bien en raison de la disparité existant entre les tactiques traditionnelles et les nouveaux types d'armement que de l'insuffisance des connaissances en matière chirurgicale. La mise au point d'armes nouvelles et meurtrières (fusils à canon rayé, balles coniques Minié), l'ampleur de la mobilisation (3 millions d'hommes sur 14 millions disponibles), l'immensité du champ des opérations, l'importance des moyens de transport et de communication (voies ferrées, télégraphe) et l'organisation

d'opérations amphibies attestent de l'évolution des conceptions militaires et de l'impact de la révolution industrielle. Sur mer, la guerre se caractérise par les premiers combats entre navires cuirassés, le mouillage de mines marines et l'entrée en service du premier sous-marin opérationnel (*CSS Hunley*). Pour la première fois, un conflit entame toutes les ressources de la société civile. Au feu comme à l'arrière, les exigences économiques et militaires sont accablantes. L'issue des batailles ne suffit plus à imposer à elle seule une suprématie définitive. L'épuisement de l'adversaire devient la condition première de la reddition. L'objectif est de détruire chez lui tout ce qui entretient sa capacité de combat et sa volonté de vaincre. En un mot, la guerre devient une œuvre de destruction qui n'épargne plus personne. Elle révèle son véritable visage, bien éloigné de l'idéal romantique qu'on lui prêtait jusqu'alors⁷.

Conseil de guerre

Après deux années d'affrontements, l'issue de la lutte est plus qu'incertaine. Aussi, en ce 15 mai 1863, la conférence stratégique à laquelle le général Lee est convié s'apparente à un véritable conseil de guerre. L'heure est grave. Réunis autour du président Davis, politiciens et officiers généraux ont conscience qu'une partie décisive s'apprête à se jouer sur le front des opérations. Ils savent que la récente victoire de Chancellorsville n'a rien réglé et que l'armée fédérale, plutôt que de céder au découragement, ne tardera pas à combler ses pertes et à revenir menacer d'invasion la Virginie. D'où l'urgence de conserver l'initiative stratégique et d'agir avec clairvoyance.

Conscient de ses responsabilités, Jefferson Davis est le premier à écarter les discours triomphalistes. Ce jour-là, l'inquiétude se lit sur son visage. Voilà plusieurs semaines que la situation de Vicksburg le préoccupe au plus haut point. À cela, rien de vraiment surprenant. Originaire du Mississippi, il éprouve naturellement un intérêt particulier pour cet État, qu'il a jadis représenté au Sénat, à Washington, avant de donner sa démission en janvier 1861 pour se rallier au mouvement séparatiste. Il y possède toujours une plantation de coton, sur ses terres de Brierfield, dont il s'enorgueillit à loisir. Diplômé de West Point, vétéran de la guerre du Mexique et ancien secrétaire à la Guerre sous la présidence de Franklin Pierce, il est en outre familier avec les problématiques militaires. La chute de Vicksburg, répète-t-il, serait une catastrophe pour la Confédération. Elle entraînerait inévitablement la reddition de la garnison de Port Hudson et donnerait à l'Union le contrôle du Mississippi sur toute sa longueur, de Saint Louis à La Nouvelle-Orléans. Elle couperait le Sud en deux, ce qui priverait la partie orientale du grain, du bétail, du coton et d'autres denrées provenant des États de l'Ouest. Pire encore, les armées fédérales se ménageraient de formidables voies d'invasion au cœur du territoire rebelle.

Les dernières nouvelles arrivées de Vicksburg sont mauvaises.

Perchée sur la rive est du Mississippi, la citadelle subit l'état de siège. Secondé par la flotte de l'amiral Porter, le général Grant a fait transporter ses troupes par bateau jusqu'au sud de la forteresse, puis, malgré de lourdes pertes, il s'est dirigé vers l'est pour prendre à revers les assiégés, contraints de refluer à la hâte dans l'enceinte fortifiée de la ville. Sur place, le désespoir des civils est venu confirmer l'efficacité de la manœuvre. Sous le feu continu de l'artillerie nordiste, les Sudistes résistent avec acharnement. Ils vivent reclus, subissant des privations et des souffrances les plus dures. Les rats, les chiens et les chats figurent aux étals du marché. Sans renforts, à court de vivres et de munitions, les soldats confédérés ne peuvent prolonger la résistance éternellement. En vain le général Pemberton, qui commande la garnison, lance-t-il des appels au secours. Disséminées dans les environs de Jackson, la capitale du Mississippi, les troupes du général Johnston n'ont pas les moyens de couper le cordon qui l'enserme pour venir lui prêter main-forte. Sans doute les divergences de vues opposant les deux officiers n'arrangent-elles pas les choses. « À mon avis, la situation est sans espoir » câble le second à Richmond...

Ce n'est pas tout. La situation militaire demeure préoccupante sur les autres théâtres d'opérations. Dans le centre du Tennessee, le général Rosecrans continue à avancer, bien que ses communications soient exposées aux sabotages et à des raids de cavalerie. Dans le nord de la Virginie, les hommes du général Hooker forment toujours, malgré leurs infortunes, une redoutable machine de guerre contre laquelle il importe de ne pas céder. En Louisiane, les Fédéraux accumulent les réquisitions, destructions et pillages tout en livrant une lutte âpre aux bandes de partisans. L'Union menace constamment le Sud de débarquements à partir de points d'appui tels que les îlots de Hatteras et Roanoke Island en Caroline du Nord, Port-Royal en Caroline du Sud, et Fort Pulaski, qui commande l'accès à la mer de Savannah en Géorgie. Une situation d'autant plus inquiétante que le blocus s'est resserré, au fil du temps, du golfe du Mexique à la baie de la Chesapeake. Plus que jamais, les Sudistes en sont réduits à puiser dans leurs maigres ressources pour poursuivre la guerre.

Comment desserrer un tel carcan ? Telle est la question à laquelle le cabinet confédéré doit impérativement répondre sous peine de complications. Lors des réunions préparatoires, l'idée avait d'abord été retenue de dégarnir le front virginien en envoyant les deux divisions

du général Longstreet dans le Tennessee pour aider Bragg à repousser Rosecrans jusqu'en Ohio. En cas de victoire, s'était-on persuadé, la nouvelle situation stratégique provoquerait un tel vent de panique à Washington que Grant serait forcé d'interrompre sa campagne contre Vicksburg pour secourir l'armée du Cumberland. Bien qu'il ait reconnu la finesse de ce plan, James Seddon, le secrétaire à la Guerre, a suggéré une variante. Longstreet partirait d'abord pour le Mississippi aider Pemberton et Johnston à écraser Grant, avant de se rendre dans le Tennessee pour se retourner massivement contre Rosecrans. Enthousiaste, Davis s'est rangé à son avis. Pour lui, il s'agit d'une question de priorité. « Vicksburg, déclare-t-il, est la clé de la Confédération. »

Le général Lee, en revanche, ne cache pas ses réserves. Il s'applique d'abord à relever les inconvénients de ce plan. Il faudrait six semaines aux divisions de Longstreet, observe-t-il, pour couvrir les 1 600 kilomètres qui les séparent du Mississippi, par les chemins de fer en piteux état du Vieux Sud. Or, si Vicksburg peut tenir jusqu'au début du mois de juillet, les renforts n'auront qu'une utilité limitée. En plein été, la rigueur du climat tropical pourrait obliger l'ennemi à se retirer et conduire, par un accord tacite, à une suspension des hostilités. Il en avait été ainsi l'année précédente, lorsque l'armée de Grant, brisée dans son élan, avait été décimée par la malaria. Enfin, Lee s'oppose à ce qu'on lui prélève deux divisions, qui plus est bien aguerries, au moment où l'armée du Potomac, avide de revanche, pourrait reprendre l'offensive et marcher en direction de Richmond. « Il faut choisir, dit-il, entre la Virginie et le Mississippi⁸. »

Il n'est pas question, pour autant, de rester dans l'expectative. À la surprise générale, le général sudiste propose une campagne d'été résolument offensive en territoire ennemi. Son argumentation ne manque pas de poids. À ses yeux, une guerre d'usure serait à la longue fatale au Sud. Le moment est venu, assure-t-il, de tenter de porter le « coup de grâce » à son adversaire sur son terrain avant qu'il ne soit en mesure de tirer plein avantage de la supériorité de ses moyens. Après deux années de lutte, les États sudistes éprouvent les pires difficultés à remplacer les disparus malgré l'application de la conscription en avril 1862. Si éclatante fût-elle, la victoire de Chancellorsville, rappelle Lee, a mis hors de combat 13 000 de ses soldats, dont le

général Thomas Jackson, son meilleur lieutenant, blessé à mort accidentellement par ses propres hommes. Une perte irréparable dont il ne cesse de se lamenter. Depuis quelques semaines, ajoute-t-il, ses troupes commencent à souffrir d'une grave pénurie de ravitaillement en raison des ravages causés par l'intensité des batailles et la marche des armées dans le nord de la Virginie. La vallée de la Shenandoah, jadis réservoir à grains de la Confédération, n'est plus qu'un vaste champ de ruines en partie aux mains de l'ennemi. À l'arrière, les civils ne sont pas ménagés. Ils protestent contre les réquisitions abusives auxquelles procède leur gouvernement au nom de l'effort de guerre. Le blocus fédéral commence à faire son œuvre. De mauvaises récoltes, mais aussi les difficultés d'acheminement des marchandises entraînent une inflation. Le prix des denrées alimentaires ne cesse de grimper. Après le thé, le café et le sel, la farine vient à manquer. À Richmond, le spectre de la famine surgit ; une émeute de la faim a éclaté le 2 avril précédent. Une conjoncture alarmante qui pourrait, à terme, briser le ressort moral du Sud.

Conscient que le temps travaille en faveur de l'Union et que le Sud ne pourra plus, à l'avenir, se permettre de nouvelles saignées, le général Lee préconise une attaque d'envergure pour forcer la décision militaire et abrégier le conflit. Imbu d'idées napoléoniennes, il entend provoquer l'armée adverse sur ses terres, l'obliger à combattre sur un terrain qu'il aurait lui-même choisi au préalable et l'accabler, déclare-t-il, au cours d'une bataille d'anéantissement qui déciderait à elle seule de l'issue de la guerre. À la manière d'Alexandre le Grand à Gaugamèles, de Guillaume le Conquérant à Hastings ou, plus récemment, de Napoléon à Austerlitz et Iéna. Le commandant sudiste rêve de mettre à genoux l'armée du Potomac, la principale force opérante du Nord sur le front de l'Est. S'il a remporté, jusque-là, de brillants succès, jamais il n'a encore pu détruire l'ennemi. Ni à Fredericksburg, ni à Chancellorsville. À son grand regret, les troupes fédérales se sont à chaque fois dérobées au coup de grâce qu'il aurait souhaité leur porter. Rien de plus exaspérant pour un tacticien qui a fait de la contre-attaque sa spécialité⁹.

D'autres considérations entrent en ligne de compte. Pour le général Lee, le moment paraît particulièrement bien choisi pour tenter une telle opération. Une aussi belle occasion ne se représentera pas. Après la débâcle de Chancellorsville, l'Union est particulièrement éprouvée.

Dans les États du Nord, le moral est au plus bas. La victorieuse résistance du Sud a conforté le mouvement sécessionniste. Porté par une frange du Parti démocrate, un courant d'opinion partisan de la paix continue à se développer dans les États du Nord pour réclamer une cessation des hostilités. Sous l'impulsion de Clement Vallandigham, le sénateur de l'Ohio, il exploite autant les revers militaires que les attermoissements du gouvernement fédéral. Plutôt que de s'acquitter de l'impôt du sang, certains Nordistes, en effet, préfèrent s'accommoder à l'idée de voir leur pays se scinder en deux républiques rivales et indépendantes. Le mécontentement grandit d'autant plus que Lincoln, pour mener à bien sa politique de sauvegarde de l'Union, a pris des mesures impopulaires. Ainsi, il n'a pas hésité à suspendre l'*Habeas Corpus*, garant des libertés individuelles, à arrêter les principaux opposants à la guerre et, en vertu de la loi du 3 mars 1863 (*Enrollment Act*), à établir la conscription. Déjà, le 1^{er} janvier de la même année, sa proclamation d'émancipation des esclaves n'avait pas fait l'unanimité, loin s'en faut. Bien qu'il s'agisse d'une mesure de rétorsion à l'égard des sécessionnistes, sur un arrière-fond diplomatique, beaucoup refusent obstinément d'apparenter la cause de l'Union à une sainte croisade pour l'abolition de l'esclavage... C'est dire les frustrations engendrées par deux ans de lutte.

Ajouté à cela, l'armée du Potomac est aux abois. Depuis le début de la guerre, la valse des commandants n'en finit plus sur le front de Virginie. Pas plus que McClellan, Pope ou Burnside avant lui, le général Hooker ne semble capable de rivaliser avec Lee, dont il a sous-estimé la valeur. Officier vaniteux, égocentrique et querelleur, il paraît déjà avoir épuisé son crédit. Malgré ses professions de foi, « Joe le batailleur » ne se montre pas à la hauteur de la situation. Lors de la bataille de Chancellorsville, son manque de sagacité tactique, d'esprit d'initiative et d'agressivité a indisposé ses principaux subordonnés, auxquels il a imputé la responsabilité de la défaite. Plusieurs d'entre eux, d'ailleurs, s'en sont ouverts au président Lincoln. À Washington, les cercles politiques font chorus et réclament son limogeage. Ils lui reprochent en outre son goût immodéré pour l'alcool, ses mœurs débridées et ses maladroites fanfaronnades. Lincoln lui-même en est incommodé, encore qu'il ne cesse de lui prodiguer ses encouragements et se déplace en personne au quartier général de l'armée du Potomac pour lui dispenser des conseils. Quoique menacé, Hooker refuse

d'exécuter les ordres lui enjoignant d'agir sous prétexte qu'« une guilde de politicards », selon son mot, ne devrait pas se mêler des affaires militaires. Surtout, il s'insurge contre les critiques dont il est la cible et menace d'offrir sa démission s'il n'est pas soutenu par son gouvernement. En attendant, de crainte de s'exposer à un nouvel échec, il préfère se répandre en jérémiades et demander des renforts.

En planifiant sa campagne d'été, le général Lee fait un autre calcul. Depuis deux ans, le Sud cherche à obtenir sa reconnaissance diplomatique auprès des puissances européennes. En inscrivant sa lutte dans le sillage de la Révolution américaine, il espère attirer l'attention de l'Europe qui a admis le principe de l'indépendance des nations en Italie, en Grèce, en Belgique et qui l'invoque désormais en faveur de la Hongrie et de la Pologne. Et si la France et l'Angleterre ont fait d'emblée le choix de la neutralité, personne n'ignore qu'ils appellent de leurs vœux le succès de la Confédération... Napoléon III, en particulier, voit d'un œil complaisant le Sud libre-échangiste, grand exportateur de coton et importateur de produits manufacturés. La scission des États-Unis sert ses intérêts. Elle lui a permis, en janvier 1862, de prendre pied au Mexique, au mépris de la doctrine Monroe, pour tenter d'y accomplir la « grande pensée » de son règne, c'est-à-dire de fonder en Amérique centrale une monarchie catholique sous influence française qui serait autant un contrepoids à la domination anglo-saxonne dans le Nouveau Monde qu'une zone d'expansion pour le commerce national. À deux reprises, l'empereur a tenté de promouvoir les intérêts de la Confédération. En novembre 1862, il a essayé de convaincre les cabinets britannique et russe de s'associer à celui des Tuileries pour recommander, sinon imposer, aux deux parties belligérantes un armistice qui reconnaîtrait, de fait, le succès de la sécession. Sa démarche ayant avorté, il s'est contenté, en janvier 1863, d'une tentative de médiation unilatérale. Encore une fois, ses bons offices ont été repoussés par le cabinet de Washington.

Au printemps 1863, les autorités sudistes ne cèdent en rien au découragement. Elles savent que leur cause intéresse certaines puissances du Vieux Continent. À Paris, Londres et Bruxelles, leurs agents accrédités travaillent efficacement à la diffusion d'une propagande pro-confédérée. Leurs rapports s'accordent sur un point :

les succès de Fredericksburg et de Chancellorsville ont produit une forte sensation au sein des chancelleries européennes. Plus que jamais, l'Union ne paraît pas en mesure de mater la rébellion. En outre, la pénurie de coton, consécutive à l'application du blocus fédéral, provoque quelques difficultés dans les industries textiles du Lancashire, de Normandie et d'Alsace. Une situation préoccupante dans la mesure où le Sud est le principal producteur mondial de cette matière première. Les milieux d'affaires exigent, serait-ce à coups de canon, la réouverture du marché américain. En somme, explique le général Lee, nul doute que l'annonce d'une victoire décisive en territoire nordiste rencontrerait un formidable écho en Europe et lèverait les dernières hésitations en matière de reconnaissance diplomatique. Plutôt que de voir l'état de guerre se prolonger et engager ses intérêts commerciaux, la France et l'Angleterre ne manqueraient pas d'imposer une paix de compromis à l'Union.

À la demande de Davis, le commandant de l'armée du Virginie du Nord dévoile plus en détail son plan d'action. En substance, il propose de franchir le Potomac et d'envahir, par des sentiers détournés, la Pennsylvanie, où ses hommes pourraient vivre sur le pays traversé. De là, il compte menacer Washington par le nord et, à défaut de faire flotter le drapeau rebelle au-dessus du Capitole, remporter une victoire qui provoquerait une panique suffisante dans les États de l'Union pour donner raison aux partisans de la paix et obliger Lincoln à négocier. Ce plan stratégique abasourdit le cabinet confédéré. Seul le ministre des Postes, John Reagan, ose exprimer son désaccord. Unique membre du gouvernement originaire de l'un des États situés à l'ouest du Mississippi, du Texas en l'occurrence, il rejette en bloc l'idée de privilégier un front par rapport à un autre. Pour lui, au demeurant, la priorité est de secourir la citadelle de Vicksburg. De surcroît, l'opération lui paraît hasardeuse. Un échec serait fatal à l'armée de Virginie du Nord, si loin de ses bases, et dégarnir les défenses du Rappahannock, terrain si chèrement conquis, pour les besoins de l'expédition, ouvrirait à Hooker la route de Richmond¹⁰.

Mais le prestige de Lee est à son zénith. Soumis au vote, son plan reçoit l'approbation de tous les autres ministres. Ayant mis de côté ses scrupules, le président Davis se résout à lui faire confiance. Dans le climat d'invincibilité engendré par le succès de Chancellorsville, tout

paraît possible. Malgré sa nature réservée, l'officier sudiste affiche son enthousiasme. Il tire grande fierté de la supériorité de ses troupes, aguerries, pleines d'allant et de fougue. « Jamais auparavant on n'a vu de tels soldats, déclare-t-il à leur sujet. S'ils sont bien dirigés, ils iront n'importe où et sont capables de tout¹¹. » Il se satisfait également de la cote de popularité dont il jouit auprès d'eux. Bien qu'il soit à leur tête depuis moins d'un an, Lee est devenu l'objet d'une admiration, pour ne pas dire d'une vénération sans précédent dans les annales militaires des États-Unis. On raconte qu'un jour, pour ne pas le réveiller, 15 000 fantassins ont contourné sur la pointe des pieds sa tente, plantée sur le bord de la route, où il prenait quelque repos à la veille d'une bataille. Ses principaux lieutenants lui vouent le même culte. Malgré ses dénégations futures, le général Longstreet lui-même se rallie à son plan d'action. « Quand j'ai convenu avec M. Seddon et vous-même de la nécessité d'expédier des troupes vers l'ouest, écrit-il au sénateur du Texas, Louis Wigfall, j'avais cru comprendre qu'ici, nous serions obligés de rester sur la défensive. Mais la perspective d'une offensive change la face des choses¹². »

Le 26 mai, le général Lee revient à Richmond pour régler les ultimes préparatifs de sa campagne d'été. Cartes à l'appui, il fait part de son intention d'envahir la Pennsylvanie en empruntant la vallée de la Shenandoah. Sur son flanc droit, à la frontière entre la Virginie et le Maryland, un rideau de cavalerie masquerait son mouvement. Le moral est au beau fixe. Seddon, le ministre de la Guerre, lui fournit les renforts nécessaires à l'exécution de son plan. Un autre signe ne trompe pas. Alexander Stephens, le vice-président de la Confédération, offre de se rendre prochainement à Washington, sous la protection du drapeau parlementaire, pour y rencontrer Lincoln, qu'il a bien connu jadis. Sous prétexte de négociations sur les échanges de prisonniers, il s'agirait en réalité d'amorcer des ouvertures de paix à la veille d'événements que les Sudistes espèrent décisifs. Ainsi le gouvernement rebelle serait-il en position de force pour dicter ses conditions¹³.

Veillées d'armes

De retour à son quartier général, Lee s'applique à compléter la réorganisation de son armée pour en faire une force d'invasion. Depuis trois semaines, ses troupes se reposent et se rééquipent en prévision de la prochaine campagne. L'excitation a gagné les rangs. « C'est le contingent le plus discipliné, le plus confiant et le plus enthousiaste jamais vu en Amérique du Nord » écrit le colonel Long, son secrétaire particulier. Les soldats ne demandent qu'à aller de l'avant et ne doutent pas de leur invincibilité. Les officiers leur rappellent en permanence que la « cause » appelle à tous les dévouements. Après les souffrances endurées par la Virginie, la perspective de porter la guerre dans le Nord excite leurs instincts belliqueux et leur désir de vengeance. De plus, les vétérans ont à cœur d'effacer de leur mémoire le revers d'Antietam et de démontrer, une fois pour toutes, que l'invasion manquée du Maryland, en septembre 1862, n'a été qu'un accident de parcours depuis que le général Lee a pris les rênes de l'armée de Virginie du Nord¹⁴.

À la suite de la disparition de Jackson, son bras droit, Lee se trouve dans l'obligation de composer une nouvelle chaîne de commandement. Un choix difficile tant le défunt s'était rendu indispensable. Soldat fougueux, excentrique et prêt à toutes les audaces, celui-ci était devenu une véritable légende. Héros de Bull Run, où sa bravoure lui avait valu le surnom de « *Stonewall* » (« Mur de pierre »), il s'était imposé comme le meilleur lieutenant de Lee. En mai 1862, sa campagne épique dans la vallée de la Shenandoah, au cours de laquelle il bat successivement quatre armées lancées à ses trousses, n'est pas sans rappeler l'exploit de Bonaparte en Italie en 1796. Lors de la seconde bataille de Bull Run, en août 1862, il réussit une incroyable marche de flanc qui lui permet de contourner l'armée nordiste et de piller ses dépôts dans son dos. À Chancellorsville, il parvient encore à exécuter, en un temps record, un mouvement débordant qui décide du sort de la bataille. Sa mort

accidentelle est durement ressentie. En témoignent les funérailles grandioses auxquelles il a droit dans la capitale de la rébellion. Lee lui accordait toute sa confiance, lui laissant systématiquement la responsabilité des détails d'exécution de sa stratégie. Jackson ne savait rien d'impossible et ne demandait qu'à se rendre utile. « Je ne sais pas comment le remplacer » confie Lee à son fils. En vain caresse-t-il un moment l'idée de nommer le général Pierre Beauregard, le commandant des troupes défendant les fortifications de Charleston, à la tête d'un corps d'armée. Depuis sa victoire de Bull Run, en juillet 1861, le « Grand Créole » a connu des fortunes diverses, en particulier sur le front du Mississippi. Au reste, ses rapports orageux avec Jefferson Davis, beaucoup plus que la maladie du foie dont il est atteint, le condamnent à occuper des postes secondaires.

Au 30 mai 1863, l'armée de Virginie du Nord compte officiellement 80 000 hommes, soit 67 600 fantassins et artilleurs, plus 12 400 cavaliers. Malgré son appellation, tous les États de la Confédération sont représentés en son sein. Par esprit pratique, Lee réorganise son infanterie en trois corps opérationnels. Chacun d'entre eux est composé de trois divisions d'infanterie, elles-mêmes constituées de trois à cinq brigades d'infanterie et de trois bataillons d'artillerie à pied. Chaque corps comprend une réserve d'artillerie, les 163 canons qui totalisent la force d'invasion étant placés sous les ordres du général Pendleton, le nouveau maître canonnier.

Sans aucune surprise, le général James Longstreet conserve le commandement du 1^{er} corps, une charge qu'il a parfaitement assumée durant la campagne de Fredericksburg. Né en Caroline du Sud, cet officier compétent et appliqué, que Lee appelle affectueusement « mon vieux cheval de guerre », est une valeur sûre, bien qu'il ait l'esprit de contradiction et soit lent à se mettre en mouvement. Sa stature imposante domine le camp, où on le voit souvent rôder avec un cigare à la bouche et fulminer contre ses subalternes. Affecté par la mort de trois de ses enfants, victimes d'une épidémie l'hiver précédent, il a depuis déserté la table de poker et s'est renfermé sur lui-même. Sa nature ombrageuse dénote un commandant prudent, jaloux de ses prérogatives et plus à l'aise dans un style défensif. Son expérience et son autorité naturelle font de lui un redoutable meneur d'hommes. Malgré leurs différences, Lee a choisi d'en faire son second¹⁵.

Pour succéder à feu Jackson à la tête du 2^e corps, le choix du commandant en chef se porte sur le général Richard Ewell. Une promotion logique compte tenu des brillants services rendus par ce dernier depuis le début de la guerre. Lui aussi diplômé de West Point, il avait fait ses premières armes au Mexique avant de combattre les Indiens. Officier énergique, au tempérament sec et nerveux, il excelle dans l'art de manœuvrer ses troupes et de surprendre l'adversaire. Jackson le tenait, à juste titre, pour son meilleur divisionnaire. Grièvement blessé lors du combat de Groveton, en août 1862, il avait dû être amputé, d'où la jambe de bois dont il est affublé et qui l'oblige à être attaché, en permanence, à la selle de son cheval. Il revient de neuf mois de convalescence lorsqu'il apprend sa nomination. Ses soldats lui sont dévoués. Seul lui manque le coup d'œil infailible de son prédécesseur pour découvrir le point faible de l'ennemi¹⁶.

Le commandement du 3^e corps, nouvellement créé, revient au général Ambrose P. Hill. Artilleur de formation, vétéran de la guerre du Mexique, il s'était illustré en menant, sous la férule de Jackson, la division d'élite de l'armée de Virginie du Nord (*Light Division*). D'une grande agressivité, brave jusqu'à la témérité, il est connu pour son caractère irascible, sa vitesse d'exécution et sa propension à toujours vouloir prendre les devants. Comme signe distinctif, il aime porter une chemise rouge, formant ainsi une figure aisément reconnaissable au plus fort de la mêlée. Sa médiocre santé, cependant, paralyse souvent son action. D'aucuns prétendent qu'il souffre de troubles psychosomatiques depuis ses années d'études à West Point¹⁷.

Si l'infanterie reste la « reine des batailles », le général Lee ne néglige pas les deux autres armes. L'artillerie, on l'a vu, est intégrée aux différents corps d'armée, au niveau de la division, à l'exception d'une réserve. La cavalerie, quant à elle, est réorganisée en une seule et même division, composée de six brigades, de six bataillons d'artillerie à cheval (soit un total de 27 bouches à feu) et d'un détachement spécialement attaché à la garde des bagages. Privés de leur rôle de rupture en raison du développement des armes modernes, les cavaliers tendent à s'illustrer dans des actions extérieures au champ de bataille : ils sont le plus souvent employés à des tâches de reconnaissance et de couverture en fournissant une puissance de feu mobile. De l'aveu de Lee, ils sont « les yeux et les oreilles » de l'armée de Virginie du Nord. À leur tête se trouve le général James E. B.

« Jeb » Stuart, l'un des officiers les plus prometteurs de sa génération. Vêtu en permanence d'une longue cape, de cuissardes, d'éperons dorés et d'un chapeau à larges bords muni d'une plume d'autruche, il cultive un style flamboyant pour le plus grand plaisir des belles de Richmond. À chacun de ses déplacements, le « Murat de la Confédération », comme la presse le surnomme, se fait accompagner par un joueur de banjo et n'a de cesse de faire parler de lui. Sur le terrain, sa contribution se révèle indispensable pour harceler l'ennemi et recueillir des informations sur sa force et ses positions. Avec la fine fleur de la jeunesse virginienne sous ses ordres, il exécute des raids hardis qui déjouent les calculs de l'adversaire. Pendant la campagne de la Péninsule, notamment, le général Lee lui doit une partie de ses succès.

Face à une telle armada, les Nordistes ne sont pas en reste, contrairement à une idée reçue. Ils disposent des ressources nécessaires pour tenir la dragée haute à leurs adversaires. Malgré la réduction des effectifs consécutive aux pertes du champ de bataille, aux malades et aux désertions, l'armée du Potomac aligne, en juin 1863, une force opérationnelle de 112 800 hommes. Sur les bords du Rappahannock, le général Hooker dispose donc, sur le papier, de troupes largement suffisantes pour se porter à l'offensive. Son infanterie se répartit en sept corps d'armée, chacun d'entre eux étant composé de deux à trois divisions et renforcé par une brigade d'artillerie. Un corps de cavalerie, sous les ordres du général Alfred Pleasonton, vient d'être créé à son initiative. Fort de 11 450 hommes, il compte trois divisions de deux à trois brigades, plus un détachement d'artillerie à cheval. Autre nouveauté, l'armée du Potomac comprend désormais une réserve d'artillerie commandée par le général Tyler. Au total, les troupes fédérales traînent 366 canons à leur suite, essentiellement des pièces de douze livres à âme lisse.

En dépit de ses récriminations, le général Hooker ne manque pas de ressources, encore que le prochain licenciement des régiments dont le terme d'engagement arrive à expiration menace de ramener ses effectifs, au 1^{er} juillet 1863, à environ 90 000 hommes. La principale faiblesse de son armée réside dans le complexe d'infériorité qu'elle a développé depuis près de deux ans. Au lendemain du désastre de Chancellorsville, les soldats nordistes traversent une grave crise de

confiance. Frustrés dans leur ambition, ils n'ont pu jusqu'alors tirer parti des impressionnants moyens d'action mis en œuvre par le gouvernement fédéral pour ramener les sécessionnistes dans le giron de l'Union. Les tâtonnements de l'administration n'ont pas arrangé les choses. Surtout, ils ont perdu foi en Hooker. Autant il s'était révélé un excellent chef de corps, autant il s'est montré un piètre stratège depuis qu'il a succédé à Burnside à la tête de l'armée du Potomac. Beaucoup réclament en vain le retour du général McClellan, la coqueluche de la troupe.

La crise du commandement atteint son paroxysme. S'ils montrent de l'entrain, les soldats élèvent de justes protestations contre le système hiérarchique qui tend à favoriser les officiers issus des différentes coteries. Aucun des sept chefs de corps d'armée, par exemple, n'exerçait ses fonctions pendant la campagne d'Antietam, huit mois plus tôt. Seulement deux commandants de division sont toujours en poste. Pour presque la moitié, les généraux ne sont pas, à l'origine, des militaires de carrière formés à l'académie de West Point. Certains, comme Daniel Sickles et James Wadsworth, ont gagné leurs épaulettes en raison de leurs seules affiliations politiques. Pire encore, les rumeurs vont bon train dans les bivouacs. Outre les frasques coutumières de Hooker, les soldats s'émeuvent des bruits annonçant les destitutions, nominations et démissions en cascade de leurs officiers supérieurs. Au moins quatre chefs de corps, John Reynolds, Darius Couch, Winfield Hancock et John Sedgwick, auraient refusé l'offre qui leur a été faite de prendre la place de « Joe le batailleur ». Piqué au vif, ce dernier n'hésite pas à demander au président Lincoln de lui fournir les noms de ses subalternes qui auraient ouvertement critiqué son commandement. La presse alimente la polémique. Une atmosphère tendue qui n'est pas sans menacer la cohésion de la troupe et affecter le moral des combattants.

Et pourtant, l'armée du Potomac présente des signes de renouveau. Le général Hooker n'y est pas étranger. Outre sa réorganisation des trois armes, il a présidé à l'amélioration de la condition du soldat. Sensible au bien-être physique et moral de ses hommes, il a mené avec brio une politique de bienfaisance en concertation avec le service sanitaire des armées dirigé par le docteur Letterman. La construction d'hôpitaux, la codification de règles d'hygiène, la distribution d'une nourriture plus saine et équilibrée, mais aussi la délivrance de

permissions et la remise de six mois d'arriérés de solde compensent les fatigues, les rigueurs et les dangers de la vie militaire. Pour animer la vie des camps, il organise des défilés fastueux et autorise des troupes théâtrales ou des musiciens à venir se produire sur scène. Plus encore, Hooker cultive l'esprit de corps par l'octroi de signes distinctifs. L'idée est de renforcer le sentiment d'appartenance des soldats, d'exciter leur ardeur guerrière et, de manière plus pratique, de les rendre plus facilement identifiables au plus fort des combats. Chaque corps reçoit un emblème à porter sur le képi : un cercle pour le 1^{er} corps, un trèfle pour le 2^e, un losange pour le 3^e, une croix de Malte pour le 5^e, une croix grecque pour le 6^e, un écusson pour le 9^e, un croissant pour le 11^e et, enfin, une étoile pour le 12^e. De plus, au sein de chaque corps, les soldats portent un insigne de couleur différente suivant leur division d'appartenance, rouge pour la première, blanc pour la deuxième et bleu pour la troisième. Une autre initiative consiste à pratiquer l'amalgame, c'est-à-dire à incorporer les dernières recrues dans des unités aguerries et de mêler ainsi des conscrits aux vétérans. Autant d'incitations à rivaliser de zèle pour servir la cause de l'Union.

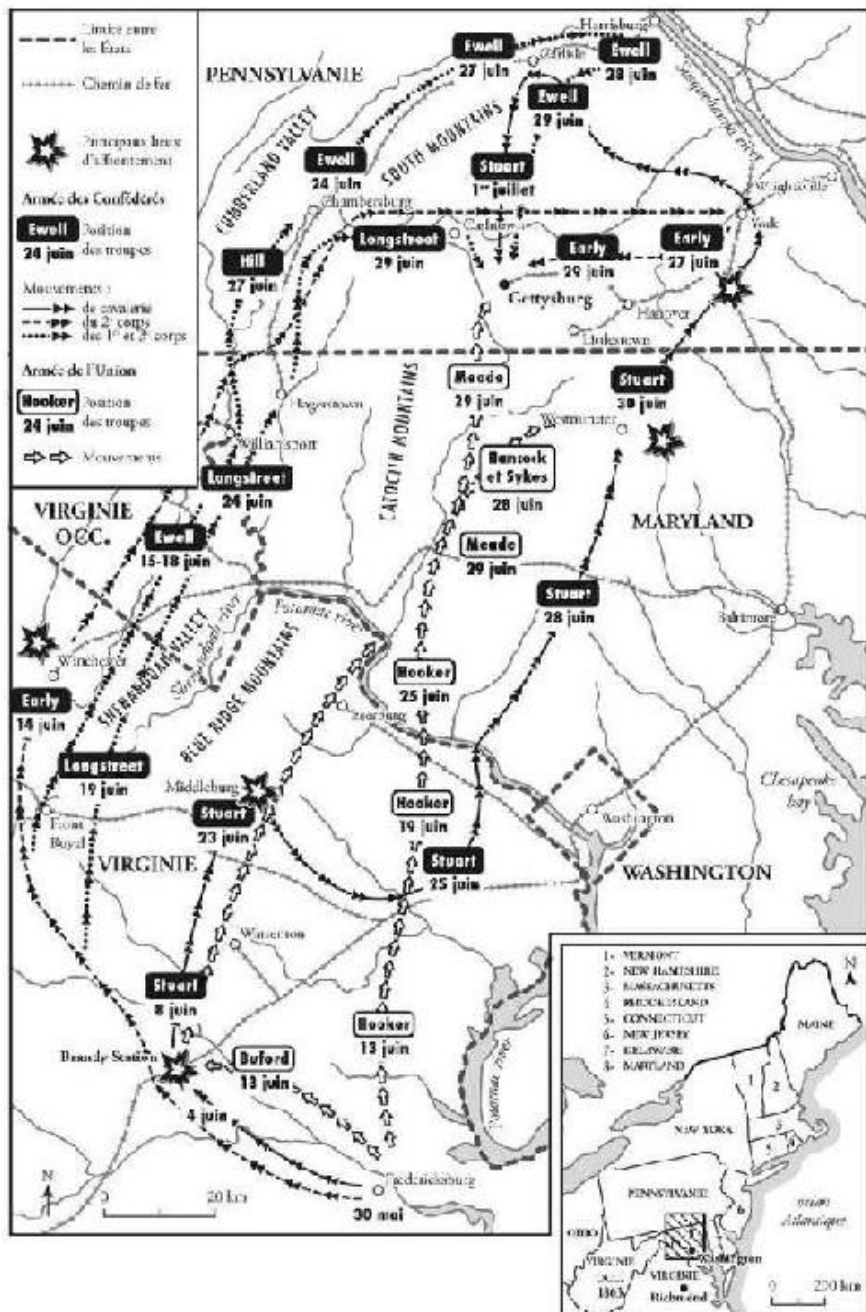
Sous le feu de l'ennemi, observent leurs adversaires, les Nordistes n'ont pas démerité. S'ils ont moins d'allant que leurs ennemis, ils ont déjà donné la preuve de leur courage et fait montre d'une ténacité à toute épreuve. À Fredericksburg, notamment, les charges héroïques de l'*Irish Brigade* contre la position retranchée de Marye's Heights ont soulevé l'admiration des Sudistes. La rude école de la guerre commence à porter ses fruits. « Nos hommes ne sont pas sans rappeler le bouledogue anglais, écrit un officier du 18^e du Massachusetts à sa mère. On peut les vaincre dix fois de suite et pourtant au combat suivant, ils auront [...] toujours autant de cran. Ils ont l'habitude d'être battus et ça ne leur fait plus rien. Un jour ou l'autre, notre tour viendra...¹⁸ » Un esprit de revanche les anime. C'est une question d'honneur et de fierté autant qu'une nécessité militaire. Aussi, dans les premiers jours de juin, lorsque le bruit court que l'armée de Virginie du Nord s'est mise en mouvement, le camp de Falmouth, où se trouve leur quartier général, est en ébullition. À défaut de prendre l'initiative, les Fédéraux attendent leurs adversaires de pied ferme.

CHAPITRE II

L'invasion de la Pennsylvanie

La fleur au fusil

Le 3 juin, à l'aube, l'avant-garde de l'armée de Virginie du Nord quitte les environs de Fredericksburg et se met en marche vers la vallée de la Shenandoah. Il s'agit en l'occurrence de la division McLaws, du 1^{er} corps, soit environ 7 000 fantassins endurcis par deux années de guerre sur le front de l'Est. Les consignes de Lee sont claires. Les unes après les autres, les troupes devront se diriger vers le Maryland et la Pennsylvanie en utilisant le masque de la chaîne isolée des Blue Ridge Mountains, au besoin en fortifiant ses cols, à l'abri des regards de l'ennemi. Les forces du général Hill tiendront l'armée du Potomac en respect sur les rives du Rappahannock, tandis que celles du général Ewell prendront les devants, suivies du corps de Longstreet. Ce n'est qu'après avoir débouché en Pennsylvanie que les différents éléments se regrouperont pour livrer bataille. La cavalerie de Stuart, quant à elle, servira de couverture sur le flanc droit. Si les circonstances l'exigent, elle aura la possibilité de donner le change à l'adversaire en déclenchant des opérations de harcèlement. Une tactique payante qui a tant œuvré à sa renommée.



Le plan de Lee repose autant sur la fougue de ses subalternes que sur l'impéritie et la lenteur du commandement nordiste. Car, en étirant ses lignes en territoire ennemi, à plus forte raison le long d'un itinéraire coupé de cours d'eau et difficile d'accès, Lee prend le risque

de voir son centre ou l'une de ses ailes écrasées avant de pouvoir se porter à leur secours. Une telle offensive n'abrègerait pas seulement la campagne, elle pourrait inverser le cours des événements. Séparée de sa base d'opérations, une partie de l'armée confédérée se verrait alors contrainte de combattre à fronts renversés pour regagner la Virginie. À moins que le général Hooker n'en ait déjà profité pour marcher sur Richmond et tenter, à son tour, de porter le coup décisif...

Comme à son accoutumée, le général Lee use de divers stratagèmes pour leurrer son adversaire. Pour entrer en Pennsylvanie sans coup férir, il mise sur l'état de démoralisation apparent dans lequel se trouve l'armée du Potomac à la suite de la défaite de Chancellorsville. Sur ce point, ses calculs s'avèrent exacts. Certes, son mouvement ne passe pas totalement inaperçu. Les patrouilles de la cavalerie nordiste remarquent un déploiement inhabituel de l'autre côté du Rappahannock, sur la route de Culpeper. Les rapports des officiers montés à bord de ballons captifs font une observation comparable. Plus encore, les journaux confédérés eux-mêmes annoncent la prochaine invasion du Maryland. Mais, malgré ces signes avant-coureurs, le commandement fédéral se perd en conjectures. Il ignore s'il s'agit d'un pur déplacement de camp ou des prémisses d'une opération d'envergure. Les Sudistes, il est vrai, ne manquent pas d'inventivité pour masquer leur mouvement. Dissimulés dans les profondeurs de la forêt, ils utilisent tous les artifices imaginables, n'hésitant pas à allumer de faux feux de camp, à positionner leurs tireurs d'élite aux avant-postes et à dresser des canons de bois sur les bords du Rappahannock. Le 5 juin, le général Hooker s'en émeut et câble un message qui témoigne de sa perplexité : « Tôt ce matin, me rapporte-t-on, plusieurs campements rebelles auraient disparu. Et pourtant, le long de la rivière, l'ennemi est toujours en vue et semble plus fort que jamais... Quoi qu'il en soit, je ne perds pas de vue que la priorité est de lui barrer la route de Washington. »

La veille, le général Ewell a emmené ses troupes en direction du nord-ouest, à la suite de Longstreet, laissant les fantassins de Hill occuper les fortifications de Fredericksburg pour fixer, l'espace de quelques jours, l'armée nordiste. Lee redoute une reconnaissance en force qui compromettrait d'emblée le succès de son opération. Cette manœuvre s'avère salutaire. Le lendemain, Hooker apprend que la cavalerie sudiste s'est rassemblée près de Culpeper, à une quarantaine

de kilomètres au nord-ouest de là, pour une raison inconnue. N'y tenant plus, et sachant qu'il n'a plus le droit à l'erreur, il ordonne à une division du 6^e corps, placé sous les ordres du général Sedgwick, de franchir le Rappahannock à Franklin's Crossing pour tenter de percer le mystère. Peine perdue. Sous le couvert d'une épaisse végétation, les soldats de Hill brisent les vagues d'assaut des Fédéraux, les obligeant à battre en retraite avec de lourdes pertes. Dans son rapport, Sedgwick invite son supérieur à jouer la carte de la prudence. Quoi que puisse tramer Lee, les Confédérés sont encore en « position de force » sur la rive opposée. En l'état actuel, les Nordistes ne sauraient enfoncer leurs lignes sans s'exposer à de nouvelles hécatombes.

À l'instigation du général Halleck, chef d'état-major des armées fédérales, Lincoln demande à Hooker de faire preuve de davantage de discernement. « Je ne voudrais pas, lui écrit-il, que nous risquions d'être engagés dans une attaque hasardeuse sur le Rappahannock contre une partie des forces de Lee, laissant le reste libre de nous assaillir ailleurs, et d'être empêtrés comme un bœuf dans une clôture, qui court le risque de se faire mordre par des chiens sauvages devant et derrière sans avoir une chance d'encorner d'un côté ou de ruer de l'autre. » À contrecœur, Hooker choisit de temporiser. S'il multiplie les gestes d'humeur, à l'endroit de sa hiérarchie comme de ses subalternes, il ne doute pas de pouvoir prendre sa revanche.

Et pourtant, au fil des jours, la menace devient pesante. L'armée de Lee se rapproche à grands pas de la vallée de la Shenandoah, où elle espère se ravitailler en quantité suffisante pour marcher jusqu'en Pennsylvanie. L'enthousiasme a gagné les esprits. Conscients des enjeux, les soldats gris sont décidés à sceller pour de bon l'indépendance des États confédérés d'Amérique. « Pour rien au monde, s'exclame une jeune recrue, je ne manquerai une si belle bagarre ! » « Nous irions jusqu'en enfer avec Bobby Lee s'il nous le demandait ! écrit l'un de ses compagnons d'armes. Nous avons pleinement confiance en lui et sommes fiers d'écrire l'Histoire en servant sous ses ordres. » Chose certaine, les troupes font belle figure dans les paysages verdoyants de la Virginie. Le général Stuart, notamment, est aux anges. Jamais sa cavalerie ne lui a paru aussi digne d'admiration. Le 5 juin, il prend l'initiative d'une grande parade près de la gare de Brandy Station. Sous les regards ébahis des civils de

la région, ses cavaliers défilent dans un ordre parfait, bannières déployées, alors que la musique reprend les airs bien connus de *Dixie's Land*, de *The Bonnie Blue Flag* et de *The Yellow Rose of Texas*. Ce spectacle inoubliable s'achève par une collation et un bal en l'honneur de la Confédération. Plein d'assurance, Stuart organise, trois jours plus tard, une nouvelle revue de ses troupes en présence du général Lee. Au son des tambours et des trompettes, ses escadrons parquent dans un élan irrésistible, sabres au clair, pour présenter leurs respects au commandant de l'armée de Virginie du Nord, au comble de la fierté. Mais, la nuit tombée, personne ne peut imaginer que la cavalerie fédérale se tient, à quelques kilomètres de là, en embuscade.

Loin de vouloir demeurer dans l'expectative, Hooker a ordonné au général Pleasonton de prendre les devants à la tête de ses trois divisions de cavalerie, appuyées pour l'occasion par 3 000 fantassins. Le temps presse. La rumeur court que Stuart projette un raid dans le Maryland pour s'emparer de vivres et de marchandises. Bien renseigné par ses éclaireurs, Pleasonton prend le parti de diviser ses forces afin de mieux surprendre son adversaire. À un rythme effréné, ses hommes se glissent en direction de Culpeper en longeant la rive nord du Rappahannock. Le 9 juin, avant l'aube, la division de cavalerie du général Buford, renforcée par une brigade d'infanterie, franchit la rivière à Beverly Ford sous le couvert de la brume et du grondement d'un barrage en amont. Sa mission consiste à attaquer de front et à semer la panique dans les rangs confédérés. À douze kilomètres au sud, le général Gregg s'apprête à traverser le cours d'eau à Kelly's Ford avec les deux divisions de cavalerie qui composent l'aile gauche. Ses ordres sont de tourner l'ennemi et de le prendre à revers au moment où il sera engagé avec Buford.

À Beverly Ford, la manœuvre prend totalement au dépourvu les piquets endormis de l'armée confédérée. Sous un déluge de feu, les cavaliers du 6^e et du 7^e de Virginie campés à proximité sont contraints de refluer en désordre en direction de la petite église de St James, devant laquelle ils se déploient en tirailleurs. C'est à grand-peine qu'ils parviennent à sauver leurs pièces d'artillerie des mains de l'ennemi. La fumée, d'ailleurs, obstrue le champ de vision des combattants et rend l'affrontement plus confus. Malgré l'arrivée de renforts, les Confédérés ne peuvent que ralentir l'avance de Buford. Ivre de colère, Stuart

arrive sur les lieux pour tenter de conjurer le désastre. Il est 9 h du matin. Les combats font rage sur les hauteurs de Fleetwood Hill et aux abords du bois faisant face à l'église de St James. Sur un terrain découvert, labouré par la mitraille, les cavaliers s'affrontent, à pied comme à cheval, dans une succession de charges et de contre-charges. La mêlée est sanglante. Les adversaires appuient sur la gâchette, croisent le fer, s'empoignent, se toisent du regard entre deux rideaux de fumée. On n'entend plus que le bruit des détonations, le cliquetis des sabres et le fracas des sabots. Le rôle des mourants et les vociférations des combattants ajoutent à la confusion des esprits. Tant bien que mal, Stuart est en passe de rétablir la situation lorsque, vers midi, la colonne de Gregg surgit à l'improviste sur ses arrières, s'emparant de ses bagages personnels et du dépôt de ravitaillement de Brandy Station. Les Sudistes sont pris en tenailles. D'autant que l'officier nordiste a pris la précaution de sécuriser le gué de Kelly's Ford. En outre, il a intimé l'ordre au colonel Alfred Duffié, à la tête de la 2^e division, de venir lui prêter main-forte dès qu'il aura achevé une reconnaissance en force des environs de Stevensburg, au sud, au cas où les Confédérés chercheraient à battre en retraite. Le plan de Pleasonton paraît fonctionner à merveille.

Et cependant, au fil des heures, la fortune des armes change de camp. Emmenés par Stuart, qui s'expose inconsidérément au feu de l'ennemi, les cavaliers sudistes reprennent l'ascendant en début d'après-midi à la suite d'un redéploiement tactique sur Fleetwood Hill. Plus que jamais, la poussière et la fumée ont envahi le champ de bataille. Le fracas des armes est assourdissant. Pleasonton, Buford et Gregg hésitent sur la marche à suivre. Bien qu'il ait mis en déroute un détachement rebelle à Stevensburg, Duffié, mal inspiré, s'est cru en danger et a rebroussé chemin au moment où il aurait pu jouer un rôle décisif. Surtout, les officiers unionistes viennent d'apprendre que le général Ewell a envoyé, par la voie ferrée, une partie de ses forces vers les lieux de l'affrontement. L'épuisement, qui plus est, a pris le dessus. Aussi Pleasonton préfère-t-il s'en tenir aux acquis de la journée et donner l'ordre du repli. Après douze heures de combats ininterrompus, les Fédéraux quittent Brandy Station, sans être inquiétés outre mesure par les Confédérés, trop heureux de rester maîtres du terrain après avoir frôlé la catastrophe. En début de soirée, les dernières unités fédérales retraversent le Rappahannock.

Malgré les assertions des deux camps, la bataille est restée indécise. Tout juste Stuart peut-il se targuer d'avoir remporté une victoire tactique. Il a tenu le terrain et subi des pertes inférieures à celles de son adversaire, c'est-à-dire 523 tués, blessés et disparus, contre 866 pour Pleasonton. L'attaque fédérale n'aura retardé que d'un jour l'exécution du plan de Lee. On aurait pourtant tort de se limiter à de telles conclusions. Pour la première fois, la cavalerie nordiste, jadis objet de railleries, a rivalisé avec son homologue sudiste. Réorganisée sous les ordres de Pleasonton, elle a démontré qu'elle pouvait désormais apporter un concours utile et efficace. Il y a autre chose. Blessé dans son amour-propre, Stuart enrage d'avoir été cueilli à froid et tenu en échec par un adversaire qu'il a pris l'habitude de dominer. La bataille de Brandy Station, appelée à devenir le plus grand engagement de cavalerie de la guerre, ternit son image de marque. Les commentaires acerbes et ironiques de la presse sudiste, qui lui reprochent de s'être laissé surprendre et de passer trop de temps à courir les jupons, le vexent au point qu'il jure publiquement de redorer son blason au cours de la campagne à venir. Son indépendance d'esprit s'en trouve amplifiée et menace, à l'avenir, la stricte exécution des ordres de Lee, sur laquelle repose en partie le succès de l'invasion de la Pennsylvanie.

À marches forcées

Le 10 juin, le lendemain de la bataille, le général Hooker télégraphie à Lincoln pour lui proposer de conduire l'armée du Potomac vers le sud, de l'autre côté du Rappahannock, puis d'attaquer Richmond. Sans doute la garnison de la capitale de la rébellion est-elle dégarnie au profit de l'armée de Lee. Une manœuvre aussi hardie, se flatte-t-il, pourrait mettre fin à la guerre sur-le-champ. À son grand dam, sa proposition soulève l'ire du président et de ses conseillers militaires. Tout porte à croire, depuis la Maison Blanche, que Hooker craint de se frotter à nouveau au « Renard gris » de la Confédération. « Il me semble, lui répond Lincoln, que c'est l'armée de Lee, et non Richmond, qui est votre véritable objectif. S'il se dirige vers le cours supérieur du Potomac, suivez-le sur son flanc et combattez-le à la première occasion... Surtout, ne le lâchez pas d'une semelle. » La tension, à la vérité, est montée d'un cran. Tous les rapports délivrent des informations alarmantes faisant état d'une invasion imminente du Nord. Les gros titres de la presse fédérale jettent l'effroi. À bout d'arguments, Lincoln exhorte son commandant en chef à se lancer à l'offensive. « Si la tête de l'armée de Lee est à Martinsburg, raisonne-t-il, et sa queue entre Culpeper et Fredericksburg, l'animal doit être bien mince quelque part... N'est-il donc pas possible de le briser quelque part ? »

À ces interrogations, Hooker répond de manière évasive. À défaut d'informations précises sur la force et la position de l'ennemi, il se résout à se tenir sur la défensive. En vain ses chefs de corps pestent-ils contre son manque de clairvoyance. Lentement, si ce n'est avec la plus grande réticence, il quitte ses cantonnements pour obliquer vers le nord-ouest. Il répète à ses subordonnés que son but est, non pas de livrer bataille, mais de se positionner entre les troupes de Lee et Washington. Il prétend attendre le moment propice pour donner une leçon aux rebelles. « Que Dieu ait pitié de Lee, car je n'en aurai aucune ! » déclare-t-il à qui veut l'entendre. Plus personne, pourtant,

n'est d'humeur à se prêter à son jeu. Ses fanfaronnades trahissent son appréhension. Et pour cause. La campagne suit son cours. Sur la rive opposée du Rappahannock, Hill lui emboîte le pas et, à coups de marches forcées, il rejoint Longstreet sur les routes poussiéreuses de Virginie. Dès le 14 juin, les deux armées ont complètement abandonné leurs positions de Fredericksburg. La guerre s'est déplacée vers la vallée de la Shenandoah, que l'avant-garde confédérée, en l'occurrence le 2^e corps du général Ewell, a fini par atteindre sous un soleil de plomb. Sur place, le commandant sudiste ne laisse rien au hasard. En officier avisé, il sait qu'ouvrir la marche de son armée revient à assumer de lourdes responsabilités. Sa première tâche, et non des moindres, consiste à lui ménager une voie d'invasion à travers un relief accidenté, où les Nordistes disposent de solides points d'appui.

Fidèle à lui-même, Ewell réussit une brillante entrée en matière. Le temps est chaud et humide. Bien qu'imparfaitement vêtus, nourris et équipés, les soldats ont hâte d'en découdre. Le 12 juin, leur commandant peine à contenir leur ardeur au moment où ils pénètrent, par Chester Gap, dans la vallée de la Shenandoah, théâtre des exploits de Jackson une année plus tôt. Il doit user de son autorité naturelle pour que ses fantassins ne confondent pas vitesse et précipitation. Il lui faut préparer le terrain pour que l'armée de Virginie du Nord puisse se mouvoir en toute quiétude jusqu'en Pennsylvanie. À cet effet, Lee lui a donné carte blanche pour « nettoyer » la vallée, à condition de ne pas provoquer un affrontement qui obligerait les deux armées à se regrouper.

Ewell se montre à la hauteur de la situation. Bien secondé par ses chefs de division, les généraux Early, Johnson et Rodes, il entraîne son corps d'armée dans une marche victorieuse à l'abri des Blue Ridge Mountains. Il faut moins d'une semaine aux Sudistes pour se rendre maîtres des lieux. Après avoir mis en déroute les détachements fédéraux stationnés à Newton, Cedarville et Middleton, ils prennent Berryville le 13 juin. Le lendemain, ils s'emparent de Martinsburg sans rencontrer de véritable opposition. Mal commandés, les Nordistes fuient à leur approche. Faute de renforts, ils n'ont pas les moyens de contre-attaquer ou d'enrayer leur progression. C'est en pure perte que le général Milroy, à la tête d'une division du 8^e corps de l'armée du Potomac, s'obstine à leur résister. Le 15, Winchester tombe entre les mains des rebelles. Sans hésiter, Ewell poursuit sur sa

lancée et autorise la cavalerie du général Jenkins, qui forme son avant-garde, à entrer dans le Maryland à hauteur de Williamsport. Deux jours plus tard, les Unionistes se replient à Harper's Ferry, à l'extrémité nord de la Virginie, où ils se préparent à soutenir l'état de siège. Pour les Confédérés, l'opération s'est avérée un franc succès. Ils ont capturé 4 000 tuniques bleues, 28 canons, 300 wagons chargés de vivres, de fusils et de munitions. De quoi nourrir les plus folles espérances pour la suite des événements. Pour le Nord, en revanche, le désastre est tel que certains doutent que Jackson soit réellement mort...

Le général Hooker se retrouve maintenant sur la sellette. S'il perd patience, Lincoln se refuse, pour l'instant, à lui retirer sa confiance. « On ne change pas de cheval au milieu d'un gué ! » lâche-t-il à ses conseillers en pleine réunion. Le commandant fédéral s'agace de ne pas avoir percé le mystère des intentions de Lee. Veut-il envahir le Maryland comme il l'a fait en septembre 1862 ? Cherche-t-il à leurrer l'armée du Potomac pour l'éloigner du Rappahannock et marcher droit sur Washington ? Au demeurant, s'agit-il d'un raid pour s'emparer d'un butin ou d'une opération d'envergure avec un objectif stratégique ? Pour se disculper, Hooker s'en prend à ses subordonnés. Il reproche notamment à Pleasonton d'avoir laissé passer l'occasion de détruire la cavalerie de Stuart à Brandy Station. Une accusation gratuite et sans fondement qui renforce son propre discrédit. Un vent de contestation souffle dans les bivouacs de l'armée du Potomac, désormais disposée autour de Fairfax et de Manassas afin de protéger la capitale fédérale.

D'autant que la situation tarde à se débloquer. Aux avant-postes, les cavaliers sudistes couvrent efficacement le mouvement de leurs troupes. L'affaire de Brandy Station a laissé des traces dans les esprits. Plutôt que de s'abaisser à prendre une leçon d'humilité, Stuart met un point d'honneur à briller durant la campagne. Il est déterminé à faire parler de lui et à jouer les premiers rôles. Ses hommes rivalisent de zèle et d'audace pour accomplir leur mission. Les soldats de Pleasonton se sont lancés à leurs trousses au pied des Appalaches. Les accrochages se succèdent dans la Loudoun Valley, vers laquelle les Nordistes se sont dirigés pour gagner les passes traversant les Blue Ridge Mountains. Le 17 juin, la division du général Gregg tente

de percer le rideau. Envoyée en reconnaissance, la brigade du général Kilpatrick tombe par hasard sur une colonne confédérée en pénétrant dans le bourg de Aldie, un carrefour de routes menant directement à Snickers Gap et Ashby's Gap, les deux principales voies d'accès à la chaîne montagneuse. En nette infériorité numérique, les Sudistes, sous les ordres du colonel Munford, mettent pied à terre et se retranchent à la hâte derrière des abris de fortune. Les échanges de coups de feu sont nourris. Les villageois qui n'ont pas eu le temps de fuir restent cloîtrés chez eux. Dans les champs environnants, des tireurs d'élite se dissimulent derrière des bottes de foin, des accidents de terrain et des clôtures, tandis que les granges servent de refuge aux blessés. À plusieurs reprises, les belligérants enfourchent leurs montures et s'élancent à l'assaut des lignes adverses. Mais charges et contre-charges s'enchaînent sans autre résultat que d'alourdir la liste des victimes. En toute fin d'après-midi, après quatre heures de combats, l'arrivée de renforts fédéraux rend intenable la position de Munford. Ce dernier a une autre raison de hâter son départ. Il vient de recevoir un message de Stuart lui enjoignant de gagner au plus vite la ville de Middleburg, à sept kilomètres à l'ouest, où il se trouve en fâcheuse posture.

Chemin faisant, le colonel Munford apprend qu'un détachement fédéral s'est emparé des lieux et qu'il faut l'en déloger. Il s'agit du 1^{er} du Rhode Island, soit 275 cavaliers sous les ordres du colonel Duffié, rétrogradé au commandement régimentaire après sa piètre prestation à Brandy Station. Plein de panache, cet officier français, ancien lieutenant de la cavalerie impériale et vétéran de la guerre de Crimée, s'est couvert de gloire à l'issue d'un mouvement hardi. Depuis la base de Manassas Junction, son unité a franchi Thoroughfare Gap et s'est faufilée entre les lignes adverses avec une rapidité stupéfiante. Lancé au galop, son escadron de tête a surpris les sentinelles confédérées sur le Burnt Mill Run et s'est engagé dans les rues de Middleburg. Trompés sur la force de l'ennemi, les Sudistes se sont repliés dans le désordre le plus complet. En plein déjeuner, Stuart et son état-major ont échappé de peu à la capture. Maître de la ville, Duffié s'est hâté d'en barricader les abords. Il a juré à ses supérieurs de tenir la place coûte que coûte. Eux-mêmes ont promis de le soutenir s'il parvenait à occuper cet important carrefour stratégique. Pendant des heures, les assiégés résistent héroïquement. Derrière des chariots renversés ou

postés à des fenêtres, ils se défendent avec acharnement. La fusillade est intense. Stuart a donné l'ordre de ne pas faire de quartier. Duffié, lui, attend en vain des renforts. À la nuit tombée, l'étau se resserre. Deux brigades de cavalerie, celles de Robertson et de Chambliss, encerclent le 1^{er} du Rhode Island. La petite bande est menacée d'être passée par le fil de l'épée. À la demande de reddition qui lui est faite, l'officier nordiste répond par un baroud d'honneur. Au petit matin, il tente une sortie en déclenchant une charge spectaculaire. C'est à coups de sabre que ses cavaliers s'ouvrent la route de Hopewell Road. Seule une soixantaine d'entre eux en sortent indemnes. Pour ce coup d'éclat, qui a eu pour effet de fixer l'adversaire à un moment critique de la campagne, Duffié gagne ses épaulettes de général de brigade¹.

Pleasanton cherche à exploiter les failles du dispositif mis en place par Stuart. Le 18 juin, il lance une série de trois attaques à Snickersville, Warrenton et Middleburg. Aucun de ces engagements ne produit le résultat escompté. Les Sudistes mènent une garde vigilante à l'entrée des défilés menant aux Blue Ridge Mountains. Le lendemain, un affrontement de plus grande ampleur a lieu à Middleburg. Entre deux orages, la division de Gregg fait reculer les forces de Stuart à l'ouest de la ville. Mais à son grand dépit, il ne peut exploiter plus loin son avantage. Les rebelles s'accrochent au terrain. Ils savent que le corps d'armée de Longstreet s'est mis en marche à l'abri des montagnes et que leur mission est de protéger son flanc. Le 21 juin, les cavaliers de Pleasanton sont encore tenus en échec à Upperville. Pressé de toutes parts, Stuart doit néanmoins se replier à Ashby's Gap, où il se retranche avec son artillerie. De jour comme de nuit, ses hommes mènent des actions de retardement, obligeant les Nordistes à établir leur quartier général à Aldie. De guerre lasse, les belligérants s'accordent une trêve, tant ces combats successifs les ont épuisés. Les Fédéraux déplorent la perte de 880 hommes, contre 770 pour les Sudistes.

État d'urgence

Dans l'intervalle, la nouvelle de l'invasion a créé une onde de choc dans le Nord. Le Maryland et la Pennsylvanie sont en état d'alerte. Leurs gouverneurs ont mobilisé la milice et appelé à l'aide le gouvernement fédéral. Toujours en quête de certitudes concernant les plans de Lee, le général Hooker perd un temps incalculable à discourir sur les moyens de contre-attaquer. Bien que des éclaireurs de Pleasanton affirment savoir que les corps de Ewell, de Longstreet et de Hill progressent en file indienne le long de la vallée de la Shenandoah, il demande qu'on lui accorde le « bénéfice du doute ». Il réclame maintenant des renforts pour écarter définitivement la menace. Les esprits s'échauffent. Hooker et Halleck échangent des messages incendiaires. S'étant ravisé, Lincoln cherche un nouveau commandant en chef à l'armée du Potomac et implore Edwin Stanton, ministre de la Guerre, de l'aider à trouver « l'homme de la situation ». Une initiative qui en dit long sur l'exaspération du président et de son cabinet.

Le 15 juin, Lincoln décrète l'état d'urgence. Il entend mobiliser toutes les ressources disponibles pour préserver l'intégrité du territoire fédéral. En conséquence, il appelle sous les drapeaux 100 000 volontaires pour servir dans les milices de Pennsylvanie, du Maryland, de l'Ohio et des comtés occidentaux de la Virginie. Le lendemain, les États de New York et du Rhode Island mettent à sa disposition des contingents supplémentaires. Celui du New Jersey se joint, à son tour, à l'effort de guerre. Au même moment, la conscription bat son plein, ce qui n'est pas sans provoquer quelques heurts. Pour établir une meilleure ligne de défense, le ministère de la Guerre crée le département militaire de la Susquehanna, placé sous les ordres du général Couch. En Pennsylvanie, la population est en émoi. Depuis Harrisburg, la capitale de l'État, le gouverneur Curtin ne parvient pas à apaiser les esprits. Lui-même, d'ailleurs, a entrepris de faire rapatrier ses archives. Dans les villes comme dans les campagnes, on se prépare à recevoir le choc de l'ennemi. On creuse des tranchées

jusque dans les faubourgs de Philadelphie. À Washington, le président Lincoln n'oublie pas d'assumer sa charge. Le 20 juin, il annonce la création de l'État de Virginie-Occidentale, ce qui porte à 35 le nombre d'étoiles figurant sur le drapeau de l'Union américaine. Ce chiffre, à l'évidence, ne tient pas compte des onze États en rébellion contre le gouvernement central.

Le déroulement des opérations justifie une telle mobilisation. Jour après jour, l'armée d'invasion gagne du terrain. Le général Lee peut compter en la matière sur les talents de ses trois chefs de corps. Le rideau de cavalerie formé à l'est des Blue Ridge Mountains a facilité leur manœuvre. En tête de colonne, Ewell continue à faire des siennes. Rien, ou presque, ne paraît pouvoir entraver sa marche triomphale. Il songe un moment à prendre d'assaut Harper's Ferry, mais choisit finalement d'aller de l'avant. Le 19 juin, ses fantassins franchissent le Potomac sur un pont flottant près de Williamsport et, quelques kilomètres plus loin, traversent la ligne Mason-Dixon, nommée ainsi d'après les deux arpenteurs anglais chargés d'arbitrer en 1763 un différend de bornage entre ce qui allait devenir la Pennsylvanie et le Maryland. Le moment est solennel. Dans les esprits, cette démarcation marque traditionnellement la limite entre les États du Nord et du Sud, entre les États libres et ceux pratiquant l'esclavage. Et si le Maryland compte de nombreux sympathisants de la Confédération, il n'a pas fait sécession. Aussi, les Sudistes se considèrent maintenant en territoire ennemi. En pointe, les cavaliers de Jenkins chevauchent vers Chambersburg. L'invasion n'est plus un projet ; elle est devenue une réalité.

Les deux autres corps d'armée ne ménagent pas non plus leurs efforts pour suivre le plan de campagne. Lee n'a pas hésité à freiner Ewell et à lui rappeler l'importance d'agir de concert avec Longstreet et Hill. À force d'enchaîner les marches forcées, insiste-t-il, les lignes courent le risque de s'étirer démesurément et de ne pouvoir se resserrer à temps au moment d'entrer en contact avec l'ennemi. Il importe de conserver une relative cohésion. C'est à cet effet qu'il a demandé à Longstreet de ralentir son allure afin d'attendre Hill, dont les troupes ont été les dernières à quitter les fortifications de Fredericksburg. Le 1^{er} corps progresse sur le flanc droit tout en se positionnant en soutien des cavaliers de Stuart dans les passes des Blue Ridge Mountains. Pendant ce temps, le 3^e corps emprunte

l'itinéraire suivi, quelques jours plus tôt, par Ewell. La manœuvre brille par sa coordination. Le 24 juin, les deux colonnes établissent leur jonction dans le nord de la Virginie. Sous une pluie battante, il leur faut deux jours pour traverser le Potomac, à Shepherdstown et Williamsport, et prendre pied dans le Maryland. Ewell a ouvert la voie. Le 26 juin, la totalité de l'infanterie confédérée se trouve en Pennsylvanie.

En dépit des apparences, le général Lee n'est pas pleinement satisfait. Au moment où il a le plus besoin de sa cavalerie pour éclairer la marche de son armée, il ne reçoit plus de nouvelles de Stuart. Ses hommes avancent à l'aveuglette. Le danger est d'autant plus grand que, d'après ses informations, le bouillant cavalier a abandonné sa position, pourtant cruciale sur le flanc droit de la colonne, pour s'en aller contourner l'armée du Potomac dans un de ces raids qu'il affectionne particulièrement. En juin 1862, il avait réussi un tel exploit en pleine campagne de la Péninsule, ce qui lui avait valu tous les honneurs. Mais, à l'époque, les circonstances étaient différentes. En l'occurrence, il s'agissait de desserrer l'étau autour de Richmond, de piller les dépôts de l'Union et de semer la panique dans l'état-major du général McClellan. Or, au moment où Lee envahit la Pennsylvanie, le pari semble risqué. Sans doute Stuart n'a-t-il pas parfaitement assimilé les ordres de son supérieur. En réalité, les torts sont partagés. Le 22 juin, le « Renard gris » lui a écrit pour l'autoriser à exécuter un raid dans le Maryland à condition d'opérer au plus près de l'ennemi, de laisser deux brigades pour garder les Blue Ridge Mountains et, bien entendu, de se positionner entre l'armée confédérée et celle de Hooker. Sa mission devait servir à éclairer l'avant-garde de Ewell. Mais le lendemain, le commandant sudiste lui a expédié un second pli pour l'informer qu'il avait toute latitude pour déterminer les moyens d'appliquer l'opération. Comme à son habitude, Lee avait défini la stratégie d'ensemble et éludé les détails d'exécution : il place une trop grande confiance dans le zèle, l'énergie et les capacités de son subordonné pour lui délivrer des instructions précises qui risqueraient d'entraver son action. Stuart en conclut qu'il a carte blanche. Erreur, dans la mesure où Lee croit, de bonne foi, que son premier ordre avait clairement défini le périmètre dans lequel le raid devait s'inscrire. L'incompréhension entre les deux hommes sera lourde de

conséquences.

Muni d'ordres qu'il juge discrétionnaires, Stuart n'est pas exempt de tous reproches. Contrairement à ce qu'il dira par la suite, il connaît suffisamment le style de commandement de Lee pour savoir ce que son supérieur attend de lui. Plein de certitudes, il désire se couvrir de gloire pour effacer ses précédentes sorties. Si ses cavaliers ont défendu avec efficacité les défilés des Blue Ridge Mountains, le début de la campagne l'a frustré. La bataille de Brandy Station lui a laissé un goût amer. Surtout, il est impatient de reprendre l'ascendant sur la cavalerie fédérale, laquelle se révèle une adversaire coriace. Le 25 juin, avant l'aube, il quitte le dépôt de Salem à la tête de ses trois meilleures brigades. Plutôt que de prendre la route du nord pour se rapprocher au plus vite d'Ewell, il choisit d'accomplir un tour de force, celui de contourner l'armée du Potomac par le sud, pour se placer entre elle et Washington, puis remonter vers la Pennsylvanie. Une grande boucle qui servirait, dans son esprit, à détruire les communications intérieures de l'Union, à amasser du butin et à prouver, en fin de compte, qu'il n'a rien perdu de sa superbe.

Pour spectaculaire qu'elle soit, la chevauchée de Stuart se heurte à un obstacle majeur. L'officier sudiste avait imaginé que l'armée du Nord demeurerait statique et qu'il pourrait se faufiler à loisir entre ses lignes. Il n'en est rien. Quoique lentement, les colonnes fédérales ont pris la direction du nord. Si elles avancent à pas comptés, elles progressent en lignes parallèles et compactes à environ une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Washington. Un dispositif solide et remarquablement orchestré par Hooker, qui fait là, enfin, étalage de tous ses talents d'organisateur. Après avoir franchi Glasscock Gap, Stuart découvre avec stupeur que l'armée nordiste est sur ses talons. Campé sur les bords de l'Occoquan River, le 2^e corps du général Hancock lui barre la route et l'oblige à faire un détour par le sud-est pour ensuite remonter vers le nord. En empruntant des sentiers détournés, et au prix de quelques escarmouches, ses hommes parviennent à tourner l'aile gauche adverse. Le 26 juin, Jeb Stuart divise ses forces en deux pour mieux semer le trouble dans le dos de l'ennemi. Des combats ont lieu à Fairfax et Burke's Station. Le 27, le « beau sabreur » de la cavalerie sudiste procède au regroupement de ses troupes à Dranesville et, dans la foulée, il traverse le Potomac pour se retrouver dans le Maryland. Partout sur leur passage, ses cavaliers

s'appliquent à détruire les dépôts militaires, les voies ferrées, les ponts et les lignes télégraphiques, ne laissant jamais passer l'occasion de rafler vivres, fournitures, chevaux, armes et munitions. Le 28, ils fondent sur le bourg de Rockville et mettent la main sur un convoi de 125 wagons chargés de provisions à destination de l'armée du Potomac. Stuart ne peut résister au plaisir d'emmener ce butin avec lui, au risque de ralentir son avance. Sa colonne sème l'effroi jusque dans les faubourgs de Georgetown, à Washington, où son avant-garde pousse une pointe. Si les montures de ses hommes n'étaient pas aussi fourbues, assure le général sudiste, il donnerait l'ordre de foncer à la Maison Blanche pour capturer « Lincoln et sa clique d'abolitionnistes » et les pendre aux créneaux du Capitole.

La course est échevelée. Pour échapper à leurs poursuivants, Stuart et ses hommes ont enchaîné les marches nocturnes et multiplié les actions de retardement. La fatigue est pesante. Et pourtant, il leur faut encore s'ouvrir le chemin de la Pennsylvanie. Rien de plus difficile sur les routes tortueuses du Maryland. D'ailleurs, ils ne cessent d'accumuler du retard. Sûr de lui, Stuart avait imaginé pouvoir établir sa jonction avec Ewell dès le 28 juin, de façon à assurer auprès de lui une mission de couverture et de reconnaissance. Mais c'était sans compter le temps perdu à contourner les lignes fédérales, à traîner un train de ravitaillement, à saboter les voies de communication et à tenir en respect la cavalerie de Pleasonton... Passé maître dans l'art d'opérer des raids, le « Murat de la Confédération » cherche à s'assurer un succès complet au lieu de presser le pas. Le 29 juin, il passe la matinée à détruire la gare de Sykesville, avant de s'emparer de Westminster, où il met en fuite un détachement nordiste protégeant les alentours de Baltimore. Le lendemain, ses troupes galopent jusqu'à Hanover, près de la frontière avec la Pennsylvanie. Bien qu'elles soient poursuivies, elles ne doutent pas de pouvoir rejoindre le 2^e corps. Or, les cavaliers de Kilpatrick les y rattrapent et les obligent à se battre. Stuart ne peut s'esquiver et doit se rendre à l'évidence. Il a manqué son rendez-vous avec Ewell. En vain a-t-il envoyé deux courriers à Lee pour l'informer de son retard. Aucun n'a réussi à franchir les lignes. Il ne sait pas encore qu'au cours des cinq jours de son raid, il a fait cruellement défaut à l'armée d'invasion. Privé de renseignements sur la force et les positions de l'ennemi, Lee n'est plus en mesure de juger la situation avec sa clairvoyance habituelle².

Dans l'intervalle, la campagne a pris une autre tournure. D'abord parce que les forces de Lee sont entrées de plain-pied en Pennsylvanie. En ces derniers jours de juin, elles connaissent leur apogée. Encadrés par leurs officiers, les fantassins savourent l'expérience de marcher en territoire ennemi. Alors qu'ils serpentent en longues lignes sur les routes, ils s'étonnent de la beauté des paysages et de la richesse d'une contrée encore épargnée par les affres de la guerre. Ils semblent avoir perdu le souvenir de ce que sont des fermes prospères, des prairies grasses et des champs cultivés. La profusion de toutes choses enflamme leurs esprits. Magasins et entrepôts regorgent de marchandises que l'on ne trouve plus dans le Sud. « On dirait le pays de cocagne ! » s'écrie un soldat virginien. Fidèle à ses principes et à ses convictions, le commandant de l'armée de Virginie du Nord publie son ordre n° 72 en vertu duquel il interdit le pillage des propriétés privées et les violences à l'égard des civils. « Nous devons nous rappeler, explique-t-il, que nous ne faisons la guerre qu'aux hommes armés, et que nous ne pouvons nous venger des maux que notre peuple a subis sans nous abaisser aux yeux de tous ceux que les atrocités de nos ennemis ont horrifiés, et sans offenser le Créateur, auquel seul appartient la vengeance, et sans la faveur et le soutien duquel tous nos efforts seraient vains. » Des arrière-pensées politiques ne sont pas absentes de sa réflexion. Avec de tels ménagements, Lee cherche à gagner la population nordiste à l'idée de la paix. Il espère en particulier se concilier les *Copperheads*, ces démocrates réclamant une cessation des hostilités au nom de l'intérêt général, et leur donner de solides arguments pour discréditer la politique de Lincoln³.

Le corps d'Ewell ouvre la marche. Le moral est au beau fixe. Pleines d'enthousiasme, les tuniques grises sont impatientes de récolter de nouveaux lauriers. Le 21 juin, elles ont reçu l'ordre de marcher sur Harrisburg, la capitale de la Pennsylvanie. Deux jours plus tard, elles atteignent Greencastle et dispersent la milice locale. Aux avant-postes, la brigade de cavalerie du général Jenkins prend la ville de Chambersburg et détruit les installations ferroviaires de la Cumberland Valley Railroad. Pour couvrir le maximum de terrain, Ewell divise ses forces en deux. Tandis qu'il traverse la vallée de la Cumberland avec le gros de ses troupes, il lance la division du général Early, son corps d'élite, en diversion en direction du nord-est vers la

ville de York. En vain les piquets fédéraux et les miliciens dépêchés sur place tentent-ils de ralentir sa progression en attendant l'arrivée de l'armée du Potomac. Le 25 juin, ils doivent battre en retraite après un accrochage à McConnellsburg, dans le comté de Fulton. Le lendemain matin, les soldats d'Early pénètrent dans la bourgade de Gettysburg, un carrefour de routes situé à soixante kilomètres au sud de Harrisburg. Après avoir mis en déroute des unités de la milice pennsylvanienne, ils se livrent sur place à quelques destructions et s'emparent de provisions et d'équipements avant de poursuivre leur route vers l'est. Le 27, Ewell atteint Carlisle. Tous ses efforts visent désormais à regrouper ses forces en vue de faire le siège de Harrisburg. Pendant les deux jours suivants, ses subordonnés font régner la terreur. Early prend York et envoie une brigade semer la panique à Wrightsville, sur les bords de la Susquehanna River. Les cavaliers de Jenkins ne sont pas en reste. Insaississables, ils attaquent les environs de Mechanicsburg, de Sporting Hill et de Fort Couch, avant de rebrousser chemin, munis d'informations suffisantes pour convaincre Ewell de foncer sur Harrisburg. Jamais les Confédérés ne porteront la guerre aussi haut dans le Nord.

Pendant ce temps, les corps de Hill et de Longstreet se sont rassemblés, le 26 juin, à Chambersburg, où Lee a établi son quartier général pour y attendre des nouvelles de Stuart. Il sait que la confrontation est imminente. Son optimisme reste intact à l'approche d'événements qu'il espère décisifs : « Quand les Yankees viendront en Pennsylvanie, déclare-t-il au général Trimble, je lancerai une force irrésistible sur leur avant-garde, et je l'écraserai, repoussant chaque corps d'armée sur le suivant et, par une succession de surprises et d'échecs, avant qu'ils n'arrivent à concentrer leurs forces, je susciterai la panique et détruirai leur armée. Si Dieu nous donne la victoire, alors la guerre sera finie et nous obtiendrons la reconnaissance de notre indépendance⁴. »

À l'examen, l'invasion de la Pennsylvanie a pris les allures d'un gigantesque raid⁵. Les consignes de Lee n'ont pas toujours été observées à la lettre. Car, si les violences à l'égard des civils sont rares, les officiers ne peuvent empêcher leurs soldats, dans l'excitation du moment, de se livrer à quelques actes de pillage. Eux-mêmes ne montrent pas forcément le bon exemple face à la tentation de se

nourrir, se vêtir et s'équiper sur le pays traversé. L'ordre n° 72, au demeurant, autorise les autorités sudistes à procéder à de vastes réquisitions, mais à condition de dédommager les propriétaires. En conséquence, les soldats s'emparent de tous les souliers, vêtements, chevaux, têtes de bétail, armes, munitions et vivres qu'ils trouvent sur leur passage, ce dont ils s'acquittent en distribuant des billets et des reconnaissances de dette confédérés, sans aucune valeur dans les États de l'Union. Aussi, les réquisitions s'apparentent davantage à des expropriations. À Chambersburg, les fantassins entrent à coups de hache dans les magasins. À une fermière qui proteste contre la saisie de ses porcs, Longstreet réplique : « Eh oui, chère madame, c'est triste. Vraiment très triste... Et figurez-vous que ça fait deux ans que ça dure en Virginie⁶ ! » À York, le général Early applique la loi du plus fort et oblige les commerçants à lui verser des indemnités de guerre. Une juste rétribution, à ses yeux, pour tous les maux endurés par les siens. Pour épargner à la ville une destruction par les flammes, il se voit remettre 27 000 dollars et des quantités importantes de provisions à destination du Sud. Quoique nés libres pour la plupart, des dizaines de Noirs sont emmenés en captivité au sein de ces convois. Un civil gardera le souvenir de ces prisonniers, rudoyés par leurs geôliers qui les poussaient au milieu de la rue « exactement comment nous pousserions du bétail⁷ ». Les destructions, quant à elles, ne touchent généralement que les voies de communication et les dépôts militaires. Près de Chambersburg, la mise à sac de la fonderie de Thaddeus Stevens, représentant de la Pennsylvanie au Congrès et connu pour ses positions abolitionnistes, fait partie des rares exceptions. Mais qu'on ne s'y trompe pas. La tactique de la terre brûlée n'est pas à l'ordre du jour. Aussi loin de ses bases, Lee entend défaire l'armée adverse de manière conventionnelle.

La date du 28 juin constitue un tournant dans la campagne. Tard dans la soirée, un cavalier pénètre à vive allure dans les bivouacs de Chambersburg. Il s'agit de Henry Harrison, un espion de Longstreet. Les nouvelles qu'il apporte sont d'une importance cruciale. L'armée du Potomac a traversé le Potomac, remonte vers le nord et se trouve à présent massée dans les environs de Frederick, dans le Maryland, c'est-à-dire à une soixantaine de kilomètres au sud-est, soit seulement deux jours de marche. La proximité de l'ennemi déconcerte les calculs de Lee. Personne, à vrai dire, n'avait imaginé un seul instant que les

forces de l'Union sauraient, dans la précipitation, se mouvoir de façon compacte. Le danger est d'autant plus grand que les troupes sudistes sont disséminées en arc-de-cercle entre Chambersburg, Carlisle et York. Pour procéder au regroupement de son armée, Lee doit renoncer à son projet initial de s'emparer de Harrisburg et dépêcher des messagers pour rappeler les divisions d'Ewell⁸. « Mais où est donc Stuart ? répète-t-il sans arrêt. Oh, quel malheur ! » Sans le concours du gros de sa cavalerie, toute manœuvre s'avère hasardeuse aussi loin de la Virginie. Une autre raison explique l'état d'agitation inhabituel dans lequel se trouve le commandant confédéré. Il vient d'apprendre que l'armée nordiste a un nouveau chef en la personne de George Gordon Meade. Une vieille connaissance.

Entre-temps, en effet, la relation entre Lincoln et Hooker a atteint un point de non-retour. Bien qu'il ait mis en mouvement son armée, le général nordiste essuie des critiques de plus en plus virulentes. Le président lui reproche d'avoir pris trop de temps à reconstituer ses forces à l'abri du Rappahannock et d'avoir laissé Lee franchir le Potomac sans lui opposer la moindre résistance. À Washington, peu de personnes lui savent gré d'avoir insufflé un esprit revanchard à ses troupes et d'organiser leur marche avec beaucoup d'habileté. On attend de lui une réaction plus énergique. Ses circonvolutions agacent d'autant plus qu'il a de nouvelles prétentions. Comme plusieurs de ses prédécesseurs, il exige maintenant d'avoir les coudées franches pour diriger les opérations. Il ne supporte plus la tutelle de Halleck, auquel il voue une haine tenace et dont il souhaite s'affranchir. Une incompatibilité d'humeur et de vues oppose les deux hommes. La réponse est cinglante. « Je lui donne des directives pour qu'il vous donne des ordres, lui écrit sèchement Lincoln, et votre devoir est de lui obéir au nom de l'intérêt général. »

Persuadé que Lee dispose de forces supérieures aux siennes, Hooker réclame des renforts et, se voyant opposer une fin de non-recevoir, il accuse le gouvernement de cruelle négligence. En réalité, il tarde à exploiter les renseignements que lui fournit la cavalerie de Pleasonton. Certes, l'armée du Potomac est enfin entrée en campagne. Pour une meilleure coordination, son commandant l'a divisée en deux ailes. La première, comprenant le 1^{er}, le 3^e et 11^e corps, a été placée sous les ordres du général Reynolds. La seconde, composée des 2^e, 5^e,

6^e et 12^e corps, évolue sous son commandement direct. Le 16 juin, les Nordistes campent à Manassas Junction, Dumfries et Fairfax. Mais, au lieu de hâter le pas, Hooker marque un temps d'arrêt dans les jours suivants, alors que ses cavaliers, aux avant-postes, disposent d'informations suffisantes pour deviner que Lee projette d'envahir la Pennsylvanie. « Joe le batailleur » n'en tient pas compte. Sous la pression, il ne semble plus que l'ombre de lui-même. Le 23, il se rend à Washington pour s'entretenir avec le président Lincoln et le général Halleck. Sans surprise, l'entrevue est orageuse. Encore une fois, on lui reproche de n'avoir « ni vigueur ni promptitude ». Hors de ses gonds, Hooker leur tient des propos quasiment insultants. Les 25 et 26 juin, son armée franchit le Potomac à Edward's Ferry. Son avant-garde a déjà atteint Frederick, dans le Maryland. Le 27, les fantassins de Reynolds occupent Middletown et les défilés des South Mountains. C'est alors que l'inévitable se produit. Se sachant à proximité de l'ennemi, Hooker annonce au gouvernement son intention de procéder à l'évacuation de la garnison de Harper's Ferry et de s'adjoindre ainsi un complément de troupes. Le 12^e corps du général Slocum est chargé de l'opération. Lincoln, Halleck et Stanton refusent. Vexé, Hooker offre sa démission pour la énième fois. Cette fois, Lincoln le prend au mot et le relève de son commandement.

Pour le remplacer, les autorités fédérales se voient contraintes de prendre une décision rapide. Les bons candidats ne se bousculent pas. Personne n'ignore que la charge est lourde à assumer. Le général Reynolds, chef du 1^{er} corps, est le premier choix de Lincoln. Connu pour sa probité morale, sa ponctualité dans le service et ses talents de manœuvrier, il est sans doute l'officier le plus populaire de l'armée depuis le renvoi de McClellan. Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, qu'il est approché par le gouvernement. Mais, se sentant inapte à la tâche, il décline la proposition. Une autre solution est trouvée à la hâte. Le 28 juin, à 3 h du matin, le lieutenant-colonel Hardie, l'un des adjoints de Halleck, entre dans la tente du général Meade, le commandant du 5^e corps. Tiré de son sommeil, ce dernier se croit d'abord en état d'arrestation. Hooker le méprise ouvertement depuis les critiques qu'il a formulées en haut lieu au lendemain de Chancellorsville. À son grand étonnement, il apprend que le président lui ordonne de prendre sur-le-champ le commandement de l'armée du Potomac. La réponse est immédiate. « En tant que soldat, télégraphie-

t-il à Lincoln, j'obéis et j'exécuterai au mieux vos ordres. »

Malgré ses états de service, le nouveau commandant n'est pas très connu en dehors de sa propre unité. Sa carrière est pourtant exemplaire. Né en 1815 à Cadix, en Espagne, George Gordon Meade est le fils d'un richissime négociant de Philadelphie attaché, à l'occasion, aux services consulaires américains. Bien qu'il ne se destine pas au métier des armes, sa famille décide de l'envoyer à l'académie de West Point pour y parfaire son éducation. En 1835, il en ressort diplômé avec le grade de lieutenant. Il reçoit aussitôt son baptême du feu en combattant les Séminoles dans les marais de Floride au sein du 3^e régiment d'artillerie. L'expérience est de courte durée. Dès l'année suivante, Meade quitte ses habits militaires et s'emploie pour le compte de diverses compagnies ferroviaires dans le Sud. Mais le succès n'est pas au rendez-vous. En 1842, il demande à réintégrer les rangs et obtient d'être affecté dans le corps des ingénieurs-topographes de l'armée. Sérieux et appliqué, le jeune officier gravit peu à peu les échelons de la hiérarchie. En 1846, alors que la guerre contre le Mexique vient d'éclater, il sert dans l'état-major du général Zachary Taylor. Lors de la bataille de Monterrey, sa belle conduite au feu lui vaut une citation pour bravoure. Au rétablissement de la paix, il dirige des travaux d'inspection et de fortification côtière dans le Sud, notamment en Floride. En 1856, il est promu capitaine. Cinq ans plus tard, il est responsable des constructions militaires dans la région des Grands Lacs lorsqu'il apprend, stupéfait, la canonnade de Fort Sumter et l'appel aux armes du président Lincoln. Ardent Unioniste, Meade n'hésite pas un seul instant à demander un commandement en Pennsylvanie, bien que deux de ses sœurs aient épousé des Sudistes et qu'elles soient de fougueuses sécessionnistes. Grâce à l'entremise du gouverneur Curtin, il est versé dans les troupes composées de volontaires et reçoit le grade de général de brigade.

Tenu éloigné du front des opérations, Meade participe d'abord à la construction des défenses autour de Washington, un exercice dans lequel il excelle. Au printemps 1862, sa brigade fait partie du corps expéditionnaire de McClellan dans la péninsule virginienne. Lors du combat de Frayser's Farm, il est blessé à deux reprises. De retour de convalescence, il reprend les rênes de son unité pour prendre part à la seconde bataille de Bull Run. À cette occasion, ses troupes contribuent à protéger la retraite désordonnée de l'armée du Potomac en recevant

le choc de l'avant-garde sudiste. À l'automne 1862, il reçoit ses étoiles de général de division et ne laisse jamais passer l'occasion de s'illustrer. À Antietam, il fait étalage de ses qualités de meneur d'hommes à la tête de la 3^e division du 1^{er} corps, sous les ordres directs de Hooker. Eu égard à sa brillante prestation à Fredericksburg, où il a réussi à tenir en échec les tuniques grises de « Stonewall » Jackson, on lui confie le commandement du 5^e corps. À Chancellorsville, en revanche, ses forces sont maladroitement tenues en réserve par Hooker au plus fort des affrontements, ce que Meade ne lui pardonnera jamais. Les relations entre les deux hommes se détériorent rapidement, avant que les événements ne projettent Meade sous les feux de la rampe.

À défaut d'être brillant et charismatique, le général Meade est un officier compétent, réfléchi et dévoué à la cause de l'Union. Son comportement a toujours été irréprochable. Il est réputé pour sa modestie, son honnêteté, son sens de l'honneur et son caractère irascible. On dit de lui qu'il mordrait « comme une vieille tortue aux yeux exorbités ». En apprenant sa nomination, Lee a ce mot qui témoigne de l'estime qu'il lui porte : « J'ai vaguement connu Meade par le passé. Il ne commettra aucune faute. Et si moi j'en commets une, il en prendra vite avantage... »

La passation de pouvoirs se déroule sans heurts. Hooker lui envoie ses compliments. Meade, lui, est soumis à une tension nerveuse exceptionnelle, tant est écrasante la tâche qui l'attend. Habitué aux remaniements, les soldats accueillent la nouvelle avec indifférence. En deux ans, c'est déjà le cinquième commandant de l'armée du Potomac que nomme Lincoln. Encore ce chiffre n'inclut-il pas le rappel de McClellan pour la campagne d'Antietam et le commandement exercé par McDowell au commencement de la guerre, alors que la principale force nordiste opérant sur le front de l'Est n'avait pas reçu de désignation officielle. Malgré ses solides antécédents, Meade a beaucoup de choses à prouver. De lui dépend peut-être le sort de l'Union.

En attendant, les autorités fédérales connaissent une nouvelle désillusion. Le général Dix, responsable du département militaire de Virginie, vient de manquer l'occasion inouïe de prendre Richmond. À l'instigation de Halleck, il s'est avancé vers la capitale rebelle avec

deux corps d'armée, soit 32 000 hommes, depuis les cantonnements de Yorktown, de Williamsburg et de Suffolk. Ses ordres sont de « menacer si possible la ville en saisissant et en détruisant les ponts de chemin de fer sur la South River et la North Anna River, afin de causer le maximum de dégâts ». Le 27 juin, les Nordistes exécutent leur tâche avec célérité, capturant au passage l'un des fils de Lee. Dix avance et, faute d'opposition, paraît en mesure de s'ouvrir la route de Richmond, dont les défenses ont été dégarnies au profit de l'armée de Lee. Mais, par manque d'audace, de vigueur et de sagacité, il n'ose pas tenter ce qui lui paraît inimaginable. Deux jours plus tard, il finit par renoncer à son projet à l'issue d'un conseil de guerre. Tout juste ses troupes procèdent-elles à quelques opérations de harcèlement avant de regagner leurs positions. Son adversaire, le général Daniel Hill, commandant des fortifications confédérées, s'en amuse. « Ils ont détalé comme des rats. Pourquoi ? Ont-ils eu peur de leurs propres ombres ? »

Sur la route de Gettysburg

Pendant ce temps, en Pennsylvanie, se joue une partie décisive. Les deux armées en présence savent que l'heure de la confrontation approche à grands pas. Leur proximité accroît la tension. Toujours sans nouvelles de Stuart, Lee a réajusté son plan d'invasion. Il nourrit désormais l'intention de regrouper ses forces et de se porter vers l'est pour menacer à la fois Baltimore et Washington, espérant ainsi entraîner les troupes fédérales à sa suite, les obliger à combattre sur un terrain qu'il aurait choisi, puis les défaire tronçon par tronçon. Le bourg de Cashtown, dans le sud de la Pennsylvanie, est le point de rassemblement qu'il a choisi. Au cas où il y serait attaqué, ses lignes seront protégées par une ligne de crêtes que ses soldats se sont empressés d'occuper. Le général Meade n'est pas en reste. Il conçoit le projet d'attirer Lee dans le nord du Maryland, aux abords de la position fortifiée de Pipe Creek, une excellente ligne de défense naturelle. Le 30 juin, il donne l'ordre au 1^{er} corps de Reynolds d'entrer en Pennsylvanie et de tenter de retrouver la trace de Lee. Ironie de l'histoire, les itinéraires que suivent les belligérants convergent vers la ville de Gettysburg, dans le comté d'Adams. Pendant deux jours, les 29 et 30 juin, les avant-gardes des deux armées marchent l'une vers l'autre sans se douter qu'elles s'apprêtent à entrer en collision. Et pourtant, les combattants ont hâte de monter au feu. « Notre armée est prête à se battre comme elle ne l'a jamais fait auparavant, écrit un officier sudiste. Nous allons montrer aux Yankees ce dont nous sommes capables. Si nous pouvons gagner la bataille et établir la paix, nous rentrerons chez nous avec une joie immense. » Le même état d'esprit prévaut chez les Nordistes. « Nos hommes sont trois fois plus enthousiastes qu'ils ne l'étaient en Virginie, observe un chirurgien attaché à l'armée du Potomac. [...] L'idée que la Pennsylvanie est envahie et que nous nous battons sur notre propre sol a sur eux une grande influence. Jamais je ne les ai vus plus résolus⁹. »

Le 30 juin, aux alentours de midi, la division de cavalerie du

général Buford, forte de deux brigades, pénètre dans les faubourgs de Gettysburg. Chef-lieu du comté d'Adams, c'est une ville prospère de 2 400 habitants, desservie par une douzaine de routes qui convergent vers elle des quatre points cardinaux. Des terres fertiles, largement défrichées, s'étendent tout autour en lentes ondulations. Le paysage est magnifique. Entre deux vallonnements opposés, il offre un vaste panorama de champs cultivés, de prairies et de prés sur une largeur de 1 500 mètres. L'ensemble est flanqué de crêtes, de monticules et de collines orientés nord-sud. Expérimenté, Buford saisit d'emblée la valeur stratégique des lieux. Face à l'ouest, d'où l'ennemi va surgir sous peu, se dresse le mamelon de Cemetery Ridge, une ligne hérissée d'arêtes rocheuses. Il s'achève au sud par deux buttes connues sous le nom de Little Round Top et Big Round Top, où une végétation sauvage perce à travers d'impressionnants blocs de rochers. La position, à vrai dire, paraît imprenable. « Un terrain magnifique pour livrer bataille » déclare-t-il à son état-major. Meade ne pourrait rêver mieux.

Mais le destin est capricieux. Buford n'a pas le temps de s'endormir sur ses réflexions. Tandis qu'il parcourt à cheval Cemetery Ridge, ses piquets lui rapportent que deux colonnes ennemies ont été aperçues à quelques kilomètres à l'ouest de la ville et qu'elles ont rebroussé chemin après des échanges de tirs. Conscient des dangers encourus, il n'hésite pas un instant et se hâte d'occuper les abords de la localité pour y attendre des renforts. Il ne faut pas laisser s'échapper l'occasion de s'accrocher à un tel terrain. Chargé de protéger le flanc gauche de l'armée du Potomac, il devine que Lee se trouve dans les parages. Envoyés aux avant-postes, ses éclaireurs lui ont délivré des informations capitales. Des troupes sudistes convergent vers Gettysburg, de l'ouest depuis Chambersburg et Cashtown, de l'est depuis York. Ses cavaliers se trouvent entre le marteau et l'enclume. Aussi, son message à Reynolds ne s'embarrasse pas d'ambiguïtés : « Nous nous sommes retranchés à Gettysburg. Excellente position. L'infanterie rebelle a fait une reconnaissance. On peut prévoir que l'ennemi reviendra en force demain matin. »

Avec beaucoup de soin, Buford poste ses soldats sur les hauteurs situées au nord-ouest de la ville. Leur tâche est périlleuse. Il leur faudra défendre le terrain pied à pied jusqu'à l'arrivée du 1^{er} et du 11^e corps, une partie de l'aile gauche de l'armée du Potomac venant

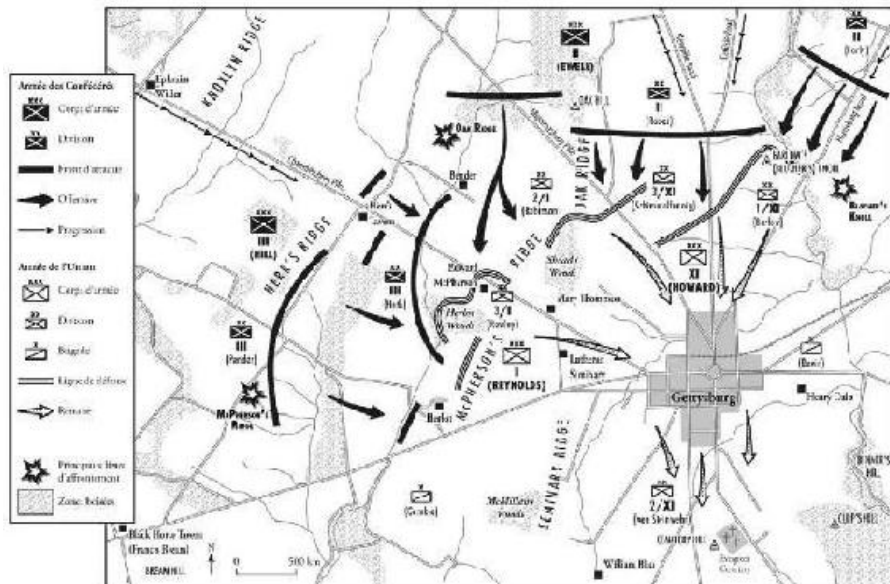
tout juste d'entrer en Pennsylvanie. En attendant, il ignore que ses hommes viennent en fait de s'accrocher avec des éléments de la brigade du général Pettigrew, du 3^e corps de Hill. Ceux-ci se sont approchés de la ville à la suite d'une rumeur faisant état de la présence d'importants stocks de chaussures. Par précaution, les Sudistes ont battu en retraite vers Cashtown. En revanche, Buford voit juste au sujet de leur prochain retour offensif. Lorsque Pettigrew a rendu compte de son accrochage à son chef de division, le général Heth, il n'a reçu qu'une pluie de sarcasmes. C'est en pure perte qu'il a rappelé les instructions de Lee enjoignant aux officiers supérieurs de ne pas déclencher d'offensive tant que les troupes ne se seraient pas regroupées. L'armée du Potomac, lui a-t-on répondu, ne peut être déjà arrivée à Gettysburg. Sans doute a-t-il eu affaire à des miliciens et à des vedettes de la cavalerie fédérale. Quatre jours plus tôt, il en avait été ainsi au moment où était apparue la division d'Early, sur la route de Harrisburg. Blessé dans son orgueil, Pettigrew a obtenu la permission d'y retourner, dès le lendemain matin, en avant-garde de sa division. Après avoir rapporté l'incident à Lee, Hill en personne l'a assuré à Heth : « Pas de problème. Allez donc chercher ces souliers. » L'Histoire est en marche.

CHAPITRE III

Le son du canon

L'odeur de la poudre

Mercredi 1^{er} juillet 1863. Il est 5 h 30 du matin. Le caporal Hodges, du 9^e de cavalerie de New York, scrute les approches de la route de Chambersburg, au nord-ouest de Gettysburg. Voilà une heure que les premières lueurs du jour sont apparues. Et déjà, le temps est chaud et humide. Placé aux avant-postes, le cavalier nordiste n'a guère le temps de s'attarder sur le splendide panorama qui s'offre à son regard. Il vient d'apercevoir au loin, de l'autre côté du Willoughby Run, un nuage de poussière. Point de doute. Il s'agit d'une troupe en mouvement. À ses risques et périls, Hodges entreprend de s'avancer sous le couvert de la végétation pour identifier la colonne. Mais à peine a-t-il donné l'ordre aux trois soldats qui l'accompagnent de décrocher qu'il essuie une volée de coups de fusil. Les quatre hommes refluent aussitôt en direction de Gettysburg. Alertée par le bruit des détonations, une première ligne de tirailleurs, sous le commandement du colonel Sackett, se tient prête à cinq kilomètres de la ville. L'œil aux aguets, le doigt sur la gâchette, les Fédéraux ont mis pied à terre et se sont déployés de part et d'autre de la route. Tandis que les renforts affluent, la tension monte. Les minutes s'éternisent. Soudain, l'ennemi est en vue à environ 800 mètres. Envoyé en reconnaissance, le lieutenant Marcellus Jones, du 8^e de cavalerie de l'Illinois, ne résiste pas à la tentation. Il épaule la carabine à répétition que vient de lui remettre un sous-officier et se choisit une cible parmi la masse mouvante de fantassins qui se profile à l'horizon. Il a dans sa ligne de mire le colonel Fry, du 13^e de l'Alabama, qui chevauche fièrement au-devant de ses troupes en agitant son sabre. Le coup de feu ébranle l'air. Jones constate avec déplaisir qu'il a manqué son tir. Du moins est-il consolé d'avoir ouvert les hostilités, tant l'attente lui a été insupportable. Il est 7 h 32. La bataille de Gettysburg a commencé.



3. La bataille de Gettysburg, 1^{er} juillet 1863

La veille, au soir, Buford a pris ses dispositions pour défendre les abords de la ville avec quelque chance de succès. Face au nord-ouest et à l'ouest de Gettysburg, il a disséminé ses forces en arc de cercle. Six pièces d'artillerie ont été mises en batterie en direction de la route de Chambersburg. Les colonels Gamble et Devin, ses deux chefs de brigade, occupent trois positions défensives, des crêtes courant perpendiculairement à l'axe de progression des Sudistes : Herr's Ridge, McPherson's Ridge et Seminary Ridge. C'est dans ce dernier lieu, un séminaire luthérien dont la coupole surélevée domine les plaines vallonnées qui s'étirent en contrebas, que Buford a installé son quartier général. Du haut de son poste d'observation, il voit l'infanterie confédérée arriver en nombre. S'étant ravisé, Hill a décidé de dépêcher sur place deux divisions, et non plus une seule, histoire d'impressionner ce qu'il croit encore être une colonne hétéroclite de miliciens et de vedettes de cavalerie. Soit les deux tiers du 3^e corps de l'armée de Virginie du Nord. Tout en donnant à ses hommes la possibilité de se ravitailler, notamment en chaussures, il escompte tâter le terrain de manière à anticiper le mouvement oblique que prépare Lee et à pallier l'absence de Stuart. Or, souffrant ce matin-là, il est resté à son quartier général de Cashtown pour prendre du repos et y attendre l'arrivée du 1^{er} corps de Longstreet, encore à hauteur de

Chambersburg. Il imagine que la division du général Heth, chargé de l'opération, prendra Gettysburg sans avoir à tirer le moindre coup de feu. Sa seule apparition, s'est-il persuadé, suffira à semer la panique dans les rangs adverses. Au besoin, la division du général Pender se trouvera à l'arrière, en soutien. Au total, 13 500 tuniques grises, appuyées par deux bataillons d'artillerie, marchent sur la ville.

Le général Heth court de mésaventures en désillusions. Il ne comprend pas la raison pour laquelle ses adversaires du jour n'ont pas pris la fuite en voyant arriver ses troupes et entendu tonner les canons du major Pegram. Remis de sa surprise initiale, il s'aperçoit, à l'aide de ses jumelles, qu'il a en face de lui deux brigades de la cavalerie fédérale, et non les milices locales. Son honneur lui enjoint de ne pas reculer. Au mépris des ordres de Lee, il décide de relever le défi et de jeter ses forces dans la bataille. Au son du tambour, les brigades des généraux Archer et Davis, composées d'Alabamiens, de Tennesiens, de Mississippiens et de Caroliniens du Nord, marchent droit sur les hommes que le colonel Gamble a détachés pour mener une action de retardement. Ceux-ci se sont embusqués, tant bien que mal, derrière des clôtures, des arbres et des murets de pierre sur les bords du Willoughby Run, près de Herr's Ridge. À genou ou à plat ventre, ils n'attendent plus que les ordres de leurs officiers pour ouvrir le feu. À l'arrière, le quart de la troupe est attaché à la garde des montures, de façon à permettre aux tirailleurs de décrocher au plus vite.

À travers champs, les fantassins sudistes se lancent à l'assaut d'un pas résolu. Équipés de fusils à chargement rapide, les Unionistes leur opposent une farouche résistance. Certains sont dotés de fusils Spencer, des carabines à répétition dont Lincoln lui-même avait préconisé l'usage. Au prix de lourdes pertes, les Confédérés gagnent du terrain et obligent leurs ennemis à reculer. Leur ligne de bataille s'étend sur plus d'un kilomètre. Le colonel Gamble donne l'ordre à ses hommes de les tenir en respect sur Herr's Ridge, une position qu'il sait intenable. Malgré leur nette infériorité numérique, ils s'acquittent de leur tâche avec zèle et efficacité. Grâce à leur cadence de tir, ils brisent sous un feu roulant plusieurs vagues d'assaut avant de se replier, lentement et en bon ordre, vers McPherson's Ridge, où le général Buford a installé sa principale ligne de défense. Peu à peu, les combats gagnent en intensité. Les décharges de la mousqueterie répondent au grondement du canon. Les assaillants sont accueillis par

une pluie de projectiles. Et cependant, ils continuent à avancer. Leur marche paraît irrésistible. La force du nombre, à vrai dire, commence à produire son effet. Voilà maintenant deux heures que les tuniques bleues leur tiennent tête et qu'elles brûlent leurs cartouches. Des deux côtés, les officiers dépêchent des estafettes pour réclamer des renforts de toute urgence. L'odeur de la poudre emplit l'air. À Gettysburg, les citoyens ont cédé à la panique. « Les gens couraient dans tous les sens, témoignera une habitante, hurlant que la ville allait être bombardée. Mais personne ne savait où aller, ni quoi faire. [...] Mon mari s'est précipité dans le jardin et a ramassé des poignées de haricots, car il refusait que les rebelles ne s'emparent de la moindre cosse... »

Il est 10 h 20. Les lignes fédérales commencent à plier à McPherson's Ridge. La victoire semble à la portée des Sudistes. Heth a annoncé son intention d'occuper la ville. Imperturbable, Buford, quant à lui, parcourt les lignes et encourage ses cavaliers à résister autant que possible. Les balles fusent de tous côtés. Les obus sifflent puis éclatent au milieu des combattants. De retour au séminaire luthérien, le général nordiste s'aperçoit que les rebelles accentuent leur pression et qu'il ne pourra bientôt plus prolonger le combat sans exposer ses hommes au massacre. C'est alors qu'un aide de camp attire son attention sur un groupe de cavaliers arrivant par le sud. Transporté de joie, Buford reconnaît Reynolds et son état-major. « Vous arrivez à pic, lui lance-t-il d'un air goguenard. Le diable nous réclame son compte ! » Le commandant du 1^{er} corps est accueilli en sauveur. Admirable de sang-froid, il écoute attentivement le rapport circonstancié que lui fait son subordonné, le félicite sur le choix du terrain et l'assure de son soutien. Accouru depuis Emmitsburg, dans le nord du Maryland, il précède de peu ses troupes, lesquelles ont hâté l'allure en entendant le bruit de la canonnade. Reynolds n'entend pas lâcher prise. Le 11^e corps du général Howard est déjà en route pour Gettysburg et arrivera d'ici peu. « L'ennemi, écrit-il à Meade pour lui demander des renforts, avance avec des forces considérables. Je le combattrai pied à pied, et si je suis repoussé à l'intérieur de la ville, je barricaderai les rues pour le retarder aussi longtemps que possible. »

Sans plus tarder, Reynolds tourne bride et rejoint au grand galop sa tête de colonne, la division du général Wadsworth, à laquelle on ménage un raccourci vers Seminary Ridge en détruisant quelques

clôtures. L'une des premières troupes à arriver sur le champ de bataille est la fameuse « Brigade de fer » (« *Iron Brigade* ») du général Meredith, peut-être la meilleure unité combattante de l'armée du Potomac. Cinq redoutables régiments du Middle West composés de fantassins éprouvés et reconnaissables à leurs feutres noirs¹. À leur passage, la fanfare joue *The Campbells are Coming*, un vieil air guerrier écossais. Ils devancent de peu la brigade non moins valeureuse du général Cutler, laquelle compte dans ses rangs les zouaves du 84^e de New York (anciennement *14th Brooklyn Militia*) dont les pantalons garance attirent tous les regards. C'est au pas de course que les 3 860 soldats de Wadsworth, dans un élan irrésistible, se précipitent sur McPherson's Ridge. Leur entrain revigore le moral des cavaliers de Buford, au bord de l'anéantissement. D'autant qu'une nouvelle batterie d'artillerie, sous les ordres du capitaine Hall, arrive avec son attelage en haut de la crête. Sa mission est d'engager les pièces de l'ennemi et de permettre ainsi à l'infanterie nordiste de se déployer sur la ligne de front plus facilement.

La bataille redouble d'intensité. Une épaisse fumée enveloppe les combattants. Excédé par la résistance inattendue que lui a opposée la cavalerie fédérale, le général Heth renouvelle son offensive. Au sud de la route de Chambersburg, les régiments d'Archer touchent presque au but lorsque leur progression est stoppée net par les *Black Hats* de Meredith. Au nord, les soldats de Davis, l'un des neveux du président des États confédérés, ont davantage de réussite. Ils obligent les troupes de Cutler à battre en retraite et, exploitant leur avantage, en viennent à menacer le flanc droit nordiste sur Oak Ridge. La confusion est totale. Les déflagrations sont assourdissantes. Les officiers donnent de la voix pour maintenir la cohésion de la troupe sous le feu de l'adversaire. Dans les bois de Herbst Wood, l'*Iron Brigade* justifie sa réputation de bravoure. Au prix de terribles pertes, elle parvient à refouler le mouvement débordant des Sudistes et à avancer dans les fourrés. Droit sur son cheval, le général Reynolds l'encourage depuis la lisière de la forêt. « En avant les gars, leur crie-t-il. Allez, du nerf ! Pour l'amour de Dieu ! » Ce sont ses dernières paroles. Une balle perdue lui fracasse le crâne au moment où l'ennemi commence à refluer. Son corps inerte tombe à terre sous les regards terrifiés de son état-major. À l'ancienneté, le général Abner Doubleday, l'un de ses divisionnaires, prend le commandement.

La situation devient confuse. Mal alignée, la brigade de Cutler est malmenée. Elle a déjà perdu la moitié de ses effectifs. Davis a réussi à flanquer son aile droite. Avant qu'il ne soit trop tard, le capitaine Hall donne l'ordre à ses artilleurs de se replier sur Seminary Ridge. Le mouvement est si précipité qu'une pièce d'artillerie tombe aux mains des assaillants. Fort heureusement pour les Nordistes, la brigade de Meredith tient bon. Les soldats du Middle West avancent, la baïonnette au canon, à travers les champs de blé, les prés et les taillis de Herbst Wood. Déconcertés, les rebelles se débandent et repassent en courant le Willoughby Run. Nombre d'entre eux préfèrent se constituer prisonniers. Le général Archer lui-même est pris au piège. Le soldat Patrick Maloney, du 2^e du Wisconsin, se saisit de lui et le plaque au sol. Escorté sous bonne garde vers l'arrière, l'officier confédéré croise Doubleday, lequel lui lance : « Bonjour, mon vieux. Ravi de vous revoir ! » Les deux hommes se sont connus jadis dans l'armée régulière. Archer dédaigne la main qui lui est tendue et répond à son adversaire : « Eh bien, je ne peux pas en dire autant ! Allez donc au diable ! » Il est le premier général de l'armée de Lee à être capturé.

Il est 11 h. Doubleday envoie le 6^e du Wisconsin, jusque-là tenu en réserve, à la rescousse des régiments de Cutler. Un choix heureux dans la mesure où cette unité, sous les ordres du lieutenant-colonel Dawes, rétablit la situation. Elle rallie les autres corps et prend en enfilade, par une série de tirs croisés, les Mississipiens de Davis qui se sont maladroitement aventurés dans la coupure d'une ligne inachevée de chemin de fer pour tourner le flanc droit nordiste. Les Sudistes sont battus et contraints de regagner Herr's Ridge, où le général Heth s'applique à reformer les lignes. Mais les pertes sont lourdes. À la demande de reddition de Dawes, les 225 survivants du 2^e du Mississippi déposent leurs armes. Au total, sept officiers confédérés s'avancent pour remettre leur sabre au commandant du 6^e du Wisconsin, trop heureux de constater que ses hommes, malgré l'excitation du combat, se refusent à ouvrir le feu sur des hommes désarmés. Seul un tiers de la brigade de Davis est sorti indemne de l'affrontement.

Pendant ce temps, au sud, l'*Iron Brigade* s'accroche au terrain qu'elle a si chèrement acquis. Elle reçoit un soutien inattendu en la

personne de John Burns, un habitant de Gettysburg. Âgé de 69 ans, le vieil homme a combattu les Anglais en 1812, les Indiens en 1832 et les Mexicains en 1846. Lorsqu'il a entendu les premiers coups de feu, son sang n'a fait qu'un tour. Il a un contentieux à régler avec les rebelles. Les hommes d'Early lui ont pris ses vaches quelques jours plus tôt. Armé de son vieux fusil à silex, il obtient l'autorisation de monter sur la ligne de front. Pendant trois jours, il servira avec courage auprès de plusieurs régiments, d'abord le 7^e du Wisconsin, ensuite le 150^e de Pennsylvanie, en qualité de tireur d'élite. Grièvement blessé, il deviendra un héros national et recevra les remerciements du Congrès.

À 11 h 30, le silence règne sur le champ de bataille. Sous un soleil écrasant, les belligérants reforment leurs lignes en attendant la reprise des combats. L'accalmie promet d'être courte, car les renforts arrivent de part et d'autre. La bataille se généralise. Chose singulière, elle prend de l'ampleur sans que les deux commandants en chef n'aient eu leur mot à dire. Ni Lee ni Meade n'avait eu l'intention de combattre ce jour-là. Aucun d'eux n'avait choisi le terrain de Gettysburg. Et surtout, aucun n'était encore arrivé sur place pour jauger la situation. Les faits et gestes de leurs subordonnés, autant que le hasard, ont provoqué cette escalade et contrarié leur plan d'action. Toutes les forces disponibles marchent au son du canon.

Le général Lee est le plus courroucé des deux. Alors qu'il discute avec ses aides de camp, il se jette en selle en entendant le bruit de la canonnade. Il n'imagine pas un seul instant que l'on ait pu désobéir à ses ordres. Parvenu à Cashtown, il découvre que Hill a dirigé deux de ses divisions vers Gettysburg. Un déploiement de forces qu'il juge d'emblée excessif pour une simple opération de reconnaissance. Perplexe, il se met aussitôt en route vers les lieux du combat, d'où se dégagent d'épais nuages de fumée. Le général Heth se porte à sa rencontre et lui explique la situation confuse dans laquelle il a imprudemment engagé ses troupes. Lee ne peut s'empêcher d'exprimer son mécontentement. Ses instructions n'étaient-elles pas assez claires ? Dans un premier temps, il lui refuse la permission de jeter deux divisions, la sienne et celle de Pender, à l'assaut des lignes adverses. Le risque lui paraît trop grand. Le corps de Longstreet est encore loin derrière. Celui d'Ewell se trouve quelque part au nord et arrive par

deux routes différentes. Stuart n'a toujours pas donné de nouvelles. Lee a peut-être toute l'armée du Potomac en face de lui. Deux corps, ceux de Doubleday et de Howard, ont déjà été identifiés aux abords de la ville. Pour inaugurer ses nouvelles épaulettes, Meade lui tendrait-il un piège ?

Au fond, pourtant, son instinct lui dit d'attaquer. Lee ne se sent jamais aussi fort que lorsqu'il a l'initiative tactique. Si Gettysburg devait être le théâtre d'une grande bataille, se dit-il, autant prendre les devants de manière à se saisir des positions les plus avantageuses. Et comment réagirait la troupe s'il refusait le combat ? Ne lui donnerait-il pas l'impression de faillir à son devoir ? À 14 h, il arrive enfin dans les environs. À son grand dépit, la fumée obscurcit encore les alentours de la ville. Le canon a recommencé à tonner, au nord et à l'ouest. Ses jumelles à la main, Lee laisse transparaître son agacement et son impatience. Ses subordonnés attendent des ordres. Une estafette arrive à bride abattue et lui apprend que les éléments avancés du 2^e corps d'Ewell ont fait leur apparition. Au nord-ouest de Gettysburg, la division de Rodes a engagé avec succès l'ennemi. Au nord, plus en retrait, celle d'Early s'apprête à attaquer le 11^e corps du général Howard sur ce qui constitue désormais le flanc droit nordiste.

Dans le camp opposé, l'accalmie a été savamment mise à profit pour organiser une défense efficace. Celle-ci s'étend sur une ligne semi-circulaire de cinq kilomètres. À l'ouest de la ville, Doubleday dispose maintenant de l'intégralité du 1^{er} corps, y compris sa réserve d'artillerie commandée par le colonel Wainwright. Ajouté à cela, les cavaliers de Buford se tiennent également prêts à intervenir. Toujours au titre de l'ancienneté, le commandement de l'armée du Potomac échoit désormais au général Oliver Howard, le chef du 11^e corps, dont la première initiative, en arrivant vers midi, a été d'appeler à la rescousse les 3^e et 12^e corps. Au nord de Gettysburg, ses propres hommes ont à cœur de faire taire les violentes critiques dont ils sont la cible. Composé en majorité d'immigrants allemands, le 11^e corps a la réputation d'être le maillon faible de l'armée fédérale. Sujets d'opprobre, on accuse ses membres d'être des mercenaires de bas étage, de n'avoir aucune discipline et, surtout, d'être responsables de la débâcle de Chancellorsville, engagement au début duquel ils s'étaient débandés face à l'avancée de Jackson. Sans doute les préjugés xénophobes et les stéréotypes ont-ils également cours pour rabaisser

ces volontaires d'extraction étrangère jetés, bon gré mal gré, dans le bain de l'américanisation.

La fortune des armes

C'est alors que la guerre reprend ses droits. La canonnade se fait entendre jusqu'à Harrisburg. Avec l'approbation d'Ewell, le général Rodes lance sa division, forte de 7 500 hommes, sur les hauteurs de Oak Hill que convoitent également les Nordistes. L'affaire est rondement menée. D'un seul bond, les fantassins se ruent en avant en poussant le *rebel yell*, leur hurlement caractéristique. Au même moment, les artilleurs ne restent pas inactifs. Ils pilonnent les positions fédérales de Oak Ridge, défendues par les brigades de Cutler et de Baxter, et les contraignent à se réfugier cahin-caha à l'abri du bois de Shead's Wood. Ewell a l'occasion d'enfoncer les lignes adverses et de couper les communications entre le 1^{er} et le 11^e corps de l'armée du Potomac. Or, des erreurs de commandement et d'appréciation ruinent ce projet. Dans la précipitation, Rodes coordonne mal son attaque. Trop sûr de lui, il néglige d'envoyer des lignes de tirailleurs en contrebas pour reconnaître le terrain. Ses tirs d'artillerie, qui plus est, ont révélé trop tôt la position de ses troupes, lesquelles s'avancent à découvert. C'est un carnage. La brigade du général O'Neal est anéantie par des tirs en enfilade à la lisière du bois. Celle du général Iverson subit le même sort. Solidement retranchés derrière de petits murets, les soldats de l'Union déciment leurs rangs dans les champs de Forney Ridge. Fou de rage, Rodes reforme ses lignes et se prépare à déclencher un nouvel assaut. Les instances de ses subordonnés n'y font rien. Il refuse de rester sur un échec. Il veut prendre Oak Ridge à tout prix.

Pendant ce temps, les combats ont repris de plus belle sur McPherson's Ridge. Lee s'est ravisé en apprenant, coup sur coup, le succès initial de Rodes sur Oak Hill et l'arrivée imminente d'Early. Qu'il le veuille ou non, la bataille a pris de l'ampleur. Il lui faut profiter de sa supériorité numérique pour refouler l'ennemi au-delà de Gettysburg et s'accrocher au terrain avant que Meade ne regroupe son armée. Aussi procède-t-il à la concentration de ses forces. Le 1^{er} corps

de Longstreet n'est plus qu'à quelques heures de marche. Au nord, le 2^e corps d'Ewell sera bientôt au complet. En attendant, c'est au 3^e corps de Hill de prendre la part du lion. Heth est invité à renouveler son assaut. Dans un sursaut d'orgueil, il refuse l'appoint de troupes que lui propose Pender, dont la division se tient toujours en réserve. Pour mener l'attaque, il dispose maintenant de deux nouvelles brigades, celles du général Pettigrew et du colonel Brockenbrough, soit environ 3 500 soldats originaires de Caroline du Nord et de Virginie. La scène est impressionnante. Tandis que les fantassins se déploient en ligne de bataille et s'avancent au pas cadencé avec leurs enseignes déployées, le tir bien ajusté de trois batteries d'artillerie affaiblit les positions fédérales de McPherson's Ridge. Depuis son poste d'observation, Doubleday est en proie à de vives inquiétudes. Les combats de la matinée ont décimé les rangs du 1^{er} corps. En première ligne, l'*Iron Brigade* est exsangue. Même avec le soutien des brigades des colonels Biddle et Stone (division Rowley), les Nordistes se trouvent en infériorité numérique. À quelques centaines de mètres au nord, les hommes de Baxter et de Cutler n'ont dû leur salut qu'aux abris de fortune derrière lesquels ils se sont retranchés pour refouler les Sudistes. En un mot, la prochaine attaque de Heth risque d'enfoncer les lignes et de précipiter le repli sur Seminary Ridge, où une dernière brigade tient les arrières de l'armée. Tous les Unionistes attendent anxieusement l'arrivée de renforts. Ils savent que l'ennemi est en position de force.

Il est 14 h 30. Le soleil est brûlant. Avidé de revanche, Heth mène l'assaut en personne. Il est décidé à rentrer dans les bonnes grâces de Lee. Avec leur entrain habituel, ses soldats marchent d'un pas résolu vers McPherson's Ridge. Deux petites brigades leur font directement face. Les soldats de Meredith se sont mis à couvert dans le bois de Herbst Wood, tandis que ceux de Stone se sont recroquevillés en angle droit autour d'une grange. Le choc est terrible. Sous la pression des assaillants, la brigade de Biddle, amenée en soutien, recule et découvre le flanc de l'*Iron Brigade*. Les Sudistes s'élancent à l'assaut en ponctuant leur charge d'un hurlement. Ni le feu de l'artillerie ni les salves de l'infanterie ne semblent pouvoir enrayer leur progression. L'*Iron Brigade* mène une lutte désespérée. Il est évident qu'elle ne pourra pas rester maîtresse du terrain. Dans les bois, le combat est

d'une extrême violence. Les affrontements se déroulent à distance rapprochée, parfois au corps à corps. Dans la confusion, certains combattants se tirent dessus à bout portant et se frayent un passage à coups de baïonnette. La brigade de Stone est également en difficulté. Chassés des bords du Willoughby Run, les tirailleurs du 150^e de Pennsylvanie lâchent prise et se réfugient derrière une clôture attenante à des vergers. Malgré de lourdes pertes, les rebelles continuent à avancer. Les cadavres jonchent le sol. Sabre au clair, le général Heth se jette dans la mêlée. Il sent l'odeur de la victoire. Soudain, il est touché à la tête par un éclat d'obus. Propulsé à terre, il se relève sur ses coudes, mais perd connaissance. On le croit mort. En réalité, il n'est que sonné. Il doit la vie sauve à un journal plié qu'il a utilisé pour caler sur son crâne un chapeau trop grand.

Le général Pettigrew hérite du commandement. Les lignes fédérales reculent, pour se reformer plus loin. Les clairons beuglent pour relayer l'ordre du repli. Ici et là, des poches de résistance se forment. Pris dans la tourmente, les Nordistes vendent chèrement leur peau avant de plier sous le poids du nombre. Beaucoup jettent leurs armes à terre et lèvent les mains pour signifier leur reddition. Au fur et à mesure, les Caroliniens du Nord prennent l'ascendant sur leurs adversaires du Middle West. Ils enveloppent le 19^e de l'Indiana, sur la gauche de la ligne de front, et l'obligent à battre en retraite. Voyant son aile gauche en passe de plier, le général Meredith ordonne à ses hommes de quitter les bois. L'*Iron Brigade* abandonne le terrain sans céder à une panique qui aurait pu enhardir davantage les Sudistes et leur permettre de prendre des pièces d'artillerie. Désormais à découvert, elle se replie en bon ordre. À trois reprises, elle s'arrête pour déclencher un feu de mousqueterie. À 800 mètres à l'est, elle prend pied sur Seminary Ridge, où la rejoignent bientôt les brigades de Stone et de Biddle. Doubleday est dans tous ses états. Une nouvelle division sudiste, celle de Pender, se dirige droit sur lui. Plus au nord, les rebelles menacent de couper ses communications avec le 11^e corps. L'Union est en péril.

La principale menace vient du nord. Par la route de Harrisburg, la division du général Early, connue pour être l'une des plus redoutables de l'armée de Virginie du Nord, fait une entrée fracassante sur le champ de bataille. Depuis une élévation, il a repéré l'extrême droite de la ligne fédérale. Elle est tenue par la division du général Barlow,

l'un des subordonnés favoris de Howard. De concert avec Ewell, il se résout d'autant plus à l'attaquer que celle-ci présente un flanc dégarni. Au pas de course, les fantassins d'Early foncent à travers des champs de blé. « On aurait dit une vague grise dans une mer dorée » se souviendra un officier. Le 11^e corps s'apprête à vivre des heures noires. Mal inspiré, Barlow commet une grave erreur en tentant de s'emparer du mamelon de Blocher's Knoll, un terrain au faible dénivelé, difficilement défendable, qui le sépare encore plus du reste de la troupe et où il court le risque d'être assailli de plusieurs côtés à la fois. Âgé de 29 ans, ce jeune avocat new-yorkais, major de sa promotion à Harvard, ne doute de rien et rompt le dispositif échelonné que Howard a mis en place en arrivant à Gettysburg. Il expliquera plus tard qu'il craignait que les Sudistes ne se servent de la position pour y placer leur artillerie et qu'il a procédé à cette manœuvre avec l'accord tacite de son supérieur. Au reste, Early ne tarde pas à exploiter la faille. En vain le général Schurz, qui commande une autre division, dépêche-t-il l'une de ses brigades, sous les ordres du colonel Kryzanowski, pour combler la brèche. Il est trop tard. Soutenues par des tirs croisés d'artillerie, trois brigades confédérées se jettent sur le 11^e corps, une quatrième se tenant à l'arrière pour prévenir un retour offensif de la cavalerie fédérale. Cinq mille hommes s'affrontent pour la possession de Blocher's Knoll. L'issue du combat, pourtant, ne fait aucun doute. Les Géorgiens de Gordon et les Louisianais de Hays sèment la panique dans les rangs de l'Union. Il est 15 h 45. Barlow doit se rendre à l'évidence et entamer une retraite en direction du sud. Mais le mouvement est totalement désordonné. Poursuivis, les Nordistes sont littéralement taillés en pièces. Barlow est grièvement touché en tentant de rallier ses hommes. Laissé pour mort, il sera capturé et survivra à ses blessures. C'est une véritable déroute. Pour couvrir la retraite, le général Howard intervient en personne et place la brigade de Coster aux abords d'une briqueterie située à l'entrée nord de la ville. La lutte est inégale. À presque un contre trois, les tuniques bleues, prises entre deux feux, sont au bord de l'anéantissement. Après une heure de combats, le 11^e corps a perdu presque la moitié de ses effectifs².

Howard constate que son aile droite n'est pas la seule à s'être effondrée. À l'ouest de Gettysburg, ses positions sont devenues intenables sous l'effet des efforts conjugués de Hill et d'Ewell. Sur

Oak Ridge, la fortune des armes a changé de camp. Le général Rodes tient sa revanche. Malgré son échec initial, il constate que les lignes nordistes sont étirées et qu'elles ne tiennent par endroits qu'à un fil. Dans les bois de Shead's Wood, les survivants de la brigade de Baxter sont à court de munitions. À 15 h, ceux-ci sont relevés par la brigade de Paul, composée de six régiments de la Nouvelle-Angleterre. À peine ces derniers ont-ils pris position dans un saillant que résonnent les tambours confédérés sur la route de Mummasburg. Le choc est sanglant. Attaquant de deux côtés à la fois, les Caroliniens du Nord de Ramseur, soutenus par les brigades de Daniel, d'Iverson et d'O'Neal, ne leur laissent aucune chance de maintenir leur position. Les Sudistes balayent tout sur leur passage. Durant la fusillade, une balle tirée en biais frappe le général Paul au visage et le rend aveugle. À trois reprises en l'espace de quelques minutes, le commandement change de main. La plus grande confusion règne. Pressés de toutes parts, les Fédéraux commencent à se replier sous un feu meurtrier, à l'exception du 16^e du Maine posté en embuscade pour mener une action de retardement. Les 298 courageux soldats résistent jusqu'au bout. Ils l'ont juré à leur colonel. Encerclés, les derniers survivants, tenus par un sentiment d'honneur, déchirent leurs couleurs pour qu'elles ne puissent pas servir de trophée aux rebelles et tentent une sortie plutôt que de se rendre. Seuls 39 d'entre eux en réchapperont et se retrouveront, à la nuit tombée, sur Cemetery Hill.

Le combat tourne nettement à l'avantage des Sudistes. Sur leur lancée, ils réussissent de nouvelles percées. Au nord, la brigade du général Doles, relevant de la division de Rodes, achève de mettre le 11^e corps fédéral en déroute. Affolés, les soldats germano-américains de Schurz se joignent à ceux de Barlow dans une fuite éperdue à travers les rues enfumées de Gettysburg. Le canon tonne en permanence. Aux abords de Seminary Ridge, les hommes de Hill finissent par emporter la décision. Sur leur gauche, la brigade du général Daniel, du corps d'Ewell, leur a apporté son concours en se retournant sur les Pennsylvaniens de Stone et en les obligeant à quitter leurs retranchements, non sans avoir laissé plus d'un millier d'hommes sur le terrain. Autour de la ligne inachevée du chemin de fer, les combats sont d'une grande intensité. Les cadavres s'empilent dans le ravin. Les Nordistes se battent, racontera un témoin horrifié, « comme si chaque homme était convaincu que l'issue de la journée et

le sort de la nation reposaient sur ses épaules ». Pender, quant à lui, prend le dessus sur Doubleday. Trois de ses brigades, sous les ordres des généraux Scales, Perrin et Lane, culbutent les défenses affaiblies du 1^{er} corps. Les tuniques grises continuent à avancer irrésistiblement, ne s'arrêtant que pour tirer et pour recharger leur arme. Encadrées par leurs officiers, elles enjambent les cadavres, resserrent les rangs et s'encouragent mutuellement. Certaines ramassent des cartouches à terre. Un sentiment d'effroi gagne leurs adversaires à mesure qu'elles se rapprochent du séminaire luthérien. Couverts par leur réserve d'artillerie, les soldats de l'Union se replient en toute hâte vers Cemetery Hill. L'armée du Potomac est en déroute³.

Il est 16 h 30. La ville est en ébullition. Pris d'une peur panique, les civils se barricadent chez eux. Ils craignent les bombardements et la vindicte de la soldatesque. En état de choc, les soldats du 11^e corps dévalent les rues encombrées et poussiéreuses de Gettysburg. Ils sont talonnés de près par les soldats louisianais du général Hays, en passe de forcer le passage à l'entrée nord de la localité. Les obus éclatent au milieu de la cohue. Courant dans tous les sens, les combattants envoient paître leurs officiers et cherchent à entrer dans des habitations et des magasins pour, suivant leur désir de prolonger ou non la lutte, soit se dissimuler dans des caves soit se poster en embuscade. Lorsque les Sudistes investissent la ville, beaucoup déposent leurs armes et sont faits prisonniers. D'autres résistent. Dans la rue principale, les tirs redoublent d'intensité et font voler en éclats les vitrines des magasins. C'est du chacun pour soi. Maculés de sang, les blessés rampent dans les allées et implorent de l'aide. On se bat à l'arme blanche jusque dans les sous-sols des propriétés privées. La division de Rodes est sur le point de quadriller la ville. Pris au piège, le général von Schimmelfenning se cache dans un garde-manger, sous une épaisse pile de bois. Il ne sortira de son abri de fortune qu'à l'issue de la bataille, deux jours plus tard, ce qui ne lui vaudra que railleries et mépris. Plein de sang-froid, le capitaine Dilger couvre avec ses six pièces d'artillerie la retraite de ses compagnons d'armes en ouvrant un feu continu qui leur permet de s'échapper par le sud. Mais la résistance dure seulement quelques minutes. Le 1^{er} de Caroline du Sud est la première unité confédérée à hisser son drapeau au-dessus de Gettysburg. À l'arrière, Lee a de quoi être satisfait. Il vient de

remporter la première manche.

Une occasion manquée

Telle est la situation catastrophique que découvre le général Hancock en arrivant sur le champ de bataille. C'est à la demande expresse de Meade que le chef du 2^e corps a quitté le quartier général de Taneytown, dans le nord du Maryland, pour se précipiter vers les lieux de l'affrontement. Vers 13 h, le commandant de l'armée du Potomac a appris la mort de Reynolds et a chargé son subordonné, en qui il a toute confiance, de se rendre à Gettysburg aussi vite que possible pour prendre la direction des opérations. Connu pour sa perspicacité, Hancock doit à la fois jauger la situation, évaluer les forces en présence, dresser le bilan des pertes et examiner le terrain de manière à déterminer la pertinence ou non de rester sur place. Meade, en effet, n'a pas encore renoncé à livrer bataille à Pipe Creek et il a annoncé qu'il prendra sa décision à la lecture du rapport de Hancock. Ce dernier s'échine d'abord à rétablir la situation et à rallier les troupes. Sur Cemetery Hill, au sud de la ville, les survivants du 1^{er} et du 11^e corps sont en fâcheuse posture. Ils craignent un retour offensif des soldats confédérés. Quoique recrues de fatigue, les cavaliers de Buford se sont remis en selle et s'interposent courageusement entre les lignes. Pour gagner du temps, ils font mine de se préparer à charger. La menace est prise au sérieux. Plusieurs unités de la division du général Rodes se forment en carrés défensifs. Une manœuvre inédite dans les annales de la guerre de Sécession.

Dans l'intervalle, Hancock s'est précipité à la rencontre de Howard. Le ton monte vite entre les deux hommes. Eu égard à son ancienneté, le chef du 11^e corps refuse de céder le commandement à son cadet. De mauvaise grâce, il doit cependant s'exécuter lorsque son interlocuteur lui remet un ordre écrit de Meade. Hancock parcourt à cheval les lignes tout en conférant avec Howard et Doubleday. Sa présence redonne espoir aux soldats fédéraux. Elle préfigure l'arrivée des renforts et coïncide avec une interruption des combats. C'est l'occasion, pour le Nord, de reconstituer ses forces et de consolider les

positions défensives de Cemetery Hill. Hancock saisit d'emblée les possibilités offertes par le terrain choisi par Buford. À ses yeux, l'armée du Potomac peut retourner la situation à son avantage à Gettysburg, mais à condition de se déployer sur l'ensemble des hauteurs de Cemetery Ridge, sur une ligne parallèle à celles de Seminary Ridge, distantes d'environ 2 000 mètres. Le terrain choisi présente plusieurs caractéristiques. Sur trois kilomètres, il prend la forme d'un hameçon, dont la partie incurvée se trouve au nord, sur la colline de Culp's Hill. À partir de Cemetery Hill, il s'étend le long de Cemetery Ridge et court jusqu'aux arêtes rocheuses de Little Round Top, une zone boisée et parsemée de blocs de pierre dont le sommet arrondi domine la région alentour. Le front est particulièrement adapté au combat défensif. Ses lignes intérieures convexes permettent de faire passer très rapidement des troupes d'un point à un autre, tout en présentant à l'ennemi des lignes extérieures concaves qui en rendent l'accès très difficile. En contrebas s'étend une vaste plaine ondulée, découpée en champs cultivés, en prairies et en petits chemins soigneusement délimités par des clôtures et des barrières qui annihilent tout effet de surprise et obligent l'ennemi à avancer en terrain découvert. Hancock informe Meade de son choix et réclame des renforts. Il est 17 h 30. Les soldats nordistes s'activent à creuser des tranchées et à construire des parapets de terre ou de pierres au pied des coteaux de Cemetery Ridge.

Les renforts commencent à affluer. L'espoir renaît. En plusieurs tronçons, le 12^e corps du général Slocum est la première troupe à arriver. Le 3^e corps de Sickles le suit de près. Les éléments de tête du 2^e corps font leur apparition en début de soirée. Bien conseillé par ses ingénieurs-topographes, Hancock assume pleinement ses responsabilités et répartit les forces disponibles sur toute la ligne de front. Manquent encore à l'appel le 5^e corps de Sykes et le 6^e corps de Sedgwick, tenus en réserve dans le Maryland, et dont l'arrivée n'est prévue que pour le lendemain. Il n'empêche que l'armée du Potomac a entrepris de se regrouper à une vitesse stupéfiante et malgré l'absence de son commandant en chef. Elle est prête à inverser le cours de la bataille.

Et pourtant, la menace est toujours présente. Lee n'entend pas demeurer inactif. Si ses troupes ont détruit deux corps d'armée, il a

pris le temps de visualiser le terrain et s'inquiète des dispositions que prennent les Fédéraux pour se retrancher sur les hauteurs de Cemetery Ridge. D'expérience, il sait qu'il en coûtera à ses hommes de les en déloger si la bataille doit se poursuivre le lendemain. Le temps presse. Il ne faut pas les laisser s'y installer. Le sort de la bataille en dépend peut-être. Mais le « Renard gris » manque de troupes fraîches... Les 21 000 fantassins de Longstreet n'arriveront que dans la soirée. Malade, le général Hill a brillé par sa transparence tout au long de la journée, laissant à ses subordonnés le soin de coordonner leurs attaques. « Mes hommes ont fait tout ce qu'ils ont pu, répond-il à Lee. Ils ont assez souffert pour aujourd'hui... » Le commandant de l'armée de Virginie du Nord tourne ses espoirs vers Ewell. Comme à son habitude, il lui délivre des ordres discrétionnaires et lui demande d'attaquer Cemetery Hill « si la chose paraît faisable ». Vaines attentes. Le chef du 2^e corps n'est plus d'humeur à se battre. Le moignon de sa jambe amputée s'est infecté et le fait souffrir. Dans les rues de Gettysburg, il a frôlé la mort, une balle perdue s'étant fichée dans sa prothèse en bois. Et Ewell n'est pas de la trempe de Jackson. Il ne saisit pas, au demeurant, l'urgence de la situation. Pour lui, la bataille est déjà gagnée. Les Fédéraux ne se retranchent que pour protéger leur retraite. En outre, ses propres troupes sont éreintées. Vers 19 h, il change d'avis en apprenant l'arrivée, par la route de Chambersburg, de sa seule division intacte, celle du général Johnson. Or, celui-ci comprend mal les ordres. Il n'imagine pas qu'on lui demande d'occuper les hauteurs. Il croit que sa mission se limite à faire une reconnaissance en force. Sans aucun soutien d'artillerie, ses hommes contournent Cemetery Hill et s'approchent de la colline de Culp's Hill, à l'extrême droite de la ligne fédérale. Mais seul un détachement en gravit la pente. Au crépuscule, il est accueilli par une série de salves. Le 7^e de l'Indiana défend la position avec un tel acharnement que les Sudistes rebroussement chemin. Les échanges de tir se poursuivent jusqu'à la tombée de la nuit. Lee se prend la tête à deux mains en apprenant la nouvelle. Il a manqué une occasion de s'assurer un succès complet.

Sur ces entrefaites arrive enfin le 1^{er} corps. Trop tard pour prendre part aux combats. Avec son flegme habituel, le général Longstreet prend connaissance des événements de la journée et étudie à la jumelle les lignes de défense de l'Union. Très agacé par la tournure

des opérations, Lee s'entretient de longues minutes avec lui sur une éminence de Seminary Ridge. Les deux hommes tombent vite en désaccord. Lorsque le commandant de l'armée de Virginie du Nord annonce son intention d'attaquer de nouveau l'ennemi le lendemain, le chef du 1^{er} corps lui fait part sans ambages de ses réserves. Les positions fédérales de Cemetery Ridge lui paraissent trop solides pour qu'un assaut puisse réussir. Une telle offensive se solderait à coup sûr par un désastre. Il suggère au contraire de décrocher, c'est-à-dire de contourner le flanc gauche de l'adversaire de façon à s'interposer entre lui et Washington. Ainsi Meade se verrait contraint d'attaquer l'armée de Virginie du Nord sur un terrain que celle-ci aurait choisi. Lee rejette en bloc l'argumentation de son subordonné. Pour lui, le plan initial n'est plus applicable. La situation a évolué. Il importe de conserver l'initiative tactique maintenant que les deux forces en présence sont au contact. Le mouvement préconisé par Longstreet s'apparenterait à une reculade qui aurait le plus mauvais effet sur ses soldats. Il faut tâcher d'emporter la décision. Le doigt tendu vers Cemetery Hill, il déclare : « L'ennemi est là-bas, et c'est là que je vais l'attaquer. – S'il est là-bas, lui rétorque son subalterne, c'est justement parce qu'il voudrait bien que nous l'y attaquions ; ce qui, à mon humble avis, est une bonne raison de ne pas le faire⁴... »

C'est contrarié que Lee regagne son quartier général. Il sait qu'il n'a remporté qu'une victoire à la Pyrrhus. Plus inquiétant, pour sa sixième campagne à la tête de l'armée de Virginie du Nord, aucun de ses trois chefs de corps ne lui a donné satisfaction. Longstreet, Ewell et Hill semblent avoir perdu de leur allant et de leur ardeur. Le premier s'est mis en marche trop lentement et a donné sa préférence à une tactique défensive. Les deux derniers ont clairement manqué de finesse et se sont volontiers déchargés de leurs responsabilités sur leurs divisionnaires. Stuart, quant à lui, n'a pas accompli la mission qui lui a été confiée. Pour la première fois, Lee a entamé une bataille à l'aveuglette, par un concours de circonstances, sans avoir pu repérer le terrain au préalable et sans connaître la force de l'ennemi. Sans doute a-t-il lui-même sa part de responsabilité dans les événements. Les ordres qu'il a délivrés à ses lieutenants n'ont pas été suffisamment explicites pour être suivis d'effet. Il a aussi commis l'erreur de tenir en réserve la division du général Anderson, du 3^e corps, alors qu'elle aurait pu empêcher l'armée fédérale de se rassembler sur

Cemetery Hill. En début de soirée, il se rend au quartier général d'Ewell, établi dans une ferme au nord de Gettysburg, lui exprime ses regrets pour l'assaut manqué de Culp's Hill et l'invite à renouveler son effort, sur une plus grande échelle, pour le lendemain. Les deux officiers réfléchissent au moyen de percer le dispositif fédéral. C'est tard dans la nuit que Lee, souffrant de troubles intestinaux, finit par s'assoupir sur un fauteuil. « Le sort de la bataille est dans la main de Dieu » dit-il à un aide de camp avant de fermer les yeux.

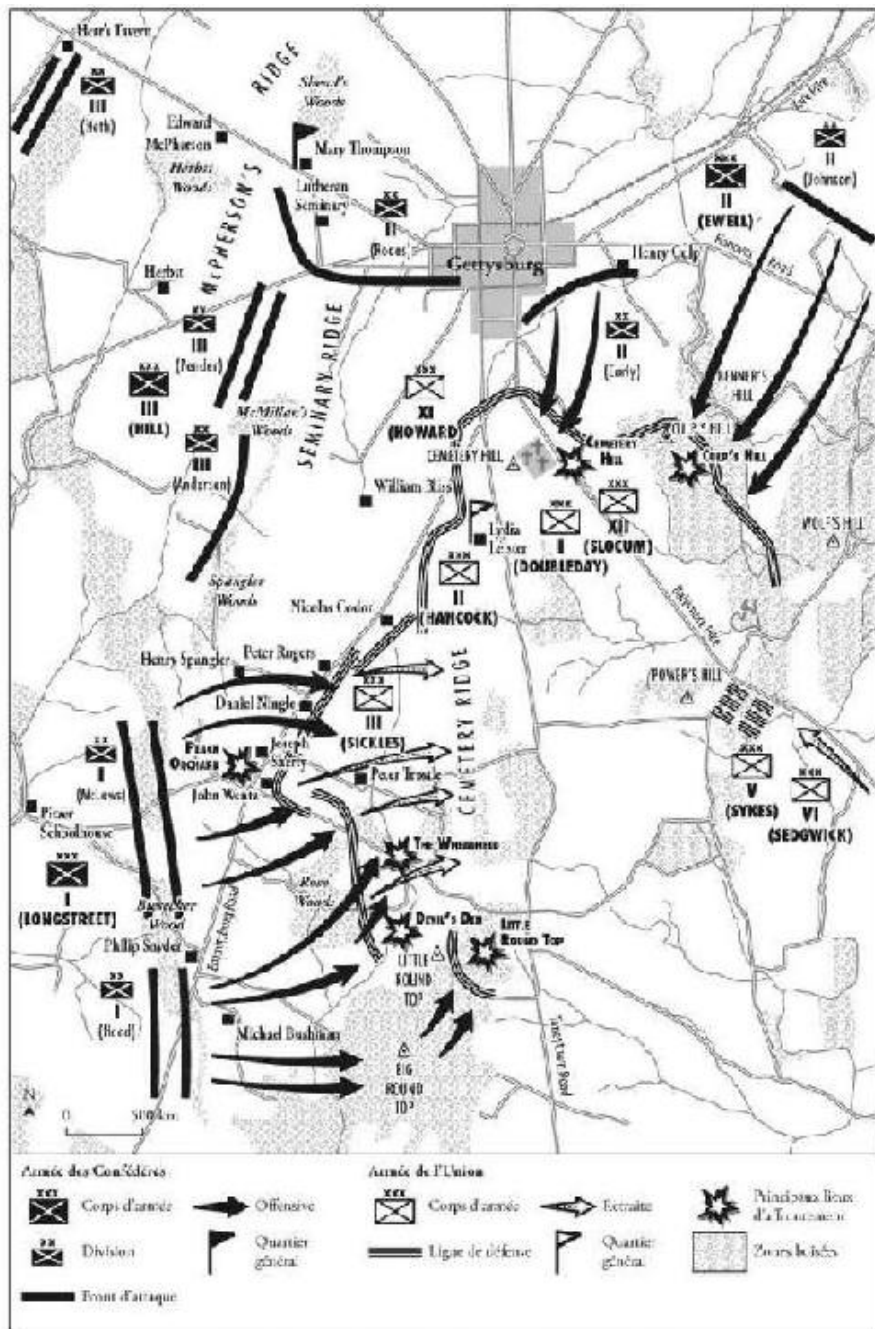
En face, l'armée du Potomac consolide ses positions. Les officiers ont reçu l'ordre d'exécuter sans sommation tout homme qui manquerait à son devoir. À la faveur d'un clair de lune, les renforts affluent toute la nuit. On entend les soldats manier la hache et la pioche sur Cemetery Ridge tandis qu'en contrebas s'élèvent les cris de détresse des blessés. À Cemetery Hill, ils prennent position au milieu des pierres tombales. « Quiconque fera usage d'armes à feu sera poursuivi selon la loi avec la plus grande sévérité » est-il écrit sur une pancarte située à l'entrée du cimetière. Il est presque 2 h du matin lorsque le général Meade, d'humeur maussade, fait son apparition. Hancock commence par le rassurer sur le choix du terrain. « Content de l'apprendre, lui répond-il. Car maintenant il faut faire avec. On ne peut plus reculer... »

CHAPITRE IV

La vallée de l'ombre de la mort

Sanglants auspices

Jeudi 2 juillet 1863. Dès l'aube, le général Lee et ses principaux lieutenants sont à pied d'œuvre. Cartes à l'appui, le commandant en chef de l'armée de Virginie du Nord dévoile son plan d'attaque. À son réveil, il a examiné à l'aide d'une longue-vue les positions fédérales, quasiment parallèles à celles qu'occupent ses soldats. Prenant la forme d'une sorte de fer à cheval renversé, la ligne confédérée s'étend sur huit kilomètres. Elle suit Seminary Ridge, puis tourne à l'est pour traverser le sud de Gettysburg, avant de faire une boucle pour passer à l'est de Cemetery Hill et de Culp's Hill. Depuis l'occasion manquée de la veille, l'attention de Lee se porte sur le flanc gauche de l'armée unioniste, c'est-à-dire sur les buttes de Little Round Top et de Big Round Top. Il imagine que Meade, mis en demeure de reconstituer ses forces, n'a pas encore eu le temps de déployer des troupes en nombre suffisant pour occuper ces reliefs. Peu avant le lever du jour, ses éclaireurs, sous les ordres du capitaine Johnston, s'en sont approchés et lui ont donné raison. Ils n'y ont guère découvert que des vigies et des piquets de cavalerie. C'est le point faible de l'ennemi. Ajouté à cela, les sommets arrondis de ces arêtes rocheuses permettent de disposer des pièces d'artillerie et de prendre en enfilade toute la crête de Cemetery Ridge. Une information capitale qui conforte Lee dans sa décision de conserver l'initiative.



4. La bataille de Gettysburg, 2 juillet 1863

Frapper l'aile gauche de l'Union, voilà l'objectif de la journée. Bien que Longstreet soit tenaillé par le doute, le « Renard gris » lui confie le soin de porter la principale attaque. À cela, rien d'étonnant. Deux des trois divisions de Hill ont subi des pertes trop importantes lors des

combats de la veille pour être à nouveau en état de combattre. Les hommes d'Ewell sont tout aussi épuisés. De plus, ils font face aux positions de Cemetery Hill et de Culp's Hill, où l'armée du Potomac paraît s'être solidement retranchée. Il leur faut continuer à fixer l'ennemi et, dans la mesure du possible, l'obliger à se découvrir pour tenter de prendre l'avantage. Le 1^{er} corps, lui, n'a pas encore été engagé. Deux divisions de Longstreet sont sur place, celles de McLaws et de Hood, la troisième, commandée par Pickett, ne devant arriver à Gettysburg que tard dans la journée par la route de Chambersburg, où elle assure une mission d'arrière-garde. Des troupes fraîches et expérimentées sur lesquelles repose en grande partie l'issue de la bataille.

Le plan de Lee est ambitieux. Sa logique est implacable. Il ordonne aux deux divisions opérationnelles de Longstreet d'attaquer au plus tôt l'aile gauche de l'Union par l'axe de la route d'Emmitsburg et de s'infiltrer à l'extrémité méridionale de la crête de Cemetery Ridge. Cet assaut sera soutenu, si les circonstances l'exigent, par la seule division encore intacte du 3^e corps, celle du général Anderson. Pendant ce temps, Ewell ne restera pas inactif. À Cemetery Hill et Culp's Hill, aux abords de Gettysburg, les divisions d'Early et de Johnson tâcheront de faire diversion et transformeront cette manœuvre en attaque lorsque Meade se verra contraint de dégarnir son aile droite pour renforcer son flanc gauche. Ainsi, en cas de succès de ce double enveloppement, les deux flancs de l'ennemi s'effondreraient et Lee, à la manière d'Hannibal à Cannes (216 av. J.-C.), n'aurait aucun mal à porter le coup de grâce à l'armée adverse. Il s'adjugerait une victoire totale qui pourrait mettre un terme à la guerre civile.

Malgré tout, le plan d'action comporte quelques lacunes. Il suppose une coordination parfaite entre les manœuvres des chefs de corps et une adhésion complète aux ordres de Lee. Or, circonspect de nature, Longstreet ne peut s'empêcher de remettre à nouveau en question le choix de son supérieur. Encore une fois, il suggère de contourner l'armée du Potomac pour menacer Baltimore et Washington. Des réserves malvenues dans la mesure où l'opération proposée par Lee nécessite détermination, énergie et célérité. Chose inhabituelle chez lui, le commandant des armées confédérées s'en offusque et, haussant le ton, il fait acte d'autorité. Il ne saurait pardonner à ses subordonnés les écarts de la veille. Le doigt pointé sur la carte, le commandant

sudiste exige que ses instructions soient suivies à la lettre, quelles que soient les circonstances. Pourtant, à l'examen, son plan est d'une folle témérité. Privé des renseignements de sa cavalerie, il n'a qu'une très vague idée des positions et de la force de l'ennemi. Enfermé dans ses certitudes, il n'imagine pas qu'un événement imprévu puisse compromettre le déroulement de l'opération. La nature du terrain rend difficile l'effet de surprise qu'il entend donner à son attaque. La localisation exacte de l'aile gauche nordiste reste floue. Enfin, sans doute ignore-t-il que tôt dans la matinée, les troupes de Meade ont repris l'avantage numérique. À l'exception du 6^e corps de Sedgwick, elles sont presque au complet. Revanchards, les yeux rivés sur Seminary Ridge, les Fédéraux se tiennent sur le qui-vive.

Sur Cemetery Ridge, le général Meade a pris la situation en main. À la lueur du jour, cet ingénieur-topographe de formation a vite renoncé à l'idée de déclencher une attaque pour desserrer l'étau. De son propre aveu, la crête qu'occupe son armée constitue « une formidable ligne de défense naturelle ». Suffisamment, en tout cas, pour y attendre Lee de pied ferme. Avec beaucoup de soin et de clairvoyance, il dispose ses troupes sur plus de cinq kilomètres, avec une réserve placée au centre de manière à pouvoir envoyer rapidement des renforts sur n'importe quel point. La route de Taneytown, légèrement en retrait, court sur toute la ligne et autorise de tels déplacements. C'est en se donnant la possibilité de contre-attaquer que Meade revoit le placement de ses troupes en milieu de matinée. Au nord-est, le 12^e corps de Slocum défend le flanc droit à hauteur de Culp's Hill. Les débris du 1^{er} et du 11^e corps occupent Cemetery Hill. Le 2^e corps de Hancock se trouve au centre du dispositif. Le 5^e corps de Sykes est tenu en réserve. Le 3^e corps de Sickles, enfin, constitue l'aile gauche de l'armée du Potomac à l'extrémité sud de Cemetery Ridge. C'est précisément là que Longstreet a reçu l'ordre d'attaquer.

À la surprise générale, excepté quelques échanges de tirs, la matinée s'écoule sans produire d'autre effet que d'accentuer la nervosité des combattants. Malgré ses exhortations à aller de l'avant, Lee constate avec déplaisir que ses ordres sont exécutés avec la plus grande lenteur, si ce n'est avec réticence. Comme à son accoutumée, Longstreet tarde à se mettre en mouvement. Esprit méthodique et

précautionneux, il attend l'arrivée de la brigade du général Law avant de manœuvrer. Seul son corps d'artillerie, sous les ordres du colonel Alexander, s'est mis en branle. À midi seulement, le 1^{er} corps entame sa marche autour du flanc gauche de l'armée nordiste. Un autre imprévu frustre les espoirs de Lee. Éreintés par une succession de marches nocturnes, les fantassins sont bientôt obligés de rebrousser chemin le long d'un circuit détourné et d'emprunter un autre itinéraire pour se dérober au regard de l'ennemi, qui a installé un poste de signalisation sur les hauteurs de Little Round Top. Ce n'est qu'à 16 h qu'ils gagnent la position voulue sur la route d'Emmitsburg. Tout juste le « Renard gris » se console-t-il en voyant enfin poindre à l'horizon l'avant-garde de sa cavalerie. C'est un accueil glacial qu'il réserve à Stuart, auquel il reproche en termes très secs d'avoir failli à son devoir. Par son absence prolongée, le « beau sabreur » est accusé d'avoir compromis, à lui seul, l'issue de la campagne. Mis sur la sellette, celui-ci se défend tant bien que mal. N'était-il pas investi de pouvoirs discrétionnaires ? Et, après avoir eu toutes les peines du monde à se frayer un chemin jusqu'à Gettysburg, n'amène-t-il pas un butin considérable pour ravitailler l'armée de Virginie du Nord ? Quoi qu'il en soit, ses cavaliers ne sont pas opérationnels dans l'immédiat. Les hommes sont exténués, les chevaux fourbus. Ayant retrouvé son calme, Lee écoute attentivement les explications de son subalterne avant de lui donner l'ordre de placer ses troupes au nord-est de la ville, pour couvrir le flanc gauche de l'armée sudiste que commande Ewell.

Dans le camp opposé, Meade a lui aussi sa part de contrariétés. Sur le flanc gauche, le général Sickles rechigne à exécuter ses ordres. Officier aussi courageux qu'indiscipliné, le commandant du 3^e corps est un personnage haut en couleur. Ancien diplomate et sénateur de l'État de New York, ce fervent démocrate avait défrayé la chronique quelque temps avant la guerre en abattant, près de la Maison Blanche, l'amant de sa femme. Jugé pour meurtre, il avait été acquitté à l'issue d'un procès rocambolesque où, pour la première fois dans l'histoire de la jurisprudence américaine, on a plaidé une démence temporaire. Connu pour ses mœurs débridées, son intrépidité et son tempérament de feu, il a l'habitude de n'en faire qu'à sa tête¹. Proche de Hooker, il déteste Meade et ne le cache à personne. Depuis la matinée, Sickles ne cesse de se plaindre. D'abord parce qu'il croit, à tort, qu'on lui a

assigné une tâche ingrate sur l'aile gauche de l'armée du Potomac et que son supérieur cherche à l'éloigner du théâtre principal des opérations aux abords de Gettysburg. Ensuite parce que Pleasonton a obtenu le rappel des cavaliers de Buford, qui couvraient depuis son arrivée son flanc gauche. Plus grave encore, le chef du 3^e corps est consterné en découvrant, au petit matin, la nature très exposée des basses terres situées à l'extrémité méridionale de Cemetery Ridge, avant la brusque montée de Little Round Top. Pour lui, la position n'est pas défendable. À deux reprises, il demande l'autorisation de faire avancer ses troupes de 800 mètres, le long de la route d'Emmitsburg, afin d'occuper un terrain légèrement plus élevé composé, entre autres, d'un champ de blé, d'un verger de pêcheurs et d'un amas de pitons rocheux. Meade la lui refuse sous prétexte que cette position déformerait toute la ligne de défense et que le 3^e corps, coupé du reste de l'armée fédérale, serait vulnérable à des attaques sur ses deux flancs. Le général Hunt, chef de l'artillerie, se déplace en personne pour tenter de dissuader Sickles. Mais le bouillant officier n'en a que faire. Envoyés en reconnaissance dans les bois de Pitzer's Wood, les tireurs d'élite du colonel Berdan décèlent un mouvement de troupes ennemies et sont forcés au repli. Tout porte à croire qu'une attaque est imminente. N'y tenant plus, l'enfant terrible de l'armée du Potomac décide de quitter Cemetery Ridge. Sous les regards médusés des hommes du 2^e corps du général Hancock, à leur droite, les 10 000 fantassins nordistes avancent, dans un ordre parfait, avec leurs bannières déployées. Tenu informé de la manœuvre, Meade entre dans une colère noire. Il se précipite sur place pour réprimander son subalterne. Sickles lui offre de rebrousser chemin. « Il est trop tard. L'ennemi ne vous laissera pas partir comme ça ! » s'entend-il répondre. Déjà le canon commence à tonner. Les deux colonnes sont au contact.

En face, les soldats de Longstreet se mettent en ordre de bataille. C'est avec beaucoup de réticences, d'ailleurs, que McLaws et Hood se préparent à attaquer. En débouchant des bois de Pitzer's Wood, leurs hommes sont tombés nez à nez avec ceux de Sickles à proximité de la route d'Emmitsburg. Or, quelques heures plus tôt, les éclaireurs de Lee avaient assuré que la voie était libre pour initier un mouvement débordant. Hood est atterré. Vétéran des guerres indiennes, cet officier de haute taille, à la barbe fauve, n'est pourtant pas homme à reculer.

Il traîne derrière lui une réputation de batailleur impénitent. La présence inattendue de l'ennemi le déconcerte à tel point qu'il demande à Longstreet de revoir le plan d'action. Plutôt que de courir le risque d'un assaut frontal, il suggère de gravir les pentes toujours inoccupées de Little Round Top et de Big Round Top, de manière à pouvoir flanquer l'adversaire et se placer aisément sur ses arrières. La rage au cœur, Hood n'obtient pas gain de cause. Décidé à suivre à la lettre les instructions de Lee, Longstreet demeure inflexible. Il a déjà perdu assez de temps et il craint tellement une nouvelle rebuffade de son supérieur qu'il ne l'informe pas de la position avancée de Sickles. Les unes après les autres, ses brigades s'approchent de la ligne fédérale en échelons, de droite à gauche. Mis en batterie près du verger des pêcheurs, les 36 canons du colonel Alexander ont déclenché un tir de barrage. Il est 16 h. Le sort en est jeté.

À la baïonnette

La division du général Hood est la première à s'élancer à l'assaut des lignes nordistes. Elle se déploie le long de Warfield Ridge en deux lignes de deux brigades. Soutenues par leur artillerie, les tuniques grises avancent en plein champ, au son du tambour, suivant un axe oblique. Connus pour leur combativité, les Texans de Robertson et les Alabamiens de Law ont été placés aux avant-postes. Les Géorgiens d'Anderson et de Benning marchent derrière eux. La progression est de plus en plus difficile. Les hommes de Law, notamment, voient leur allure ralentie ou déviée par une succession de murets, de clôtures, de rochers, de buissons, d'arbres et des flaques marécageuses du Plum Run. Le dénivelé n'arrange pas les choses. Plus inquiétant encore, la cohésion des troupes s'effrite à mesure que l'excitation gagne les rangs. Épaule contre épaule, certains soldats se bousculent en dépit des efforts de leurs officiers pour contenir leur agressivité. Les Sudistes ont hâte d'en découdre. Malgré la canonnade, leurs cris de guerre retentissent à travers tout Cemetery Ridge. Ils sont pris pour cible par les six canons de la batterie du capitaine Smith, du 4^e d'artillerie de New York, que les Nordistes ont eu le temps de hisser sur les pitons de Devil's Den. Les tireurs embusqués ouvrent le feu à l'abri des rochers. Mais les rebelles continuent à avancer. À l'extrême droite de la ligne confédérée, les Alabamiens vont trop vite. Manquant de réactivité, le général Law étale au grand jour son inexpérience. L'inévitable finit par se produire. Emportés par leur élan, deux régiments de sa brigade, les 15^e et 47^e de l'Alabama, foncent tout droit vers le sommet de Big Round Top au lieu de tourner à gauche comme prévu vers Devil's Den. Robertson tente de coller à la gauche du reste de la brigade de Law. Mais, dans l'excitation de la bataille, lui aussi ne peut empêcher la dislocation de ses troupes. Les obus sifflent de tous côtés. Au mépris des ordres, deux régiments texans se ruent en avant et se retrouvent, à leur grand étonnement, au milieu des Alabamiens.

Il est 16 h 30. Au milieu d'un verger, le général Hood est blessé par un éclat d'obus. Grièvement touché au bras, il est transporté à l'arrière pour y recevoir des soins de première urgence. Le commandement de la division échoit à Law, mais la passation de pouvoirs reste inconnue de la plupart des officiers. Aux abords de Devil's Den, le vacarme est assourdissant. Solidement retranchés, les Fédéraux y opposent une farouche résistance. Mais Sickles n'y a dépêché qu'une seule brigade, celle du général Ward, soit six régiments et deux unités de tireurs d'élite (*Sharpshooters*). La fumée envahit le champ de bataille. Pour forcer le passage, les Confédérés évitent le choc frontal. Ils assaillent la position en attaquant, au nord par le bois de Rose Woods, au sud en dévalant les pentes de Big Round Top. Le combat fait rage pendant plus d'une demi-heure. Le feu est dévastateur. De part et d'autre, les rangs sont rompus pour se transformer en essaims de tirailleurs. Les lignes fédérales vacillent. Pour desserrer l'étau, le colonel Ellis, du 124^e de New York, mène une charge spectaculaire qui n'obtient que des résultats limités. Le 20^e de l'Indiana, qui a perdu la moitié de ses effectifs, n'est pas plus à son avantage. L'arrivée de quelques renforts ne change pas la donne. Les Sudistes reviennent en nombre. La brigade de Benning est entrée en scène. Elle vient combler la brèche entre les troupes de Law et de Robertson. Dans un élan irrésistible, les Géorgiens mettent en déroute leurs adversaires et, euphoriques, passent par-dessus les retranchements unionistes élevés à l'est de Devil's Den. Le 4^e du Maine s'interpose courageusement pour permettre aux artilleurs de Smith de sauver leurs canons. Le face-à-face est d'une extrême violence. Les combattants s'agrippent, s'assènent des coups de crosse. « Nous étions tous devenus fous » témoignera un Texan. À certains endroits, le sang forme des flaques entre les rochers. Les Sudistes avancent pied à pied, par bonds successifs, n'hésitant pas à se cacher derrière des accidents de terrain. La mort dans l'âme, Ward doit donner l'ordre de la retraite. Bien que trois pièces d'artillerie tombent aux mains des rebelles, le mouvement est ordonné. Tout n'est pas encore perdu. Tant bien que mal, les Nordistes résistent dans le bois de Rose Woods et ont reformé les rangs sur Houck Ridge, dans la vallée du Plum Run, pour protéger leur flanc.

Pendant ce temps, les hauteurs de Little Round Top sont le théâtre

de l'un des combats les plus célèbres du conflit. En s'avancant, le général Sickles en avait laissé le sommet sans protection. Or, cette position revêt une importance stratégique cruciale. Légèrement en retrait par rapport au Big Round Top, elle domine l'extrémité méridionale de la crête de Cemetery Ridge. Elle constitue à ce titre l'extrême gauche de la ligne fédérale. Aussi, le péril est grand. Si les Sudistes parvenaient à s'en emparer, ils pourraient y installer leur artillerie et prendre en enfilade toute l'aile gauche de l'Union. Ils auraient en outre la possibilité de fondre sur les arrières de l'ennemi et l'obliger à se recroqueviller. Le colonel Oates, du 15^e de l'Alabama, l'a bien compris en faisant gravir à ses hommes les pentes abruptes de Little Round Top au lieu d'obliquer vers Devil's Den. « Je pouvais en faire un Gibraltar ! » expliquera-t-il. C'est cette situation catastrophique que découvre le général Warren, ingénieur-topographe en chef de l'armée du Potomac, en inspectant les lignes de Cemetery Ridge. Seules quelques vigies occupent les hauteurs. Galopant à bride abattue, l'officier nordiste part à la recherche de renforts. Le temps presse. À force d'insister, il s'assure le concours de la brigade du colonel Vincent, du 5^e corps. Sur un terrain boisé et rocailleux, les fantassins s'élancent au pas de course vers la position. Les obus pleuvent de toutes parts. En contrebas, le bruit de la fusillade est intense. Plusieurs unités rebelles convergent vers Little Round Top. On entend leurs cris se rapprocher.

Parvenu au sommet, Vincent aligne à la hâte ses quatre régiments. Il confie son flanc gauche, le plus exposé, au colonel Joshua Chamberlain et au 20^e du Maine. Ses ordres sont de tenir jusqu'au bout. Une mission périlleuse que cet officier prend à cœur. Ancien professeur de rhétorique et de langues modernes à Bowdoin College, il s'était fait mettre en congé au début de la guerre pour s'engager dans l'armée nordiste. De lui dépend le sort de l'aile gauche de l'Union. Posté à l'extrémité de la ligne fédérale, il ne peut reculer sans exposer le reste des troupes à de graves embarras. En attendant, ses 385 soldats n'ont que dix minutes pour se mettre à couvert derrière des blocs de pierre. Au dernier moment, Chamberlain incline son flanc pour le refuser à l'ennemi et envoie sa compagnie B à travers le dénivelé situé entre les collines pour accueillir les assaillants par des tirs croisés. Mais les Alabamiens se lancent à l'assaut avant que celle-ci n'atteigne sa position. Une clameur s'élève des rangs. Au signal de leur

commandant, les volontaires du Maine déchargent leurs fusils. Les Sudistes reculent, reforment leurs lignes, puis renouvellent leur attaque. La bataille dure près de deux heures. L'air est saturé de plomb. Les combattants ont le visage noirci par la fumée. Les sous-bois volent en éclats sous les impacts des balles. Malgré de lourdes pertes, Oates et ses hommes gagnent du terrain².

La lutte est âpre. Les rangs s'étirent, se disloquent et se resserrent. À cinq reprises, les Sudistes s'emparent de la position. À chaque fois, les soldats du Maine les leur reprennent. Et pourtant, le colonel Chamberlain se trouve devant une impasse. Il a perdu le tiers de ses hommes. Les survivants ont brûlé leurs dernières cartouches. Sa position, en convient-il avec ses officiers, est intenable. Il ne peut pas non plus battre en retraite. Il l'a juré à Vincent qui vient d'être mis hors de combat ; blessé mortellement, il expirera le 7 juillet. Une décision rapide s'impose. D'autant que les fantassins rebelles recommencent à gravir la pente en poussant des hurlements. À son extrême droite, le 47^e de l'Alabama constitue une autre menace contre laquelle le 83^e de Pennsylvanie paraît impuissant. Le point de rupture est proche. Avec beaucoup de sang-froid et de présence d'esprit, Chamberlain en conclut qu'il n'a d'autre choix que d'attaquer et improvise une manœuvre improbable. D'une voix tonitruante, il ordonne à ses hommes de mettre baïonnette au canon et de se préparer à charger. Les yeux hagards et tenaillés par la soif, les volontaires du Maine sortent de leurs retranchements et se mettent en ligne de bataille. Ils attendent de pied ferme leurs adversaires. Au signal de Chamberlain, ils se ruent en avant. Tandis que leur flanc droit résiste à l'assaut des Alabamiens, leur aile gauche dévale la colline en serrant sur la droite, « comme un grand portail sur son axe » dira un témoin oculaire. Frappés de stupeur, les rebelles sont pris au dépourvu. La plupart d'entre eux en première ligne jettent leurs armes à terre et se rendent. Épuisés par une série de marches forcées, les Confédérés ont à peine le temps de tourner les talons qu'une autre manœuvre les surprend. La compagnie B du 20^e du Maine, que son colonel croyait perdue au début du combat, surgit derrière un muret en pierre et ouvre un feu dévastateur sur les soldats d'Oates. Les tuniques grises refluent en désordre. Les cadavres jonchent le sol. Ici et là, la terre est imbibée de sang. Au milieu des combattants, les blessés se mettent à l'abri derrière les morts ou les troncs d'arbres

amassés au sol. Au total, les hommes de Chamberlain font environ 400 prisonniers. Ils exultent en voyant les Alabamiens déguerpir à grandes enjambées. Un exploit qui n'aurait pu être accompli, à la vérité, sans la résistance opiniâtre du reste de la brigade, de la contre-attaque du 140^e de New York et de la batterie du lieutenant Hazlett, du 5^e d'artillerie de l'armée régulière. Somme toute, leur sacrifice n'aura pas été vain. La bannière étoilée flotte toujours au-dessus de Little Round Top.

Entre ciel et terre

Au même moment, en contrebas, la bataille redouble de violence. Le général Sickles constate toute l'étendue de sa méprise à mesure que Longstreet dirige la division de McLaws contre ses forces. La prise de Devil's Den a enhardi les Sudistes. Il est 17 h 30. Les Sudistes poursuivent leur attaque par échelons. Envoyée aux avant-postes, la brigade de Kershaw pénètre dans un champ de blé de huit hectares où les Nordistes se sont avancés. Les tirailleurs du 2^e de Caroline du Sud ouvrent la marche. La chaleur est suffocante. La lutte est acharnée. Les éclats d'obus éclaircissent les rangs. Les salves d'infanterie retentissent au milieu d'épais nuages de fumée. La brigade du colonel de Trobriand, un aristocrate français intégré à la haute société new-yorkaise, subit de plein fouet les assauts de Kershaw. Les rebelles, dira-t-il, « semblaient avoir le diable au corps³ ». La plus grande confusion règne sur un champ de bataille labouré par la mitraille. Deux brigades du 5^e Corps se précipitent au secours de Trobriand avec le soutien des 28 pièces d'artillerie que le général Hunt s'est hâté de mettre en batterie le long de la route de Millerstown. Une vision d'horreur comme l'expliquera le soldat Carter, du 22^e du Massachusetts : « Les ordres rauques et inaudibles des officiers, les cris, la fumée et les explosions, [...] les éclats d'obus qui éventrent les rangs des colonnes humaines, les hurlements à la mort d'animaux blessés, les gémissements de leurs compagnons d'infortune meurtris, mourants, piétinés par les régiments d'infanterie qui déferlent, les chevaux sans cavalier et le va-et-vient permanent des lignes de combat. Un enfer sur terre, d'une violence incomparable, à coup sûr inégalable, et une trace indélébile dans la vie d'un homme. Elle ne s'est jamais effacée de ma mémoire, le jour comme la nuit, depuis cinquante ans... »

Les fantassins de McLaws ne relâchent pas leur étreinte. Ils savent que la victoire est à leur portée. En tête de colonne, les drapeaux régimentaires constituent leur point de ralliement et excitent leur

orgueil. Mais le bruit des déflagrations est si puissant que l'on entend à peine les sonneries de clairon, à plus forte raison les ordres des officiers. Les assaillants serrent les rangs, s'arrêtent pour recharger leur arme, puis lâchent une salve en direction des lignes de l'Union. Acculées sur les hauteurs de Stony Hill, les tuniques bleues commencent à reculer. Lancée à propos par Longstreet, la division du général Anderson, du corps de Hill, est venue appuyer les soldats de Kershaw en surgissant à la lisière de Rose Woods. Les Nordistes se défendent avec acharnement. Ils n'entendent pas céder un pouce de terrain sans opposer de résistance. C'est alors qu'ils voient apparaître des renforts. Il s'agit de la division du général Caldwell, du 2^e corps de Hancock. Quatre brigades, dont l'une, sous les ordres du colonel Kelly, n'est autre que la célèbre *Irish Brigade*. C'est à l'issue d'un sermon enflammé délivré par leur chapelain, le père Corby, que les soldats irlando-américains se jettent dans la bataille avec leur entrain habituel. Une arrivée providentielle pour l'Union. Mais il est trop tard. L'artillerie confédérée ajuste un tir meurtrier sur les soldats à l'uniforme bleu. Forts de leur succès à Devil's Den, les Sudistes ont pris possession des bois adjacents et de Houck Ridge. Ils s'avancent sous un véritable déluge de feu. « À cette époque, témoignera un officier du Sud, c'était, pensait-on, une grande chose que de charger une batterie d'artillerie ou des rangs d'infanterie. Nous étions prodiges de notre sang⁴. » Les lignes fédérales ont cédé. Dans leur retraite vers Cemetery Ridge, les soldats nordistes sont pris pour cible par des tireurs d'élite cachés derrière les rochers de Devil's Den. La brigade du général Ayres, du 5^e corps, doit sortir de ses retranchements pour protéger le mouvement de repli et sécuriser les abords de Little Round Top.

Dans le verger des pêchers, les Unionistes ne se montrent pas non plus à leur avantage. C'est le point saillant de la position choisie, en début d'après-midi, par Sickles. Pour en couvrir les approches, il y a posté la brigade du général Graham, ainsi qu'une trentaine de pièces d'artillerie mises en batterie à l'angle de la route d'Emmitsburg et de celle de Millerstown. Sur leur gauche, les Fédéraux déclenchent des salves qui ont pour effet de tenir à distance les Caroliniens du Sud de Kershaw. Pressé d'en finir, McLaws lance trois brigades, celles de Barksdale, de Semmes et de Wofford, à l'assaut de la position. Droit

sur son cheval, Barksdale, sabre au clair et cheveux au vent, mène la charge. Ses Mississippiens l'acclament et balayent tout sur leur passage. Les rebelles attaquent de trois côtés. Leurs obus laminent les branches des pêchers et éclatent au milieu des rangs adverses. Tandis qu'il tourne bride, le général Sickles pousse un cri et tombe à terre. Un boulet lui a quasiment arraché la jambe droite. Admirable de sang-froid, il est évacué sur une civière. Tout en tirant sur son cigare, il donne de la voix et exhorte ses hommes à accomplir leur devoir. Le général Birney, l'un de ses divisionnaires, hérite du commandement. La situation est critique. Après un sanglant combat à courte distance, le verger des pêchers est tombé aux mains des rebelles. Grièvement blessé, Graham a été capturé par le 21^e du Mississippi. Ses fantassins ont tout juste eu le temps de refluer vers le nord-est, où la division du général Humphreys a établi une ligne de défense pour contrer une nouvelle offensive. Dans la précipitation, les artilleurs fédéraux ont dû abandonner plusieurs de leurs pièces à l'ennemi⁵.

Il est 18 h. Longstreet jette la division d'Anderson, du corps de Hill, dans le feu de l'action. 7 000 nouvelles tuniques grises marchent sur Cemetery Ridge. Fort mal alignées, les troupes de Humphreys sont menacées d'encerclement. Tandis que deux brigades les assaillent de front, elles doivent contenir sur leur gauche la menace que représentent les Mississippiens de Barksdale, qui ont aussitôt obliqué vers le nord après s'être rendus maîtres du verger des pêchers. La position est intenable. Le général Birney intervient et demande à son subordonné de faire reculer ses hommes jusqu'à Cemetery Ridge aussi vite qu'il le peut. Le 2^e corps de Hancock les y attend pour organiser une défense efficace. Mais la pression de l'ennemi est vive et ne permet pas aux survivants du 3^e corps de manœuvrer promptement. Les Nordistes doivent maintenant batailler ferme pour se frayer un chemin jusque dans leurs propres lignes.

Meade se montre à la hauteur de l'événement. Avec beaucoup d'habileté tactique, le chef de l'armée du Potomac a réussi jusqu'à présent à glisser des renforts sur toute la ligne de front. Il a envoyé presque tout le 12^e corps sur son flanc gauche. Comme l'avait espéré Lee, son centre est maintenant dégarni. Les hommes de Humphreys sont en fâcheuse posture. Devant eux, les Sudistes se sont mis en ordre de bataille sur plus de deux kilomètres. Hancock demande des volontaires pour, sinon dégager les soldats du 3^e corps, du moins

mener une action de retardement. La brigade du colonel Willard se porte courageusement à la rencontre de l'ennemi arrivant du verger des pêcheurs. Les New-Yorkais luttent pied à pied contre les Mississippiens. Pour s'être trop exposé, Barksdale est frappé à mort d'une balle en pleine poitrine. Hancock cherche à nouveau des renforts pour colmater la brèche existant entre son aile gauche et son centre. Il faut agir vite, car la brigade du général Wilcox, composée de cinq régiments de l'Alabama, menace de s'y engouffrer et de s'ouvrir la route de Cemetery Ridge. À son grand désarroi, Hancock ne trouve que le 1^{er} du Minnesota du colonel Colvill. Et pourtant, les 262 fantassins accomplissent leur devoir. Ils mettent baïonnette au canon et se ruent sur leurs adversaires sept fois plus nombreux. Ils courent au massacre. Ils ne sont que 47 à en réchapper. La folie meurtrière a atteint son paroxysme. Une sœur française du couvent d'Emmitsburg, à quelques kilomètres de là, écrira : « Nous entendions le bruit du canon ; la fumée arrivait jusqu'à nous. Pendant que le fracas des armes annonçait que Dieu se vengeait des iniquités des hommes, nous étions dans l'église priant et demandant miséricorde pour tout le monde... »

Au fil des minutes, les Fédéraux prennent l'ascendant. L'assaut confédéré est mal coordonné. Anderson commande de l'arrière. Depuis son poste d'observation, il ne distingue qu'imparfaitement la tournure des opérations. Chaque brigade semble combattre individuellement. Pour des raisons demeurées obscures, le général Mahone refuse de faire avancer ses unités virginiennes sur le flanc gauche de l'attaque. Faute de soutien offensif, les Mississippiens de Posey sont contraints de battre en retraite, au même titre que les Géorgiens de Wright, stoppés d'extrême justesse sur la crête de Cemetery Ridge par les Pennsylvaniens de Webb, du 2^e corps de Hancock. Sur l'aile opposée, la situation est identique. Décimés par l'artillerie fédérale, les rebelles ont perdu de leur allant après la blessure fatale à Barksdale. Les Nordistes en profitent pour déclencher des contre-attaques et reprendre quelques canons à leurs adversaires. Pris en chasse, les Alabamiens de Wilcox doivent aussi reculer. La mine défaite, Longstreet observe ses soldats harassés revenir vers Seminary Ridge. Ses troupes ne sont pas passées loin de l'exploit. Il est 19 h 30. La lumière du jour commence à faiblir.

Le commandant de l'armée du Potomac a enfin appris l'arrivée du

6^e corps de Sedgwick. Après une marche nocturne de soixante kilomètres, au cours de laquelle la fanfare a joué sans discontinuer pour les tenir éveillés, les fantassins nordistes ont fait leur apparition au sud-est de Gettysburg. Leur arrivée permet à Meade de redonner une forme continue aux retranchements de Cemetery Ridge. Ils sont postés au centre-gauche de la défense fédérale. Des éléments du 5^e corps de Sykes occupent le secteur de Little Round Top et de Big Round Top. En contrebas, la vallée du Plum Run est encore disputée. Les Géorgiens de Benning se sont retranchés à Devil's Den et harcèlent le flanc ennemi. D'autres unités sudistes, enfin, se sont mises à couvert dans les bois de Rose Woods et guettent la première occasion de fondre sur l'adversaire.

Crépuscule rouge

Pour l'heure, le sang n'a pas fini de couler. Au nord et au nord-est, le général Ewell a lancé comme prévu ses attaques de diversion. Après l'occasion manquée de la veille, l'officier sudiste a à cœur de se racheter. Il sait qu'il a déçu Lee et, qu'en la circonstance, l'absence de « Stonewall » Jackson se fait cruellement sentir. À 16 h, son artillerie ouvre le feu sur la ligne fédérale avec 65 canons. Le tir de barrage dure environ deux heures. Pendant ce temps, la division de Johnson, du 2^e corps, s'approche discrètement des hauteurs de Culp's Hill, ce mamelon rocheux qui forme le flanc droit de l'Union. Comme l'avait escompté le « Renard gris », les défenses fédérales se dégarnissent au fur et à mesure que l'offensive de Longstreet menace l'aile gauche de Meade. Vers 18 h, deux divisions abandonnent la position, à la demande de ce dernier, pour glisser au centre de Cemetery Ridge, ne laissant, pour défendre la place, que trois brigades, dont deux ont été saignées à blanc par les combats de la veille.

Et cependant, Johnson tarde à exploiter cette aubaine. Lent et irrésolu, il n'attaque qu'à 19 h 30, alors que les forces de Longstreet ont opéré leur mouvement de repli. Ses trois brigades franchissent le Rock Creek et s'enfoncent dans les bois pour escalader la colline. Or, très vite, la manœuvre s'avère délicate. La pente est plus raide qu'on ne le pensait. En outre, elle est couverte de rochers, d'arbres et d'épais buissons. Des troncs d'arbres renversés jonchent le sol. Les fantassins doivent d'autant plus s'employer pour avancer que le soleil se couche du côté opposé. C'est dans la pénombre grandissante qu'ils marchent vers l'ennemi. Il y a plus inquiétant. Leur progression n'est pas passée inaperçue. La brigade new-yorkaise du général Greene, appartenant au 12^e corps, s'est postée aux parapets. Les salves laissent filer des éclairs dans les sous-bois. La fumée réduit encore davantage la visibilité. Les Sudistes sont cueillis à froid. Sept régiments fédéraux, prélevés sur le 1^{er} et le 11^e corps, se précipitent à Culp's Hill pour repousser l'assaut. Toujours vaillante, l'*Iron Brigade* fait partie des unités appelées à la

rescousse. Les coups de feu crépitent sans discontinuer. Pour recharger leurs armes, les soldats se cachent derrière les accidents de terrain. Sur l'aile gauche confédérée, la brigade de Steuart réussit une percée et oblige les Nordistes à se replier vers une seconde ligne retranchée. Les rebelles ne peuvent cependant exploiter plus loin leur avantage. Ils se satisfont de ce demi-succès. Tout juste arrivent-ils à tenir leur position sur le versant sud de la colline. Craignant un retour offensif, ils élèvent à leur tour des épaulements tandis que la nuit commence à tomber. Le reste de la division, lui, a battu en retraite. Le général Johnson n'a pas osé se risquer à tenter une attaque nocturne. Ewell le lui a formellement interdit jusqu'à nouvel ordre.

La bataille fait aussi rage à Cemetery Hill. Encore une fois, l'attaque sudiste manque de finesse et de coordination. Comme Longstreet, Ewell ne semble pas avoir saisi la nécessité d'agir avec célérité. Il est déjà 20 h lorsqu'il ordonne à la division du général Early d'attaquer le versant est de la colline. Il demande également à la division Rodes, du 3^e corps de Hill, de se préparer à attaquer au nord-ouest. Plus au sud, la fusillade a cessé après la retraite du 1^{er} corps. Early fait monter en première ligne deux de ses brigades, la troisième menant une garde vigilante sur la route de York. Sous le feu meurtrier de l'artillerie fédérale du colonel Wainwright, les Louisianais de Hays et les Caroliniens du Nord d'Avery se ruent à l'assaut des retranchements du 11^e corps. Masqués par la fumée, ils bousculent les artilleurs de l'Union. Désarmés, ceux-ci utilisent tout ce qui leur passe entre les mains pour résister. Depuis les hauteurs, ils jettent des écouvillons, des crochets, des planches en bois, des blocs de pierres et des boulets sur les assaillants. La mêlée est sanglante. L'obscurité donne lieu à de tragiques méprises.

La ligne de défense est percée en plusieurs endroits. En attendant des renforts, les tuniques grises établissent des installations temporaires dans les fortifications nordistes. Mais la division Rodes reste immobile. Ce dernier a mis trop de temps à rassembler ses hommes et a dû exécuter une manœuvre difficile pour les aligner sur un terrain plus adéquat. À 21 h 30, une avant-garde s'avance lentement vers Cemetery Hill, avant de rebrousser chemin sans avoir tiré le moindre coup de feu. Dissimulés dans la pénombre, les hommes de Hays et d'Avery attendent qu'on vienne leur prêter main-forte.

Mais soucieux de protéger ses arrières pour parer une éventuelle menace, Early a décidé de ne pas engager ses réserves. Bien inspiré, Hancock en profite. Vers 22 h 30, des éléments du 2^e corps contre-attaquent dans l'obscurité, reprennent des canons et chassent les Confédérés du plateau de Cemetery Hill. Lee ne cache pas sa déception. Encore une occasion manquée pour le 2^e corps. Ewell reconnaîtra ses torts. « Il y eut bien des erreurs, dira-t-il. Et moi-même j'y fus pour beaucoup... »

Mal remis de son indisposition, Lee passe la soirée à méditer dans son quartier général de Seminary Ridge. Il a déjà pris sa décision. Le lendemain, il va réattaquer Meade. Il veut conserver l'initiative pour ne pas perdre les gains, si minimes soient-ils, de la journée. « Nous avons été tout près de l'emporter » déclare-t-il à ses aides de camp. Ses principaux lieutenants ont clairement manqué de sagacité. Par leur apathie, Longstreet, Ewell et Hill ont hypothéqué les chances de succès. Mais Lee ne perd pas de vue l'essentiel. Il a envahi la Pennsylvanie avec l'intention d'y livrer une bataille décisive, et il est résolu à ne pas en repartir avant cela. Tous les espoirs sont encore permis. Ses attaques sur les flancs de l'Union ont obligé Meade, pense-t-il, à dégarnir son centre. C'est donc là qu'il compte frapper le lendemain, en utilisant comme fer de lance la division encore intacte du général Pickett, du 1^{er} corps de Longstreet, qui vient d'arriver à Gettysburg. Un barrage d'artillerie affaiblira les défenses fédérales avant l'assaut fatidique. La cavalerie de Stuart, pendant ce temps, contournera l'armée du Potomac et menacera ses arrières. Ewell, lui, continuera à s'acharner sur l'aile droite de l'ennemi et tâchera d'exploiter le demi-succès de Culp's Hill. Bien commandées, ses troupes ne pourront échouer.

Il est minuit. À Leister House, sur la route de Taneytown, Meade a réuni ses généraux en conseil de guerre. L'occasion, pour le commandant nordiste, de mesurer la combattivité de ses subalternes. À une écrasante majorité, ces derniers se prononcent en faveur de la poursuite des combats. La ligne de défense de Cemetery Ridge offre trop d'avantages, notamment pour l'envoi de renforts, pour qu'il soit question de l'abandonner. D'expérience, Meade sait que le « Renard gris », après deux jours d'affrontements indécis, va jouer son va-tout. Une intuition le taraude. En congédiant ses officiers, il s'en ouvre discrètement au général Gibbon, du 2^e corps : « Si Lee attaque demain,

lui dit-il, ce sera sur votre front, au centre. Tenez-vous prêt⁶ ! »

CHAPITRE V

La dernière carte

Sombres présages

Vendredi 3 juillet 1863. La nuit a été chaude et humide. Elle aura surtout été courte aux abords de Culp's Hill. Vers 4 h du matin, alors que les premières lueurs du jour teintent l'horizon, le grondement du canon se fait entendre au sud-est de Gettysburg. Au grand mécontentement de Lee, ce sont les Nordistes, et non les hommes d'Ewell, qui ont pris les devants. Les troupes de l'Union ont la ferme intention de reprendre les tranchées qu'elles ont dû abandonner la veille aux mains des rebelles. La division de Williams, du 12^e corps, se prépare à jaillir de sa position. En attendant, les soldats de Steuart s'accrochent au terrain précédemment conquis sous le feu meurtrier de cinq batteries d'artillerie. Tard dans la nuit, déjà, ils ont essuyé une série de salves qui a failli précipiter leur repli. Cette fois-ci, leurs adversaires cherchent à les faire sortir de leurs retranchements. « Le feu était terrible, dira un témoin. Tout le versant de la colline semblait enveloppé dans un vaste brasier. La mitraille et les éclats d'obus frappaient le parapet sans s'arrêter, exactement comme une pluie de grêlons tombant sur le toit d'une maison. » Le tir, cependant, ne brille pas par sa précision. Fort mal ajusté, il entraîne des pertes dans les rangs de certaines unités fédérales postées en embuscade. Le colonel Selfridge, du 46^e de Pennsylvanie, en est atterré. Hors de ses gonds, il se précipite vers les servants d'une batterie et, la main au revolver, menace d'abattre celui ou ceux qui se rendraient coupables d'une telle méprise si elle venait à se reproduire. L'avertissement est pris au sérieux.

passée au fil de l'épée. Prises de vitesse, les tuniques bleues ne se sont pas encore mises en mouvement. Les Confédérés attaquent en trois endroits différents. Déployés en tirailleurs, ils gravissent la pente et s'enfoncent dans les bois, sans avoir une idée précise des positions occupées par l'ennemi. Seul le fracas des détonations guide leurs pas. Solidement retranchés derrière des parapets érigés à l'aide de rondins de bois, de pierres et de terre, les Nordistes retiennent leur feu jusqu'à ce que les assaillants soient à portée de tir à environ cent mètres. À contrecœur, Steuart a lui aussi donné l'ordre à ses hommes de monter à l'assaut. En s'avancant, il s'aperçoit, stupéfait, que les lignes ennemies s'étendent à la lisière d'un bois et que ses hommes doivent parcourir un terrain découvert pour s'en approcher. La position est imprenable. Mais il est trop tard pour reculer. Les officiers ont toutes les peines du monde à maintenir les rangs. Certains soldats refusent de s'exposer d'une manière aussi inconsidérée. Soudain, une avalanche de coups de feu s'abat sur les rebelles. C'est une véritable hécatombe. Les salves des 147^e de Pennsylvanie et du 5^e de l'Ohio sont d'une redoutable efficacité. Les Sudistes sont massacrés. La retraite est désordonnée. Désarmé, Steuart ne peut contenir ses larmes. « Oh non ! Mes pauvres garçons ! » dit-il en sanglotant. Il a perdu le tiers de ses hommes dans une attaque aussi insensée qu'inutile. Les survivants de sa brigade se mettent à l'abri d'un mur de pierre, où ils sont la cible de tirs d'artillerie pendant plus d'une heure avant qu'ils ne lâchent prise.

Plus au nord, les combats redoublent d'intensité. Quoique privés du soutien de leur artillerie, les fantassins de Johnson cherchent à enlever de vive force les retranchements adverses. Mais l'arrivée de renforts fédéraux frustre leurs espoirs. Deux brigades du 6^e corps viennent de faire leur apparition sur le champ de bataille pour épauler les unités du 1^{er} et du 12^e corps. Bien encadrées, les forces de l'Union dirigent un feu nourri sur les assaillants. Les balles fusent sur la colline. À chaque explosion, les obus soulèvent de larges gerbes de terre et brisent des branches d'arbres. Les morts et les blessés gisent entre les rochers et les buissons. Entre deux salves, les Nordistes s'étonnent de constater qu'il y ait des survivants du côté de l'ennemi et que celui-ci, malgré ses lourdes pertes, s'obstine à renouveler son effort. L'issue de la lutte ne fait plus aucun doute. Après sept heures de combats, les canons se taisent enfin à Culp's Hill. Repoussés, les

Sudistes retraversent le Rock Creek et tâchent de reconstituer leurs forces. Le bilan est extrêmement lourd ; ils ont perdu 2 800 des leurs au cours de la matinée. Il est 11 h. Meade jubile en apprenant la nouvelle, car la ligne fédérale a retrouvé sa forme d'hameçon. Pour ce troisième jour d'affrontements, Lee a perdu la première manche. De mauvais augure pour l'exécution de son plan. Et pourtant, au centre, l'armée de Virginie du Nord se prépare encore à l'attaque. Déjà une atmosphère pesante règne sur le champ de bataille.

La charge de Pickett

En dévoilant ses plans à ses lieutenants, la veille au soir, le général Lee avait insisté pour que l'attaque ait lieu le plus tôt possible. Dans son esprit, Ewell, Hill, Longstreet et Stuart devaient coordonner leurs manœuvres de manière à obliger Meade à disséminer ses forces sur l'ensemble de la ligne de front. Mais encore une fois, il s'aperçoit que ses instances n'ont pas été suivies d'effet. Énoncées sur le ton de la recommandation, ses instructions ont de nouveau manqué de fermeté. Elles invitent les chefs de corps à prendre les devants plus qu'elles ne leur ordonnent de le faire. Une autre raison explique sa contrariété. Outre ses troubles digestifs, Lee n'est pas au mieux de sa forme en cette matinée du 3 juillet. Le commandant confédéré souffre de douleurs lancinantes à la poitrine, une affection qui l'affaiblit par intermittences depuis l'hiver précédent et qui finira par lui coûter la vie. Et comme si cela ne suffisait pas, il se plaint également des articulations de ses mains, souvenir d'une récente chute de cheval...

Dans l'immédiat, cependant, les atermoiements de ses subordonnés le préoccupent davantage. Ewell et Hill ne semblent toujours pas sortis de leur léthargie. Longstreet, quant à lui, continue à contester ses ordres. C'est lui, pourtant, qu'il a chargé de mener le grand assaut de la journée, encore que deux des trois divisions devant y participer relèvent du 3^e corps. Pendant que les combats faisaient rage à Culp's Hill, Longstreet a tenté une nouvelle fois de convaincre son supérieur de renoncer à cette attaque. Le chef du 1^{er} corps l'a supplié de tenter une ultime manœuvre pour contourner l'aile gauche de Meade et menacer Washington. Sans doute les tuniques grises pourraient-elles combattre plus à leur avantage, a-t-il répété, sur une position défensive et remporter un succès comparable à celui de Fredericksburg. Le choc frontal relève du suicide. Courroucé, Lee lui a opposé une fin de non-recevoir et lui a ordonné d'attaquer le centre de la ligne nordiste avec trois divisions, soit environ 15 000 fantassins. Il ne sait rien d'impossible à son armée. Mais à l'examen, il s'agit d'un

véritable coup de dés dans la mesure où ses hommes auront à parcourir 1 200 mètres à travers un champ découvert, parsemé de clôtures, et prendre d'assaut une infanterie solidement retranchée et soutenue par une importante artillerie. « Mon général, lui a déclaré Longstreet, avec tout le respect que je vous dois, le corps de 15 000 soldats capable de réussir une telle attaque n'a jamais existé... » Lee est resté inflexible. « Il n'y a pas d'alternative » a-t-il lâché sèchement. Il a déjà tout prévu. Cette fois, la victoire ne pourra lui échapper. Précédées par un tir de barrage, ses troupes émergeront des bois longeant Seminary Ridge et avanceront sur un vaste front pour converger, au centre de la ligne adverse, vers un bosquet d'arbres qui forme un repère aisément identifiable dans le paysage. Dans un élan formidable, elles bousculeront tout sur leur passage et, sur leur lancée, elles obligeront les Nordistes à quitter précipitamment la crête de Cemetery Ridge. En embuscade, la cavalerie de Stuart surgira sur les derrières de l'Union pour achever sa déroute.

Au fil des heures, la tension est montée d'un cran. La chaleur humide qui envahit l'air accentue la nervosité des combattants. Le thermomètre affiche près de 33 degrés. Tenaillés par la soif, les soldats recherchent l'ombre autant que possible, tout en gardant les yeux rivés sur les positions ennemies. Dans chaque camp, malgré la fatigue, on se prépare à de nouvelles effusions de sang. Bien inspiré, le général Meade a mis en état d'alerte le 2^e corps de Hancock, au centre de sa ligne, et a ordonné à la cavalerie de Pleasonton de mener une garde vigilante à l'est de Gettysburg. Lee, lui, a confié les détails d'exécution de son plan à Longstreet. C'est à l'instigation de ce dernier que le colonel Alexander, du 1^{er} corps, se hâte de procéder à la concentration de l'artillerie confédérée. D'humeur massacrate, il réclame toutes les pièces disponibles. Or, à son grand dépit, l'artilleur constate que ses homologues des deux autres corps, sans doute de crainte de dégarnir leurs défenses, ne lui prêtent pas tout le concours que les circonstances exigent. Et pourtant, le temps presse. Déjà les fantassins ont pris position dans le bois situé à l'ouest de la route d'Emmitsburg et attendent sous une chaleur suffocante. Pour tuer le temps, certains soldats se bombardent à coups de pommes vertes.

Prompt à la manœuvre, le colonel Alexander s'acquitte de sa tâche avec zèle. Non sans peine, il a réuni environ 170 canons, dont la plupart sont des pièces de douze livres à âme lisse. D'Oak Hill au

verger des pêcheurs, les batteries sont alignées aux abords de Seminary Ridge, pour beaucoup abritées sous les arbres. Il est 13 h 07. Aux avant-postes, les artilleurs de La Nouvelle-Orléans sont les premiers à ouvrir le feu. C'est le signal tant attendu. L'écho de la déflagration s'est tout juste estompé que se fait entendre un bruit assourdissant et continu. Un véritable déluge de feu s'abat sur les lignes de l'Union. « L'orage nous a surpris si brusquement, racontera un Nordiste, que beaucoup d'officiers et de soldats qui quittaient leurs tentes ou émergeaient de la sieste ont été tués sur le coup, certains s'écroulant, leur cigare entre les dents, d'autres, la fourchette à la main... » Les champs subissent la colère aveugle des canons. Meade vient à peine de sortir de table qu'un obus s'écrase sur le toit de son quartier général. Afin de stimuler le courage de ses hommes, Hancock chevauche le long de ses lignes sous une pluie de projectiles. Un aide de camp l'exhorte en vain à se mettre à couvert. « Il y a des moments, lui répond-il, où la vie d'un commandant d'armée ne compte pas¹. »

Les Fédéraux ne ripostent pas immédiatement. De concert avec Meade, le général Hunt s'applique à jauger la puissance de feu de l'ennemi et à localiser l'emplacement des batteries avant d'ajuster le tir de ses artilleurs. Mais son attentisme ne dure que quelques minutes, car tout indique que les rebelles se préparent à déclencher un assaut d'envergure. Le duel d'artillerie est intense. C'est le plus grand bombardement jamais vu en Amérique du Nord. On entend le rugissement des canons à des distances aussi lointaines que Baltimore et Pittsburg. Les obus explosent au milieu des batteries, des convois, des ambulances et des hôpitaux de campagne. Les chevaux hennissent de terreur. Affolés par le sifflement aigu des projectiles, les soldats s'efforcent de se dissimuler dans les moindres anfractuosités du terrain. Les officiers sont incapables de faire entendre leur voix. Impossible pour eux de se mouvoir sans exposer leur vie. Deux heures durant, les canons tonnent sans discontinuer. Le visage noirci par la fumée, le colonel Alexander épuise de 15 000 à 20 000 projectiles pour tenter de réduire au silence les artilleurs nordistes. De bonne foi, il croit bien y être parvenu lorsqu'il constate que le feu de l'ennemi baisse progressivement en intensité. Mais il n'en est rien. Son adversaire, le général Hunt, a réussi à le leurrer. En réalité, le tir de l'artillerie confédérée a été mal réglé. La plupart des projectiles ont survolé Cemetery Ridge et ont atterri sur la pente opposée, où ils ont

surtout causé des dégâts auprès des réserves, convois et services auxiliaires de l'armée du Potomac. Au lieu de concentrer son tir sur le saillant vers lequel doit converger l'assaut, qui plus est, Alexander a commis l'erreur de disperser son feu sur l'étendue de la ligne. Tapis derrière des murs de pierre, les fantassins de Hancock n'ont eu, pour la plupart, qu'à laisser passer l'orage. De son côté, Hunt a exploité la faille. Avec des pertes minimales, il a donné l'ordre à ses hommes d'économiser les munitions en prévision de la prochaine attaque.

Dans l'intervalle, Longstreet s'est résigné à exécuter les ordres de Lee. Il avait laissé le soin à Alexander de déterminer le moment propice pour déclencher l'assaut. Ce dernier devait également l'avertir si les positions ennemies lui paraissaient suffisamment affaiblies pour donner quelque chance de succès à l'infanterie. Le cas échéant, l'officier artilleur ne devait pas hésiter à donner son avis. Mal à l'aise avec ce genre de responsabilités, Alexander fait passer un message à Longstreet : « Si vous devez y aller, allez-y maintenant, car je ne serai bientôt plus en mesure de soutenir le moindre mouvement offensif. » Il est alors 14 h 50. Le chef du 1^{er} corps marque un temps d'hésitation lorsque le général George Pickett, entouré de son état-major, se précipite à sa rencontre pour lui demander ses ordres. Les deux hommes se connaissent bien. Ils ont combattu ensemble sous les murs de Mexico. Un certain Hancock, qui se dresse maintenant en face d'eux, y avait été l'un de leurs plus proches compagnons... Pickett trépigne d'impatience. Ses yeux brillent. Aveuglé par la perspective de récolter sa part de gloire, il ne semble pas avoir saisi les risques qu'encourt la colonne d'assaut. Le personnage, à vrai dire, n'est pas banal. Natif de Virginie, ce diplômé de West Point, plein d'un héroïsme romantique, a hâte d'en découdre. Il n'a encore jamais mené sa division au combat. Toujours mis impeccablement, il cultive un style flamboyant qui témoigne de sa propension à vouloir faire parler de lui. Avec ses longs cheveux bouclés qu'il parfume chaque matin, sa barbiche fournie et son uniforme rutilant, il attire naturellement tous les regards. Cette fois, bien qu'il doive partager le front de l'attaque avec les divisions de Pettigrew et de Trimble, il s'imagine que le destin l'appelle à occuper le devant de la scène. Sa troupe, entièrement composée de Virginiens, est en première ligne. « Dois-je faire avancer ma division ? » demande-t-il à Longstreet. De crainte de trahir son appréhension, celui-ci n'ose pas prononcer la moindre parole. À

contrecœur, il se contente de hocher la tête en guise d'assentiment. Il sait que son ordre revient à envoyer près d'une cinquantaine de régiments à la mort.

Le moment est solennel. Droit sur sa selle, le général Pickett caracole fièrement au-devant de ses troupes. Ses trois brigades sortent de la lisière du bois pour se ranger en ordre de bataille. « À vos postes, soldats ! leur crie-t-il. Et surtout n'oubliez pas de faire honneur à la Virginie ! » Quelques instants plus tard, les divisions de Pettigrew et de Trimble se déploient à leur tour sur un front d'un kilomètre et demi. Au total, environ 12 500 rebelles retiennent leur souffle et attendent l'ordre de marcher vers l'ennemi. Ils savent qu'on attend d'eux un véritable exploit. Face à eux, la ligne fédérale est en état d'ébullition. Les hommes courent aux parapets et se préparent à recevoir le choc. Il est 15 h 10. Soudain, une clameur s'élève. Au signal des officiers, les clairons sonnent la charge. Les colonnes s'ébranlent à travers des pâturages légèrement ondulés. En rangs serrés, enseignes déployées et tambours battants, les fantassins confédérés s'élancent à l'assaut. Pour assurer une meilleure coordination, ils ont reçu l'ordre de marcher d'un pas contenu et de ne pas ouvrir le feu avant d'être à portée de tir. Plus encore, pour contenir leur agressivité, on leur a également défendu de pousser leur hurlement caractéristique. La masse grise s'avance dans un ordre magnifique. Une scène impressionnante dont les témoins se rappelleront avec une sorte d'effroi quasi religieux jusqu'à la fin de leur existence. « Ils marchaient côte à côte, un rang derrière l'autre, dira un soldat du Nord. Les bannières rouges flottaient dans la brise, les cavaliers galopaient le long des lignes ; leurs armes, fusils et baïonnettes, étincelaient au soleil. Une forêt d'acier scintillant se déversait sur la plaine. Ils avançaient ensemble, comme un seul homme. [...] Ils déferlaient sur nous, telle une marée irrésistible. De quoi vous glacer le sang² ! »

Les rebelles avancent au rythme de cent pas à la minute. Solidement retranchés, les Nordistes les voient s'approcher avec une admiration mêlée d'effroi. Plein de sang-froid, le général Gibbon parcourt les lignes pour insuffler du courage à ses hommes et leur rappeler de ne pas tirer prématurément. Il partage la position centrale de Cemetery Ridge avec la division de Hays, également relevant du 2^e corps de Hancock. Aux avant-postes, des tirailleurs se sont

dissimulés dans l'herbe et se tiennent prêts à accomplir leur besogne. Sur le front de l'attaque, les Confédérés maintiennent la cadence et se préparent à exécuter le mouvement convergent imaginé par Lee. En conséquence, Pickett fait faire une demi-conversion à gauche à chacune de ses brigades. La manœuvre suppose une coordination parfaite. L'alignement des troupes, cependant, commence à souffrir des accidents de terrain et des obstacles jalonnant la plaine. D'autant que les canons fédéraux de Cemetery Ridge et de Little Round Top recommencent à tonner et à creuser des sillons sanglants dans la masse des assaillants. Qui plus est, la division, placée en échelons et à cheval sur la route d'Emmitsburg, présente désormais le flanc droit à l'ennemi. Les rebelles s'arrêtent un instant pour rectifier leurs lignes, mais déjà leur artillerie, faute de munitions, ne peut plus les soutenir qu'en comptant ses coups. Il y a plus inquiétant encore. Au fur et à mesure de sa progression, la division de Pickett menace de se retrouver isolée du reste des troupes devant l'appuyer. À sa gauche, la division de Pettigrew, durement éprouvée par les combats du 1^{er} juillet, est rapidement distancée. Ses rangs flottent. Déployées en une seule ligne, les quatre brigades qui la composent n'avancent pas au même rythme ; seule l'aile droite, poussée par les deux brigades de l'intrépide Trimble, cherche à rejoindre Pickett, que sa demi-conversion a rapprochée d'elle malgré l'écran de fumée qui enveloppe le champ de bataille. Les voilà donc à leur tour alignées en échelons, mais dans un sens inverse. À la droite du front de l'attaque, la situation n'est pas meilleure. Les brigades de Wilcox et de Lane tardent à se mettre en mouvement, peut-être à la suite d'un différend opposant Hill à Longstreet, et avancent droit devant elle au lieu d'obliquer sur la gauche pour couvrir le flanc de Pickett³.

La bataille redouble d'intensité. Pickett continue à avancer. La division Pettigrew attire naturellement les feux de l'artillerie nordiste disséminée sur les hauteurs de Cemetery Hill. Prises par surprise, les brigades de Brockenbrough et de Davis sont décimées par les salves dévastatrices d'unités fédérales postées en embuscade près de la ferme Bryan. Le tir bien ajusté des canonnières de l'Union achève leur déroute. « Les lignes rebelles, racontera un officier, périssaient dans un nuage de poussière. Bras, têtes, couvertures, fusils et sacs à dos volaient au-dessus des colonnes⁴. » L'apparition inattendue du 8^e de l'Ohio et du 125^e de New York sème la panique dans des rangs déjà

clairsemés. Les Sudistes se replient vers Seminary Ridge avec une telle précipitation qu'ils entraînent une partie des fantassins de Trimble dans leur retraite. Euphoriques, les soldats nordistes hurlent leur vengeance : « Fredericksburg ! Fredericksburg ! » Trimble tente de conjurer le désastre. Mais ses hommes, tout comme ceux de Pickett, sont cloués sur place en tentant de franchir les clôtures de la route d'Emmitsburg. À 200 mètres des lignes, le général Alexander Hays donne l'ordre d'ouvrir le feu sur les assaillants. Plusieurs centaines de fusils crépitent en même temps, tandis que les artilleurs déversent une pluie de mitraille sur l'ennemi. C'est un véritable carnage. Les rangs confédérés s'éclaircissent à vue d'œil. À l'abri des fossés, ils dirigent à leur tour un feu nourri, mais sans succès. Plutôt que d'exposer inutilement leurs vies, beaucoup ont déjà entamé un mouvement de repli⁵.

C'est alors qu'une clameur se fait entendre sur une partie du champ de bataille. Dans un élan spectaculaire, les fantassins de Pickett se jettent en avant au pas de course. Pour se donner du courage, ils poussent leur cri de guerre (*rebell yell*). La fusillade éclate sur tout le front de la division de Gibbon, retranchée à l'abri d'un muret de pierres. La vague grise monte la pente et fonce droit devant au milieu du fracas des détonations et des explosions. Fidèle à lui-même, le général Hancock monte aux avant-postes et encourage ses hommes de sa voix rauque. Quoique blessé à la cuisse, il refuse d'être transporté à l'arrière tant que le combat fait rage. Les balles fusent de tous côtés. Les rebelles accentuent la pression, mais les Nordistes ne faiblissent pas. Ils s'accrochent à leur position et s'appliquent à en défendre les abords. Leur feu de mousqueterie est terrible. Du côté sudiste, si Pickett s'est réfugié à l'arrière pour tâcher de mieux coordonner l'attaque, les généraux de brigade galvanisent leurs troupes avec le plus grand courage. Richard Garnett, autrefois accusé de couardise par Jackson, est tué en montant à l'assaut. Grièvement blessé, Kemper est lui aussi mis hors de combat. Avec son intrépidité naturelle, le général Lewis Armistead prend la direction des opérations. En première ligne, il pique son chapeau à la pointe de son épée et l'agite en signe de ralliement. Les rangs achèvent de se confondre. Les soldats courent, roulent et tombent pêle-mêle à l'approche du muret. Malgré de lourdes pertes, les Virginiens ouvrent une première brèche, enjambent les obstacles et luttent au corps à corps avec leurs adversaires, en

l'occurrence une brigade coriace de Pennsylvaniens commandée par le général Webb. La lutte est d'une extrême violence comme en attestent les témoignages des survivants. « Les secondes durent des siècles, les minutes, une éternité. Les combattants se tirent dans le visage presque à bout portant. Les coups de baïonnettes pleuvent, les sabres tranchent, les revolvers font feu... Les soldats tombent, s'effondrent à genoux, virevoltent, lâchent leurs armes et s'écroulent, le corps haché, maculé de sang... » « Homme à homme, surenchérit un soldat du Massachusetts, corps à corps, ils se battent, se poussent, s'empoignent et s'entretuent. Les corps des blessés et les cadavres leur enlacent les pieds. Sous la masse des colonnes qui déferlent, les blessés incapables de rester debout se débattent désespérément, noyés dans la sueur, noirs de poudre à canon, rouges de sang⁶. »

La lutte est âpre. On se dispute chaque pouce de terrain. Délogés du muret, les soldats de l'Union se retranchent sur une seconde ligne de défense, composée de légers épaulements qui garnissent la crête auprès d'une batterie de canons. Ces pièces tirent aussitôt à mitraille sur les assaillants. Au milieu d'un désordre indescriptible, Hancock et Gibbon font amener les réserves disponibles pour repousser l'assaut. Les régiments unionistes se confondent à leur tour. Les fantassins se pressent, se serrent et forment pêle-mêle un rempart vivant et compact de plus de quatre lignes de profondeur. Le lieutenant Cushing, du 4^e d'artillerie de l'armée régulière, dirige le feu des canons alignés devant le bouquet d'arbres qui domine le plateau, précisément celui vers lequel convergent les Sudistes. Car enhardies par leur progression, les tuniques grises avancent. Des volées de coups de feu s'abattent sur elles de trois côtés à la fois et brisent leur élan. Soudain, Armistead se rend compte qu'il est coupé du reste de la ligne et que seuls 200 à 300 soldats l'accompagnent. Mais, si près du but, il n'a à cœur que de faire son devoir. Il ne combat plus pour la victoire, ni pour survivre, mais pour l'honneur de la Virginie.

Le dénouement est proche. Des survivants de la brigade de Tennesse du général Archer ont rejoint Armistead et, bien que tout soit perdu, ils sont prêts à s'élancer une dernière fois à la charge aux côtés des Virginiens. Dans un suprême effort, les Confédérés lâchent une volée puis prennent d'assaut la batterie de Cushing. Toujours avec son chapeau à la pointe de son épée, Armistead entraîne ses hommes dans une attaque fulgurante au pied du bouquet d'arbres. Animés d'un

courage à nul autre pareil, ses soldats en haillons se frayent un passage à travers une nuée d'adversaires, franchissent l'épaule et s'emparent de plusieurs canons. Leur cri strident résonne entre deux nuages de fumée. Sans faire de quartier, ils donnent de la baïonnette à ceux de leurs ennemis qui n'ont pu s'esquiver. Mais faute de soutien, ils ne peuvent aller plus loin. Ils sont littéralement taillés en pièces par des tirs croisés. C'est la fin. La main sur un canon, le général Armistead est criblé de balles et s'effondre alors que ses hommes agitent triomphalement le drapeau confédéré. Son jeune adversaire, le lieutenant Cushing, trouve lui aussi une fin glorieuse. Il reste que le petit groupe des assaillants fond sous le feu rapproché de la mousqueterie. Les survivants refluent en désordre vers Seminary Ridge, encore que nombre d'entre eux, n'osant pas traverser une seconde fois le terrain sur lequel se croisent les tirs des fantassins nordistes, jettent bas les armes et se constituent prisonniers. Le combat s'achève de façon si brutale que les renforts destinés aux assaillants n'ont pas le temps de couvrir leur retraite. La brigade de Wilcox, par exemple, ne peut venir en aide aux soldats de Pickett. Le feu de deux régiments du Vermont, retranchés derrière une forte clôture en bordure d'un bois, prend d'écharpe toute sa ligne et l'oblige à battre en retraite. Longstreet a défendu aux réserves d'avancer. Il ne s'agit plus, lâche-t-il, de « nourrir la bataille », c'est-à-dire de renouveler l'assaut, mais de conjurer le désastre. À Seminary Ridge, la désorganisation de l'armée est telle qu'elle paraît une proie facile en cas de contre-attaque de l'Union. Des rangs nordistes s'élèvent des hourras dont l'écho se répand au loin⁷.

« Oh, quel dommage ! »

Il est 16 h. Pour le Sud, c'est un véritable carnage. La défaite est accablante. En additionnant les morts, les blessés et les prisonniers, l'armée de Virginie du Nord a perdu 6 500 de ses meilleurs soldats dans cet assaut, contre 1 500 à son adversaire. À elle seule, la division de Pickett a perdu les deux tiers de ses effectifs. Ses trois généraux de brigade et ses treize colonels ont été mis hors de combat. Avec sang-froid, le général Lee assume sa part de responsabilité. Alors que les blessés se traînent vers les ambulances et que les survivants hébétés regagnent leur point de départ en titubant, il accourt à cheval, se jette au milieu des fuyards et s'efforce de les retenir en leur lançant des paroles d'encouragement. Secondé par Longstreet, qui a enfin retrouvé sa verve, Lee leur demande de former une ligne défensive destinée à parer la probable contre-attaque de Meade. « Tout est de ma faute, leur déclare-t-il sans rien laisser transparaître de ses sentiments. C'est moi qui ai perdu cette bataille et vous devez m'aider à m'en sortir du mieux que vous pourrez. Que tous les vaillants reforment les lignes ! » Lee prodigue ses conseils à ses officiers supérieurs, dont il dépend plus que jamais pour sauver son camp. Certains ne peuvent contenir leur émotion. « Mon général, je n'ai plus de division ! » lui répond Pickett, ému aux larmes. L'armée confédérée est tout près du point de rupture⁸.

Et pourtant, à la surprise générale, le choc tant attendu n'a pas lieu. Bien qu'enivrées par leur succès, les troupes fédérales n'exploitent pas leur avantage. Une décision prudente que Meade a dû prendre en faisant acte d'autorité, tant celle-ci a été contestée par ses officiers subalternes. En voyant l'ennemi refluer, le commandant de l'armée du Potomac a d'abord fait le choix d'attendre. Il ne pouvait croire que Lee ait risqué tout le sort d'une bataille dans une manœuvre aussi hardie. Trop heureux d'avoir défait son illustre adversaire, il n'a rien prévu, au demeurant, pour sortir de la défensive. Et si Hancock l'a pressé de lancer les réserves des 5^e et 6^e corps, soit environ

20 000 hommes, à la poursuite des brigades rompues de Lee, il n'a pu se résoudre à prendre l'initiative et à endosser une aussi lourde responsabilité. Malgré les critiques dont il fera l'objet, son hésitation paraît légitime. À ce moment précis, il ne peut pas encore mesurer toute l'étendue des pertes infligées à l'ennemi, ni savoir que l'artillerie sudiste manque cruellement de munitions. Il se méfie également de Stuart, lâché quelque part sur ses arrières, à l'est de Gettysburg, et toujours susceptible de menacer ses communications. « Je ne voulais pas, expliquera-t-il dans son rapport, suivre le mauvais exemple que Lee avait donné en courant à sa perte pour s'être acharné à attaquer une position aussi forte. » « Nous en avons fait assez » répond-il sèchement à un officier mécontent. Il n'empêche que la crainte de perdre les fruits de son succès paralyse son action. Il n'ose pas imaginer que les vainqueurs de Chancellorsville sont quasiment à sa merci et qu'il peut s'assurer une victoire plus complète. Pour lui, Lee n'a pas dit son dernier mot. En le condamnant à l'expectative, l'immense respect qu'il éprouve pour son adversaire le dessert à un moment critique de la bataille.

Tandis que les lignes sudistes se reforment aux abords de Seminary Ridge, le général Lee apprend, vers 17 h, que la cavalerie de Stuart a été engagée et qu'elle ne s'est guère montrée à son avantage. À Rummel Farm, à cinq kilomètres à l'est de Gettysburg, ses hommes ont été tenus en échec par une colonne fédérale, armée en partie de carabines à répétition. Un affrontement marqué par la charge spectaculaire du 1^{er} du Michigan emmené par George Armstrong Custer, un officier appelé à devenir célèbre et qui vient tout juste de recevoir, à seulement 23 ans, ses épaulettes de général de brigade, d'où son surnom de *Boy General*⁹. « La collision a été si soudaine et violente, racontera un témoin du combat, que certains chevaux tombaient cul par-dessus tête, écrasant leurs cavaliers sous eux. » À 15 h, Stuart a dû rebrousser chemin, enragé à l'idée de n'avoir pu accomplir sa mission, et a vainement attendu une faille dans le dispositif adverse pour fondre sur la route de Baltimore. Lee peut néanmoins se consoler en apprenant qu'une brigade détachée de cavalerie, sous les ordres du général Jones, a mis en déroute un détachement de l'Union dans les environs de Fairfield, au sud-ouest de Gettysburg, lui ménageant ainsi une voie de retraite vers la Virginie.

Malgré les apparences, l'heure n'est pas à la sérénité dans le camp

de l'Union. Meade se voit reprocher son attentisme. Lors d'un conseil de guerre improvisé, Pleasonton, Hancock, Doubleday et Howard le supplient de prendre l'initiative tactique pour anéantir l'armée de Virginie du Nord. Mais c'est en pure perte qu'ils tentent de le convaincre. Le commandant fédéral craint de tomber dans un piège. Il reste enfermé dans la conviction que Lee lui prépare un mauvais tour et qu'il vaut mieux rester sur le qui-vive. D'ailleurs, anticipant les ordres de contre-attaque, deux unités de la cavalerie nordiste ont commis l'imprudence de charger à trois reprises l'infanterie rebelle massée au pied de Big Round Top. Elles ont été sévèrement malmenées par les fantassins de la division de Hood. C'est le signe, assure Meade, que Lee ne s'avoue pas encore vaincu et que ce serait folie d'abandonner Cemetery Ridge. Tout juste se laisse-t-il convaincre d'envoyer deux brigades en avant pour mener une reconnaissance en force et tâcher de découvrir les plans de l'ennemi avant le coucher du soleil. Celles-ci s'avancent prudemment et pénètrent dans le champ de blé, théâtre du carnage de la veille, et débusquent l'arrière-garde de deux divisions du corps de Longstreet en train de se replier vers une nouvelle ligne, en arrière de la route d'Emmitsburg. Tout au long de la soirée, les rapports parvenant au quartier général de l'Union sont concordants. Ewell a quitté les alentours de Gettysburg et a positionné ses trois divisions au nord du séminaire luthérien, sur la route de Cashtown. La cavalerie de Stuart a regagné les collines de Seminary Ridge. Lee paraît vouloir se dérober.

De retour dans ses quartiers, le « Renard gris » s'est rendu à l'évidence. Il a tout tenté, il n'a rien réussi. Après trois jours de combats, il a perdu plus du tiers de son armée : 28 000 Sudistes ont été tués, blessés ou faits prisonniers, contre 23 000 du côté de l'Union. Il avait espéré forcer la décision, comme Napoléon à Wagram, par une charge massive d'infanterie précédée par une préparation d'artillerie, mais la fortune des armes lui a été contraire. Peut-être en avait-il trop demandé à ses hommes. Sans doute la mauvaise volonté de Longstreet avait-elle porté préjudice à l'exécution de son plan. Chose certaine, ses troupes ne sont plus en état de combattre. D'autant que ses communications restent incertaines et qu'un nouveau désastre, si loin de ses bases virginienues, pourrait l'exposer à la capitulation. Il faut donc regagner au plus vite le Sud. La campagne de Pennsylvanie est perdue. C'est la mort dans l'âme qu'il annonce sa décision à son état-

major. Au général Imboden, qui l'aide à descendre de cheval, il exprime sans ambages son amertume : « Oui, ce fut une triste journée pour nous. Je n'ai jamais vu de soldats se comporter plus magnifiquement que ceux de la division Pickett aujourd'hui. Et s'ils avaient été soutenus, nous aurions pu l'emporter. [...] Dommage ! Oh, quel dommage ! »

CHAPITRE VI

L'agonie de la confédération

Illusions perdues

Samedi 4 juillet 1863. En ce jour de la fête nationale, les belligérants se tiennent sur le qui-vive. Et si la nuit a été suffisamment calme pour leur permettre de prendre du repos, elle aura surtout été pleine d'angoisses. La pleine lune a jeté sa lumière sur les formes immobiles des cadavres jonchant la plaine ou des blessés qui, trop faibles pour se mouvoir, ont attendu la mort comme une délivrance. À l'aube, le champ de bataille inspire un sentiment d'épouvante. Un spectacle horrible dont se souviendra le colonel de Trobriand, envoyé aux avant-postes : « Ce n'était que têtes emportées, poitrines ouvertes, membres fracassés et entrailles déroulées sur le sol. [...] Au-delà des sentinelles avancées, les blessés gisaient encore là où ils étaient tombés, appelant à l'aide ou demandant de l'eau. Leurs cris mouraient sans réponse, car l'ennemi était proche¹. »

Au petit matin, le commandement fédéral constate la concentration de l'ennemi sur les hauteurs de Seminary Ridge. Tout laisse à penser que Lee se prépare à manœuvrer. Mais a-t-il opté pour une retraite ou pour une marche de flanc ? Plus encore, pourrait-il s'agir d'une feinte destinée à amener l'armée du Potomac sur le front de l'attaque ? Telle est la question qui obsède Meade. Circonspect de nature, ce dernier peine à réfréner l'ardeur de ses officiers subalternes qui ne demandent qu'à aller de l'avant. Vers midi, pendant que les deux partis s'observent, une pluie torrentielle s'abat sur la région, détrempant les routes et les champs, et rendant impossibles les déplacements rapides de l'artillerie. Convaincu que son adversaire n'attaquera pas, Lee en profite pour hâter les préparatifs de sa retraite vers la Virginie. Avec méthode et célérité, il donne tous les ordres pour que l'armée se mette en marche au coucher du soleil. Il importe, répète-t-il, de ne pas traîner avant d'avoir franchi le Potomac à hauteur de Williamsport.

Pour atteindre ce but, Lee dévoile son plan d'action. Il a décidé de faire emprunter à son armée la route de Fairfield-Hagerstown, au sud-

ouest de Gettysburg. Hill sera en tête, suivi par Longstreet, et enfin par Ewell, qui fermera la marche. Stuart assurera une mission de couverture et de reconnaissance. Les troupes formeront un rideau derrière lequel se faufleront le train des équipages et les convois de blessés pour gagner à l'ouest, via Cashtown, la chaîne des South Mountains et, de là, Williamsport. Sous les ordres du général Imboden, un proche de Lee, cette colonne s'ébranle à travers des routes creusées d'ornières en s'étirant sur une longueur de 28 kilomètres. Pour mieux distancer ses poursuivants, Lee s'est résolu à laisser dans les environs de Gettysburg ceux de ses blessés trop mal en point pour supporter le voyage. Sept mille rebelles sont ainsi abandonnés au soin des chirurgiens de l'Union et des infirmières bénévoles. Avant d'entamer sa triste retraite vers la Virginie, Lee a également fait relâcher sur parole 2 000 tunique bleues, Meade ayant refusé de procéder à un échange de prisonniers.

Pendant la nuit, la pluie tombe sans discontinuer. Il est 2 h du matin lorsque l'arrière-garde d'Ewell quitte les abords de Seminary Ridge. La tempête étouffe le roulement des chariots, le fracas des sabots et la marche des fantassins. Faute de temps, les blessés qui rendent l'âme sont enterrés dans des fosses communes. C'est une véritable course contre la montre. Sur les routes défoncées, les attelages s'embourbent à la moindre occasion et ne sont dégagés qu'à grand-peine. Les soldats doivent s'employer à enlever les troncs d'arbres amassés au sol. Se déployant sur les ailes, les cavaliers de Stuart couvrent efficacement le mouvement, ce qui n'empêche pas les vedettes de l'Union de déceler les indices d'une retraite massive. Fort de ces informations, Meade comprend que Lee s'avoue vaincu et qu'il cherche à s'ouvrir le chemin de la Virginie. Aussi choisit-il de passer à l'action. Avec sa brigade de cavalerie, le colonel Irvin Gregg reçoit l'ordre de mener des actions de harcèlement sur la route de Chambersburg. Le général Sedgwick, lui, est chargé d'opérer une reconnaissance en force avec des éléments du 6^e corps. Le 5 juillet, en milieu d'après-midi, il tombe nez à nez avec une arrière-garde sudiste à proximité de Fairfield. Après un duel d'artillerie, les rebelles disparaissent dans les bois. Plutôt que de s'exposer à une embuscade, les Fédéraux préfèrent temporiser et attendre des renforts. Mal leur en prend, car l'armée du Potomac ne se met en marche qu'avec lenteur. Et pour cause. N'ayant que faire de ses détracteurs, Meade affiche sa

sérénité. Il a ordonné aux troupes du général French, tenues en réserve à Frederick, dans le Maryland, de se rendre au plus vite à Williamsport pour y détruire le pont flottant que Lee espère emprunter pour franchir le Potomac. Avec de telles intempéries, jamais les Sudistes ne pourront traverser à gué des eaux aussi turbulentes. Piégé sur la rive nord, le Virginien ne pourra lui échapper.

Pendant deux jours, les orages se succèdent. L'horizon s'obscurcit et laisse apparaître des éclairs. Trempés et affamés, les fantassins de Lee avancent, malgré un vent violent, à une cadence infernale. Les routes s'apparentent à des torrents boueux. Tandis que la colonne s'allonge, les cavaliers de l'Union mènent une poursuite impitoyable. À la faveur de la nuit, ils surprennent les traînards, dispersent les chevaux et mettent le feu à leurs fourgons de ravitaillement. Une nuit, près de Leiterburg, la brigade du colonel Huey se faufile en pleine tempête dans le camp d'Ewell et y sème une panique suffisante pour en repartir avec 1 500 prisonniers. Mais Lee continue à mener un train d'enfer. Il ne songe plus qu'à sauver les débris de son armée. Pendant ce temps, Meade suit une route parallèle à celle de son adversaire, à l'est des montagnes. Mettant de côté ses scrupules, il s'est résolu à frapper un coup décisif.

Dans l'intervalle, la nouvelle du combat s'est répandue de part et d'autre de la ligne Mason-Dixon. Elle galvanise d'autant plus le Nord qu'elle est connue en pleine célébration du 4 juillet. « Victoire ! Waterloo est éclipsée ! » titre le *Philadelphia Inquirer*². À Washington, l'euphorie est telle que Lincoln doit paraître au balcon de la Maison Blanche pour improviser un discours. Ainsi conforté dans sa politique, il prend un malin plaisir à refuser à Alexander Stephens, le vice-président de la Confédération, le droit de franchir les lignes pour parler de paix. « Si Meade peut parachever sa besogne par la destruction totale ou substantielle de l'armée de Lee, s'exclame-t-il le 7 juillet, alors la rébellion sera matée. » Dans le Sud, c'est la consternation. « C'est la journée la plus noire de la guerre » écrit un employé du ministère de la Guerre³. Le désastre de Gettysburg paraît sonner le glas de la rébellion. À Richmond, le général Gorgas, chef des Services du matériel, exprime lui aussi son état d'abattement dans son journal : « Hier, nous étions juchés au pinacle du succès. Lee se trouvait en Pennsylvanie, menaçant Harrisburg, même Philadelphie.

Aujourd'hui nous paraissions promis à la ruine absolue⁴... »

Sur le théâtre des opérations, les belligérants ont parfaitement compris les enjeux. Malgré le poids de la défaite, le « Renard gris » s'applique à fausser compagnie à la meute de ses poursuivants, tandis que Meade s'efforce de rester au contact pour mieux refermer le piège qu'il tend à son adversaire. La région est en émoi. Les civils redoutent qu'une autre bataille ait lieu. À Gettysburg, les secours constatent l'étendue du carnage comme en témoigne le récit d'un religieux français :

Quel affreux spectacle ! Des maisons brûlées, les morts des deux armées parsemés çà et là, un nombre immense de chevaux tués, des milliers de fusils, sabres, voitures, roues, projectiles de toutes dimensions, couvertures, chapeaux, habillements de toute couleur couvraient les champs et le chemin. Nous étions forcés de faire des détours pour ne point passer sur des cadavres. Nos chevaux, épouvantés, reculaient ou s'élançaient de côté et d'autre. La pluie était tombée à torrents, et l'eau qui était restée sur la surface de la terre était rouge de sang. Plus nous avançons, plus les preuves d'un terrible carnage se présentaient à nos yeux qui ne pouvaient retenir leurs larmes devant ces objets d'horreur. Enfin, nous arrivâmes à Gettysburg. Là se trouvait encore une partie de l'armée fédérale en possession du champ de bataille. Toutes les avenues et tous les alentours de la ville étaient encombrés de militaires, de chevaux, d'ambulances, d'artillerie. Les habitants étaient à peine sortis des caves où la frayeur leur avait fait chercher un refuge pendant le combat : la terreur était encore peinte sur leurs visages.

Tout était confusion : chaque édifice était rempli de blessés ; et cependant il y en avait encore plusieurs milliers étendus sur le champ de bataille, dans les fermes, les granges, les écuries et autres dépendances, presque sans aucun secours. Impossible de suffire à tout. Mon Dieu ! Quand donnerez-vous la paix à ce malheureux pays⁵ ?

Tandis que les éléments naturels continuent à se déchaîner, la campagne suit son cours. Le 7 juillet, le corps de Longstreet gagne

Williamsport où il découvre, avec stupeur, que les Fédéraux les ont précédés et ont démolì le ponton de Falling Waters. De plus, les pluies diluviennes ont fait monter le niveau des eaux du Potomac. Impossible de franchir le fleuve à gué. Les ingénieurs confédérés estiment à six jours le temps qu'il leur faudrait pour remplacer le pont et faire passer toute l'armée sur l'autre rive. Sans autre solution viable, le général Lee n'hésite pas un seul instant et donne l'ordre de construire un périmètre défensif autour de la zone. Cette fois, Longstreet est dans son élément et lui prête tout le concours nécessaire. Tandis que les sapeurs se mettent à l'ouvrage, démolissant les bâtiments alentours pour récupérer du bois, ses soldats remuent la terre et élèvent des parapets de deux mètres de haut en moins de quarante-huit heures. Le 9 juillet, l'armée du Potomac arrive en vue des fortifications.

À l'aide d'une longue-vue, Meade examine soigneusement les positions confédérées. Le 12 juillet, il parvient à aligner ses troupes renforcées en face de l'armée confédérée. Il expédie un message à Halleck pour lui annoncer son intention d'attaquer le lendemain « à moins qu'un imprévu ne [l]'en empêche ». Cette formule ambiguë n'échappe pas au président Lincoln, auquel elle rappelle les attermolements de McClellan. Les soupçons du locataire de la Maison Blanche s'avèrent fondés. Dans la soirée, le commandant nordiste tient un nouveau conseil de guerre. Impressionnés par la solidité des retranchements élevés par l'ennemi, cinq de ses sept chefs de corps d'armée s'opposent au déclenchement d'une offensive tant que l'armée ne s'est pas regroupée. L'absence des généraux les plus bouillants, Reynolds, Sickles, Hancock et Gibbon, pèse dans la balance. Dubitatif, Meade modifie ses plans et reporte son attaque. Son attentisme provoque l'indignation à Washington. « Vous êtes assez forts pour attaquer et défaire l'ennemi avant qu'il puisse traverser, lui télégraphie Halleck. Agissez de votre propre chef et obligez vos généraux à exécuter les ordres. [...] Ne laissez pas l'ennemi s'échapper ! »

Piqué au vif, le commandant de l'armée du Potomac se résout à obéir. Le général Lee sent le danger. Dans la nuit du 13 au 14, les rebelles franchissent le Potomac en empruntant le pont de fortune construit par les services du génie. À 3 h du matin, un détachement de la cavalerie fédérale repère le mouvement sur les berges du fleuve. Ivre de colère, Meade fait sonner le branle-bas de combat. Le corps de

Hill est le dernier à traverser. C'est sur la division Heth, qui en forme l'arrière-garde, que fondent les cavaliers nordistes aux premières lueurs du jour. Encore une fois, Custer est aux avant-postes. Sabre au clair, il mène le 6^e du Michigan à l'assaut des rangs d'infanterie. Un feu de mousqueterie oblige le *Boy General* à donner l'ordre du repli. Le combat prend de l'ampleur avec l'arrivée de renforts fédéraux. Pour donner au reste des troupes le temps de traverser le Potomac, les Sudistes sont contraints de se déployer en opposition. Le dos au fleuve, ils brûlent leurs dernières cartouches tandis que les sapeurs se hâtent de rendre le pont inutilisable. Cinq cents d'entre eux sont faits prisonniers. Le général Pettigrew y trouve la mort. Leur sacrifice n'a pas été vain. L'armée de Virginie du Nord est sauvée. Dix jours plus tard, après quelques escarmouches, elle est définitivement à l'abri de l'autre côté du Rappahannock⁶.

Ainsi s'achève la campagne de Gettysburg. Lincoln tombe des nues en apprenant la nouvelle. « Grand Dieu ! s'écrie-t-il. Qu'est-ce que cela veut dire ? Il y a de la trahison là-dedans. [...] L'ennemi était là, dans le creux de la main, et il suffisait de la refermer pour l'anéantir⁷ ! » Le président déplore le manque de sagacité de son général. Un jugement sévère tant la prudence de Meade paraît justifiée au regard des moyens de défense mis en œuvre par les soldats de Longstreet. Et si Lee a finement orchestré le repli de ses forces, une attaque à Williamsport aurait été hasardeuse et, à coup sûr, terriblement meurtrière pour les assaillants. Tenu informé du mécontentement manifesté par Lincoln, le chef de l'armée du Potomac offre sa démission. Lincoln, cependant, ne peut se permettre de limoger le vainqueur de Gettysburg et refuse de l'accepter. Le 14 juillet, il écrit à Meade une lettre d'apaisement, mais il ne peut s'empêcher d'exprimer sa frustration : « Je vous suis infiniment reconnaissant du magnifique succès que vous avez offert à la cause du pays à Gettysburg. Mon cher général, je ne crois pas, cependant, que vous vous rendiez suffisamment compte du malheur que représente pour nous la fuite de Lee. Il était à votre portée et en fondant sur lui, vous auriez pu, compte tenu de nos récentes victoires, mettre un terme à la guerre... À présent, elle va se prolonger indéfiniment⁸. » Après mûre réflexion, Lincoln s'aperçoit que le contenu de la lettre pourrait paraître insultant à son destinataire. Par conséquent, il décide de ne pas

l'envoyer et de s'en tenir aux acquis. Contre toute attente, Lee avait essuyé une cinglante défaite. Son armée était saignée à blanc, ce qui le condamnerait certainement, à l'avenir, à adopter une stratégie plus défensive.

Le tournant de la guerre

Pour le Sud, la campagne de Pennsylvanie s'est achevée dans un bain de sang. Bien qu'elle n'entame pas le prestige de Lee, dont l'offre de démission est rejetée par Davis, la défaite a d'importantes conséquences stratégiques. Plus jamais l'armée rebelle n'envahira le Nord. Pour elle, c'est le début de la fin. Si Meade est injustement critiqué pour ne pas avoir exploité son succès, la victoire de l'Union est cependant d'une importance capitale. Dans le Nord, la confiance renaît et les buts de guerre sont réaffirmés. Le 19 novembre, Lincoln se rend à Gettysburg pour inaugurer le cimetière militaire et prononce un discours retentissant : « Puissions nous ici prendre avec ferveur l'engagement que ces morts ne seront pas morts en vain ; que notre nation, sous la protection de Dieu, connaîtra une nouvelle naissance dans la liberté ; et que le gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple, ne disparaîtra pas de la terre. »

Au même moment, sur le front de l'Ouest, la stratégie des armées fédérales porte ses fruits. Le 4 juillet, le général Grant enlève la place forte de Vicksburg, dans le Mississippi, après un siège long de 44 jours. Quelques jours plus tard, en apprenant la nouvelle, la garnison de Port Hudson, en Louisiane, dépose les armes. La Confédération est coupée en deux. Maîtres du cours entier du grand fleuve, les Nordistes se trouvent aux portes du Vieux Sud. « Le Père des eaux, se réjouit Lincoln, peut désormais couler sans entraves jusqu'à la mer. » Cette fois, le Sud a perdu tout espoir d'une intervention européenne. La France de Napoléon III, au demeurant empêtrée dans l'expédition du Mexique, s'éloigne d'une cause perdue.

L'Union ne tarde pas à tirer parti de cet avantage stratégique. Au cœur du territoire ennemi, ses armées mènent de front la lutte contre les troupes sudistes, souvent insaisissables, et la destruction systématique des communications intérieures, centres de production et dépôts d'approvisionnements. Les bandes de partisans y sèment la

terreur. Et pourtant, l'invasion se précise. Le 3 septembre, les forces fédérales, après avoir franchi la passe de Cumberland, s'emparent de Knoxville, dans le Tennessee. Le 9, elles entrent sans coup férir dans la ville de Chattanooga, un nœud ferroviaire capital puisqu'il assure d'un côté les liaisons entre les États du Golfe et la façade atlantique, et commande de l'autre les passages à travers les monts Alleghanies, d'où les Nordistes projettent d'envahir la Géorgie. Le 20 septembre, les Sudistes stoppent la progression des Fédéraux à Chickamauga, à l'extrémité nord-ouest de la Géorgie. Harcelés, les vaincus se replient à la hâte à Chattanooga, où elles sont bientôt encerclées et à court de vivres. Sous les ordres du général George Thomas, elles subissent quasiment l'état de siège et ne doivent leur salut qu'à l'arrivée providentielle de renforts. Le 25 novembre, leurs forces conjuguées parviennent à desserrer l'étau. Encore une fois à la hauteur de sa réputation, Grant oblige les rebelles à battre en retraite vers le sud. Dorénavant, le cabinet de Richmond ne peut pratiquement plus compter que sur ses États de la côte atlantique pour prolonger la résistance.

L'année 1864 confirme la tendance. Sur tous les fronts, l'Union gagne du terrain. Le Sud est aux abois. Et pourtant, les troupes rebelles, harassées, démoralisées et déguenillées, continuent à résister. Prêt à toutes les audaces, le général Lee n'a pas dit son dernier mot. À Richmond, le président Davis exhorte les siens à repousser les envahisseurs coûte que coûte. Une résistance acharnée qu'illustrent les raids de cavalerie de Forrest et de Mosby. De par son caractère de guerre totale, la lutte devient une école de destruction, une œuvre de ruine qui n'épargne pas les civils.

Le 9 mars 1864, le général Ulysses S. Grant reçoit le grade suprême de lieutenant-général des armées, jadis porté par George Washington. Bien qu'une réputation d'ivrogne lui colle à la peau, le président Lincoln croit en lui pour venir à bout de la rébellion. « Grant, dit-il, sait se battre. Je ne peux pas me passer de cet homme ! » Chose certaine, cette nomination est prometteuse. Maître des moyens d'exécution, responsable de la stratégie d'ensemble, le général Grant commande un demi-million d'hommes. Sur le front de Virginie, où se trouve la principale poche de résistance, il prend lui-même le commandement et annonce son intention d'accabler l'ennemi « même si cela doit prendre tout l'été ». Aussi, sans éprouver le

moindre complexe face à Lee, il réunit une armée forte de 120 000 hommes et, le 4 mai, la lance à l'attaque des 64 000 Confédérés déployés au sud de la rivière Rapidan. Inflexibles, les deux commandants se livrent un duel de géants, rivalisant d'audace et d'habileté pour mener leurs troupes à la victoire. Les batailles sont particulièrement sanglantes. Non sans soulever de vives polémiques, le général nordiste inaugure en réalité une guerre d'attrition, ce qui lui vaut le surnom peu flatteur de « Grant le boucher ». Mais, en multipliant les attaques, il réussit à priver l'armée confédérée de l'ascendant moral et de l'initiative stratégique qu'elle détenait depuis le début des hostilités. Bien qu'il subisse de lourdes pertes, notamment à la Wilderness (5-7 mai), à Spotsylvania (8-12 mai) et à Cold Harbor (3 juin), Grant poursuit sa progression dans le Sud et contraint Lee à se retrancher dans les fortifications entourant Richmond. Les Sudistes n'ont guère le temps de reconstituer leurs forces. La capitale de la rébellion est déjà en état de siège.

Pendant de longs mois, les opérations se résument à une guerre immobile. Les deux armées consomment pied à pied leurs forces dans des engagements partiels pour des résultats le plus souvent insignifiants. On en vient à manier davantage la pelle et la pioche que le fusil. Lee a beau lancer des opérations de diversion, Grant n'entend pas céder un terrain aussi chèrement conquis. Il sait que la victoire finale est à sa portée. D'autant que le général Sheridan, qui commande désormais la cavalerie nordiste, ravage la vallée de la Shenandoah, le réservoir à grains de la Confédération, et s'applique à détruire les communications autour de Richmond.

Sur le front de l'Ouest, la lutte s'apparente également à une guerre de dévastation. Côté nordiste, le général William T. Sherman, ancien lieutenant de Grant, prend la direction des opérations. Le 4 mai, ses troupes quittent Chattanooga et s'enfoncent dans le sud en direction d'Atlanta, en Géorgie. Leur progression est fulgurante, bien qu'elle soit exposée aux sabotages et aux raids de la cavalerie sudiste. Le général Joseph Johnston, qui a rassemblé à grand-peine 50 000 hommes, soit deux fois moins que son adversaire, n'a pas les moyens de contre-attaquer comme le lui enjoint le président Davis, ce qui précipite son limogeage à un moment critique de la campagne. Connu pour sa fougue, le général John B. Hood est appelé à le remplacer. Mais il est

déjà trop tard. Le 22 juillet, les Nordistes sont aux portes d'Atlanta, où les Sudistes se sont retranchés. Appuyé sur les fortifications qui entourent la ville, Hood lance une série d'attaques pour tenter de desserrer l'étreinte nordiste. Or, elles s'avèrent aussi stériles que meurtrières. Les rues sont encombrées de blessés et de mendiants attendant d'être évacués. L'inévitable ne tarde pas à se produire. Le 2 septembre, Atlanta tombe aux mains des Fédéraux. Sa destruction par les flammes reste l'un des symboles les plus significatifs de l'effondrement du Sud.

À Richmond, la nouvelle jette la consternation. Elle brise le ressort moral de celles et de ceux qui croyaient encore à un retournement de situation. La tournure des événements démontre que les jours de la Confédération sont comptés. À Washington, le président Lincoln est aux anges. Les derniers succès de Sherman et de Sheridan ont donné raison à sa politique. Le 8 novembre, il est réélu avec une confortable avance sur son rival, le général McClellan, candidat du Parti démocrate. L'Union n'est pas encore rétablie, mais un parfum de victoire flotte déjà dans l'air.

D'autant que Sherman fait encore des siennes. Le 16 novembre, il entame sa fameuse « Marche vers la mer », sans doute la plus féroce jamais vue sur le sol américain. D'Atlanta à Savannah, sur la côte atlantique, sa progression est phénoménale. Vivant sur le pays traversé, ses soldats ne laissent derrière eux que des cendres, terrorisant la population et libérant des milliers d'esclaves sur leur passage. Ne rencontrant presque aucune opposition militaire, le raid prend les allures d'une expédition punitive au cœur du territoire rebelle. Plutôt que de se lancer à la poursuite de Sherman, Hood cherche à couper ses lignes de communication dans le Tennessee. C'est un échec. Le 30 novembre, le général sudiste est battu à Franklin. Le 16 décembre, il subit un désastre devant Nashville. Déconcerté, Davis ordonne à Johnston, à qui il a rendu le commandement, d'enrayer la progression de Sherman. Mais le commandant fédéral atteint son objectif. Le 21 décembre, il met à sac la ville de Savannah et pénètre en Caroline du Sud, qu'il a juré de faire « hurler de douleur ». En février 1865, il s'empare de Columbia, la capitale de l'État, et remonte vers le nord en vue d'établir la jonction avec les forces de Grant. Charleston, berceau de la sécession, subit le même sort que Savannah. La Confédération n'est plus qu'une coquille vide.

À l'aube de l'année 1865, la chute de la Confédération n'est plus qu'une question de temps. De la Virginie au Texas, les armées fédérales sont partout victorieuses, bien qu'elles enregistrent de lourdes pertes. À Richmond, les appels à l'union sacrée que lance le président Davis ne rencontrent plus aucun écho. La partie est jouée. Grâce à son habileté tactique, Lee ne fait que retarder l'échéance. Nombre de ses soldats ont perdu toute confiance dans la « grande cause » et, faute de moyens de subsistance, choisissent de se rendre plutôt que de prolonger une résistance qu'ils jugent futile. Le 3 février, Alexander Stephens vient parlementer à Hampton Roads pour obtenir une échappatoire diplomatique favorable au Sud. Mais à son grand dépit, il n'obtient rien d'autre qu'une demande de capitulation. Sûr de son succès, Lincoln a déjà tracé des plans pour construire durablement la paix. Il faudra cependant de nouvelles hécatombes pour que l'agonie de la rébellion touche à son fin.

Sur le front de Virginie, entre Richmond et Petersburg, la rigueur de l'hiver provoque une suspension des opérations. Au retour de la belle saison, au printemps 1865, Grant voit le moment opportun de déclencher une campagne décisive en Virginie. Il sent que la victoire ne peut lui échapper. Depuis que les cavaliers de Sheridan ont mis à feu et à sang la vallée de la Shenandoah, les forces de Lee souffrent d'une grave pénurie de ravitaillement. Les désertions vident les rangs. À Richmond, qui plus est, la disette sévit. Pour assurer l'ordre, on y arme jusqu'à des enfants et des vieillards. En vain Davis tente-t-il de ranimer la flamme. La défaite est dans l'air du temps. À la fin du mois du mars, le général Grant reprend l'offensive à la tête d'une gigantesque armée de 120 000 hommes et fait valoir la puissance de la masse. Sur terre comme sur mer, il harcèle les troupes de Lee, l'empêchant ainsi de reconstituer leurs maigres forces. Le 2 avril, enfin, le point de rupture est atteint. Le « Renard gris » évacue ses tranchées de Petersburg et se replie vers l'ouest. Le lendemain, Richmond tombe aux mains des Nordistes. En apprenant la nouvelle, le président Lincoln insiste pour se rendre sur place. Entouré d'une escorte de fusiliers marins, il parcourt les rues d'une ville à moitié détruite sous les ovations de la population de couleur. Certains Noirs s'agenouillent devant lui. « Je sais que je suis libre, s'écrie un esclave, car aujourd'hui j'ai vu le père Abraham et ma main l'a effleuré... »

Pendant quelques jours, les soldats de Lee livrent une série de

combats désespérés contre leurs poursuivants. Le 6 avril, à Sayler's Creek, l'armée du Potomac met hors de combat 6 000 Confédérés. Aux avant-postes, la cavalerie de Sheridan met la main sur le dernier convoi de fourgons destiné aux troupes rebelles. Les Sudistes se constituent prisonniers par milliers. Pris au piège, Lee doit alors s'avouer vaincu. Bien qu'il eût préféré, selon son mot, « souffrir mille morts », il entame des pourparlers avec Grant avant d'accepter de se rendre.

Le dimanche 9 avril 1865, jour des Rameaux, les deux commandants se rencontrent à Appomattox Court House. La scène est solennelle. Lee arrive le premier, sanglé dans son plus bel uniforme, son épée d'apparat à la ceinture. Souffrant d'une migraine, Grant le rejoint vêtu d'une vareuse déboutonnée, les bottes et le pantalon maculés de boue. Il peine à contenir son émotion, tandis que son adversaire garde le visage impassible. « Lequel des deux se rend à l'autre ? » ironise un témoin oculaire. Suivant les recommandations de Lincoln, le vainqueur se montre magnanime. Lee obtient que ses compagnons d'armes ne soient pas poursuivis pour trahison, qu'ils regagnent leurs foyers en gardant possession de leurs chevaux, et que des milliers de rations soient portées de l'autre côté des lignes pour soulager leurs souffrances. Le commandant sudiste montre l'exemple. « J'ai fait du mieux que j'ai pu, dans votre intérêt, déclare-t-il à ses hommes en regagnant son camp. Rentrez chez vous. Si vous êtes aussi bons citoyens que vous avez été soldats, vous vous en sortirez bien dans la vie et je serai toujours fier de vous. Au revoir et que Dieu vous bénisse tous ! » Trois jours plus tard, Grant se permet un geste hautement symbolique en demandant que les honneurs soient rendus aux Sudistes, venus céder leurs drapeaux. La capitulation de Lee rétablit la paix civile. Le 18 avril, Johnston se rend à Sherman en Caroline du Nord. Le 26 mai, les dernières troupes rebelles déposent les armes. La guerre civile est terminée. L'heure de la réconciliation est arrivée.

La mémoire

Au sortir de quatre années de lutte fratricide, les États-Unis présentent l'aspect d'un pays marqué et endeuillé. Certes, l'Union a été préservée et les esclaves ont été libérés. Le XIII^e amendement portant abolition de l'esclavage sera intégré à la Constitution avant la fin de l'année. Mais avec la disparition brutale de Lincoln, assassiné le 14 avril 1865 dans sa loge du théâtre Ford, à Washington, la Reconstruction s'avère une tâche ardue, en particulier dans les États du Sud, qui, ruinés et avilis, sont soumis à la dure loi des vainqueurs. À l'heure des bilans, le coût humain pèse lourd. De Fort Sumter à la campagne d'Appomattox, environ 620 000 Américains ont payé de leur vie l'expérience de la guerre civile, parmi lesquels 360 000 Nordistes et 260 000 Sudistes. En moyenne, un combattant sur cinq a été tué. Le nombre de blessés, de mutilés et d'invalides avoisine le million. Le Sud, proportionnellement plus touché, a perdu 20 % de sa population active. Villes et campagnes ravagées, plantations incendiées... La marche des armées et l'intensité des batailles ont réduit les États séparatistes en cendres. Encore faut-il ajouter l'émancipation des esclaves, l'humiliation de la défaite, la proclamation de la loi martiale et les affres d'une occupation militaire pour se représenter l'amertume des vaincus. « Oh, je hais la nation yankee et tout ce qu'elle fait » fredonne un chant populaire.

Nombre de Sudistes, récusant la défaite, entretiennent le mythe de la « cause perdue », d'où un climat d'extrême violence, illustré par les méfaits de hors-la-loi tels que Jesse James et de sociétés secrètes comme le Ku Klux Klan. En avril 1877, le retrait des dernières troupes fédérales marque officiellement la fin de la Reconstruction, mais le Sud ne sortira vraiment de son sous-développement qu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, à la suite des travaux entrepris dans le bassin du Mississippi et grâce à l'exploitation du gaz et du pétrole dans le golfe du Mexique. Les Noirs, quant à eux, attendront jusque dans les années 1960 pour y jouir de leurs droits civiques⁹.

Les ratés de la Reconstruction mettent en lumière les tourments d'une société marquée par les événements qui se sont succédé de 1861 à 1865. Des deux côtés, les rancœurs et les passions restent vives. Les anciens combattants, démobilisés en un temps record, occupent ici une place centrale. Parmi les 3 millions d'hommes à avoir porté l'uniforme bleu ou gris, beaucoup peinent à réintégrer la société civile, traumatisés à vie par l'horreur qu'ils ont vue ou vécue. La blessure paraît inguérissable. Par le biais d'associations comme la Grand Army of the Republic ou les Daughters of the Confederacy, de publications, de commémorations et de réunions, ils n'ont de cesse d'entretenir le souvenir et de rendre hommage aux disparus. Chacun à leur façon, ils ne manquent pas d'égrener leurs exploits, de ressasser les occasions manquées et de justifier leur conduite passée. Dans le Nord comme dans le Sud, ils forment de puissants groupes de pression avec lesquels les pouvoirs publics doivent composer. Les politiciens de tous bords apprennent à exploiter le souvenir brûlant des sacrifices consentis à des fins purement électorales, si bien qu'au tournant du siècle, « agiter la chemise sanglante » fait encore recette¹⁰.

Parmi cette génération sacrifiée, les vétérans de Gettysburg, la plus grande bataille de la guerre, ne font pas exception à la règle. Le souvenir de l'affrontement les hante pendant longtemps. Le général Pickett, par exemple, souffrira de dépression aggravée jusqu'à la fin de sa vie ; jamais il ne pardonnera à Lee la perte de sa division. Le chef du 2^e corps de l'armée du Potomac, pour sa part, a gagné à Gettysburg le surnom de « Hancock le Superbe » qui le propulsera dans l'arène politique et fera de lui le candidat démocrate à l'élection présidentielle de 1880. Son rôle dans la bataille sera critiqué par le général Howard, jaloux à l'excès de la notoriété de son cadet. Le colonel Chamberlain, le « Lion de Little Round Top », sera décoré de la médaille d'honneur du Congrès et élu quatre fois gouverneur du Maine. Longstreet, quant à lui, suscitera un tollé général dans le Sud pour avoir osé contester, dans une série d'articles polémiques, les choix de Lee en Pennsylvanie. Son adhésion au Parti républicain et son amitié pour Grant, son ancien camarade de promotion de West Point, n'arrangeront pas les choses. Sickles, enfin, n'aura aucun mal à faire oublier sa bétise du 2 juillet et saura, malgré ses excès, cultiver sa popularité. Dans un élan de générosité, le bougre fera don de son péroné et de son tibia à un

musée médical de Washington et se plaira, dans ses vieux jours, à leur rendre visite...

C'est que les événements ont tôt cédé la place à une entreprise mémorielle destinée à sanctifier les lieux. Symboliquement, la bataille de Gettysburg en vient à incarner les valeurs de courage et de sacrifice chères aux Américains. Dès novembre 1863, on l'a vu, un cimetière militaire, où reposent 7 000 à 8 000 combattants, est inauguré en présence du président Lincoln. La ville de Pennsylvanie devient un lieu de pèlerinage. Les tombes sont fleuries avec une belle régularité. Pendant des décennies, les amateurs arpentent la zone des combats pour collecter des souvenirs – et il arrive aujourd'hui encore de découvrir des squelettes dans les environs... Les associations de vétérans, aidées par les collectivités territoriales, contribuent à l'érection de monuments et à la pose de plaques commémoratives sur le champ de bataille. Lee, Hancock et Warren, pour n'en citer que quelques-uns, voient leur mémoire honorée, au même titre que les soldats du 20^e du Maine dans les bois de Little Round Top. Par la force des choses, les lieux deviennent sacro-saints, le théâtre d'une authentique épopée nationale à laquelle les Américains vouent un véritable culte. Largement diffusés après la lutte, les clichés pris par Matthew Brady, Alexander Gardner et Timothy O'Sullivan ont restitué toute la violence de l'affrontement, révélant à un public stupéfait le véritable visage de la guerre, loin de tout idéal romantique. D'où le besoin incompressible d'expiation des horreurs de Gettysburg. Car, dans la mémoire collective, c'est là que se sont nouées les destinées d'une nation appelée à jouer un rôle important dans le cours de l'humanité. C'est là que le vœu pieux de Lincoln a commencé à s'exaucer¹¹.

Jamais la bourgade de Gettysburg ne retrouvera sa quiétude d'antan. Pour la postérité, elle est associée à un haut lieu de l'histoire nationale. Une charge émotionnelle qui incite, au tout début du ^{xx}e siècle, les autorités et les associations d'anciens combattants à se lancer dans un projet ambitieux : le 50^e anniversaire de la bataille. Joseph K. Tener, le gouverneur de la Pennsylvanie, en est le maître d'œuvre. Le gouvernement fédéral voit d'un œil naturellement favorable l'organisation d'une telle manifestation et apporte son concours financier. La Grand Army of the Republic et les United Confederate Veterans sont également parties prenantes. Le succès est au rendez-vous. Le 1^{er} juillet 1913, les vétérans sont 50 000 à

s'entasser dans un gigantesque camp de toile spécialement aménagé dans la plaine de Gettysburg. Encadrés par la garde nationale, la Croix-Rouge et des bénévoles, les ennemis de la veille exorcisent le souvenir de la bataille, bien que tous n'y aient pas pris une part active. Sickles et Chamberlain sont présents. Sous une chaleur torride, le clou de la célébration est la reconstitution de la charge de Pickett. Tandis que les anciens de l'armée sudiste poussent leur fameux cri de guerre et se mettent en marche à travers les champs, un « rôle d'incrédulité », dira un témoin, s'élève des rangs des vétérans de l'Union sur Cemetery Ridge. « C'est à ce moment-là, poursuit-il, que les Yankees, incapables de se contenir plus longtemps, ont jailli de derrière le muret de pierres et se sont jetés sur leurs ennemis d'antan – non pas dans un corps à corps mortel, mais dans une embrassade chaleureuse d'estime et de fraternité. » Le président Wilson en personne se déplace pour leur rendre hommage. « Ce fut une expérience bouleversante, transcendante, confiera Chamberlain, une radieuse camaraderie à la gloire des soldats tombés au champ d'honneur. » Ce fut aussi la dernière grande manifestation de ce type. En 1938, pour le 75^e anniversaire de la bataille, les vétérans ne sont plus que 1 800 à assister aux cérémonies, dont 25 seulement ont participé de fait au combat. Mais l'emprise du mythe est telle que le président Roosevelt ne s'y trompe pas en faisant le court déplacement depuis Washington. Les survivants de la « génération héroïque » ont droit à tous les honneurs. Certains anciens combattants ont le privilège de lâcher par avion un bouquet de fleurs au-dessus du site où tant des leurs ont péri, victimes d'armes d'un autre âge.

D'une superficie d'environ 2 500 hectares, le champ de bataille, facile d'accès depuis la capitale fédérale, devient extrêmement populaire. Les officiels se plaisent à y recevoir leurs invités de marque. En 1943, Churchill s'y rend en compagnie de Roosevelt, le « Vieux Lion » n'ayant jamais caché son intérêt pour la période de la guerre de Sécession, le « dernier conflit entre gentlemen » selon lui. En avril 1960, Dwight Eisenhower, qui connaît bien la région pour y posséder une ferme, sert de guide à Charles de Gaulle lors de la tournée du président français aux États-Unis. On raconte d'ailleurs que le général américain aurait un jour déclaré à Sir Montgomery sur le site de la charge de Pickett : « Si vous aviez lancé une telle attaque, je vous aurais viré ! »

Le 30 mai 1963, pour le *Memorial Day*, le vice-président Lyndon B. Johnson prononce à Gettysburg un discours empreint de noblesse et de respect pour les disparus. Cent ans se sont écoulés depuis que Meade et Lee se sont affrontés en Pennsylvanie. Lui-même originaire du Texas, il n'ignore pas que si les Américains ont désormais achevé de panser la blessure de la guerre civile, les cicatrices ne se sont pas effacées. On en a pour preuve le mouvement pour les droits civiques qui bat alors son plein. Dans le Vieux Sud, la lutte continue à hanter les esprits. Aux uns, son souvenir sert d'argument pour expliquer leurs malheurs, une manière de dénoncer l'iniquité du gouvernement fédéral, tandis qu'aux autres elle permet de se raccrocher à un héritage dont ils seraient les seuls dépositaires, fait d'honneur, de courage, de générosité et d'esprit de corps. « De la défaite est né le bloc du Sud, écrit Robert Penn Warren dans *L'Héritage de la guerre civile* (1961), une mystique d'une orgueilleuse différence par rapport au reste de l'Union, d'un orgueilleux personnalisme, d'une orgueilleuse agressivité défensive. Au moment même de sa mort, la Confédération est entrée dans l'immortalité¹². » Dans *L'Intrus* (1948), William Faulkner, qui prétendait volontiers que son âme était morte en 1865, va plus loin en assurant que chaque adolescent sudiste, perdu dans ses pensées, a un jour rêver de remonter le fil du temps et de se retrouver, baïonnette au canon, sur le champ de bataille de Gettysburg, le 3 juillet 1863, pour charger les positions nordistes et peut-être inverser le cours de l'Histoire...

Il n'empêche que Gettysburg s'est imposé comme le lieu privilégié de la réconciliation nationale. Aujourd'hui dépouillée des oripeaux du mythe, la bataille n'en continue pas moins de fasciner les esprits. Avec une moyenne annuelle d'environ deux millions de visiteurs, ses monuments soigneusement entretenus et ses tombes fleuries, le site conserve auprès du public un intérêt certain. Le cyclorama, œuvre du peintre français Paul Philippoteaux, constitue l'un des points d'orgue de la visite. Au reste, de Little Round Top à Cemetery Hill en passant par Devil's Den, il rappelle un moment fort de la construction nationale, une épreuve terrible qui a opposé des Américains à d'autres Américains. À travers le cinéma, dont le film *Gettysburg* (1993) de Ron Maxwell, mais aussi la littérature, les études historiques, les sociétés savantes et les férus de reconstitution, le souvenir de la bataille survit. La charge de Pickett forme, à l'examen, un abrégé de l'effort de guerre

confédéré : un courage exemplaire, un succès initial, suivi d'un désastre final¹³. Le succès de Meade a été décisif en ce sens qu'il a permis à l'Union de prendre l'ascendant à son heure suprême d'épreuve. C'est l'expérience de la guerre civile, et non l'indépendance, qui a constitué les Américains en un peuple uni, conscient de vivre une aventure commune. Une sorte de deuxième naissance, en somme, qui a présidé à l'émergence des États-Unis comme superpuissance.

Conclusion

Gettysburg... Ce nom résonne dans la mémoire collective des Américains depuis 150 ans. Et pas seulement parce qu'il est associé au discours prononcé par Lincoln et qu'ont appris par cœur des générations d'écoliers¹. Cette bourgade de Pennsylvanie a été aussi le théâtre de la plus grande bataille jamais vue sur le sol nord-américain. C'est le tournant de la guerre civile, l'affrontement à partir duquel l'équilibre des forces a basculé définitivement à l'avantage du Nord. S'il a fallu encore deux ans de combats pour venir à bout de la rébellion, la victoire de l'Union aura écarté la menace d'une invasion qui aurait pu obliger le président Lincoln à s'asseoir à la table des négociations. Lee a-t-il pêché par excès de confiance ? A-t-il été mal secondé ? La charge de Pickett était-elle vouée à l'échec ? Telles sont les questions qui passionnent un public friand d'anecdotes et opposent les spécialistes dans d'interminables querelles. C'est que depuis le dénouement de l'été 1863, le sujet est envisagé sous un prisme déformant. On s'attarde davantage sur les erreurs de Lee que sur les mérites – pourtant réels – de Meade².

Les trois jours de Gettysburg ont marqué de leur empreinte l'histoire des États-Unis. C'est un mythe fondateur de la nation américaine. Aucune autre bataille s'étant déroulée sur son sol n'a donné lieu à une telle foison de légendes et d'images d'Épinal. Dans les contrées vallonnées de la Pennsylvanie, les soldats de l'Union et de la Confédération se sont acquittés de l'impôt du sang pour nouer les destinées encore incertaines de leur pays. Une expérience unique et traumatisante dont les participants ont eu du mal à se remettre. Dans ses souvenirs, un soldat du Tennessee écrira :

Était-ce bien réel ? Ces morts que j'ai vus, gisant dans un bain de sang, étaient-ils mes nobles et courageux compatriotes ? Ai-je contemplé les ruines de mon pays dévasté ? Ai-je senti la terre trembler sous le pas mesuré des colonnes de soldats ? Ai-

je vu les décombres fumants de villes entières et de maisons abandonnées ? Ce drapeau pour lequel je me suis battu tout ce temps, ai-je vu des hommes le rouler pour ne plus jamais le déployer ? Assurément, ce ne sont là que les caprices de ma propre imagination... Mais silence ! J'entends à présent le bruit de la bataille qui se rapproche. Ce grondement sourd en provenance de l'ouest est le roulement des canons dans le lointain...

Notes

Notes du prologue

1. Michael Johnson, éd., *Abraham Lincoln, Slavery and the Civil War : Selected Writings and Speeches*, Bedford, Boston, 2001, p. 263. Trad. de l'auteur.
2. Ward Hill Lamon, *Recollections of Abraham Lincoln*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1994, p. 173.

Notes du chapitre I

1. John B. Jones, *A Rebel War Clerk's Diary*, New York, Sagamore Press, 1958, I, p. 325.
2. Emory M. Thomas, *Robert E. Lee : A Biography*, New York, Norton and Co., 1995.
3. Farid Ameer, *La Guerre de Sécession*, Paris, PUF, 2004, pp. 5-30.
4. *Ibid.*, pp. 49-53.
5. Howard Beale, éd., *Diary of Gideon Welles*, New York, Norton, 1960, I, p. 293.
6. Régis de Trobriand, *Quatre ans de campagnes à l'armée du Potomac*, Paris, A. Lacroix, II, p. 48.
7. James McPherson, *La Guerre de Sécession (1861-1865)*, Paris, Robert Laffont, 1991 ; John Keegan, *La Guerre de Sécession*, Paris, Perrin, 2011.
8. Cité par James McPherson, *op. cit.*, p. 708.
9. John Dederer, « The Origins of Robert E. Lee's Bold Generalship : A Reinterpretation », *Military Affairs*, XLIX, 1985, pp. 117-123.
10. John H. Reagan, *Memoirs, with Special Reference to Secession and the Civil War*, Austin, W. Flavius, 1906, pp. 120-122, 150-153.
11. Cité par Clifford Dowdey, Louis Manarin, éd., *The Wartime Papers of R. E. Lee*, New York, Bramhall House, 1961, p. 490.
12. Archer Jones, *Confederate Strategy from Shiloh to Vicksburg*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1960, p. 208.
13. Alexander Stephens, *A Constitutional View of the Late War Between the States*, Chicago, Ziegler & McCurdy, II, pp. 557-568.
14. Michael C. Adams, *Our Masters the Rebels : A Speculation on Union Military Failure in the East, 1861-1865*, Cambridge, Harvard University Press, 1978.
15. Allen Johnson, Dumas Malone, éd., *Dictionary of American Biography*, New York, Charles Scribner's Sons, 1932, XI, pp. 391-393.

16. Donald Pfanz, *Richard S. Ewell : A Soldier's Life*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1998.
17. James Robertson, *General A. P. Hill : The Story of a Confederate Warrior*, New York, Random House, 1987.
18. Stephen M. Weld, *War Diary and Letters (1861-1865)*, Boston, Riverside Press, 1912, p. 213.

Notes du chapitre II

1. Philippe d'Orléans, comte de Paris, *Histoire de la guerre civile en Amérique*, Paris, Michel Lévy, 1882, VI, pp. 164-165.
2. David Powell, « Stuart's Ride : Lee, Stuart, and the Confederate Cavalry in the Gettysburg Campaign », *Gettysburg Magazine*, n° 20, 1998, pp. 27-43.
3. Roger Long, « General Orders No. 72, "By Command of Gen. R. E. Lee" », *Gettysburg Magazine*, n° 7, 1992, pp. 13-22.
4. Douglas Freeman, *R. E. Lee : A Biography*, New York, Scribner, 1935, III, pp. 58-59.
5. Edward Coddington, *The Gettysburg Campaign : A Study in Command*, New York, Scribner's, 1968, pp. 153-179.
6. Cité par Walter Lord, éd., *The Fremantle Diary : Being the Journal of Lieutenant Colonel James Arthur Lyon Fremantle, on his Three Months in the Southern States*, Boston, Little & Brown, 1954, p. 224.
7. James Mohr, éd., *The Cormany Diaries : A Northern family in the Civil War*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1982, pp. 328-330.
8. James Longstreet, *From Manassas to Appomattox : Memoirs of the Civil War in America*, Philadelphie, Lippincott, 1896, p. 324.
9. Cité par Bell I. Wiley, *The Life of Billy Yank : The Common Soldier of the Union*, Indianapolis, Bobbs-Merrill Co., 1952, p. 283.

Notes du chapitre III

1. Alan T. Nolan, *The Iron Brigade : A Military History*, New York, Macmillan, 1961.
2. Oliver Howard, « Campaign and Battle of Gettysburg », *The Atlantic Monthly*, 1876, XXXVIII, pp. 48-71.
3. Carl Schurz, « The Battle of Gettysburg », *McClure's Magazine*, 1907, XXIX, pp. 272-285.
4. Glenn Tucker, *Lee and Longstreet at Gettysburg*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1968.

Notes du chapitre IV

1. *Dictionary of American Biography...*, *op. cit.*, XVII, pp. 150-151.
2. Voir Thomas Desjardins, *Stand Firm Ye Boys from Maine : The 20th Maine and the Gettysburg Campaign*, Gettysburg, Thomas Publications, 1995.
3. Régis de Trobriand, *op. cit.*, II, p. 143.
4. Grady McWhiney, Perry Jamieson, *Attack and Die : Civil War Military Tactics and the Southern Heritage*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 1982.
5. Daniel Sickles, « Further Recollections of Gettysburg », *North American Review*, 1891, CLII, pp. 257-286.
6. John Gibbon, « The Council of War on the Second Day », dans C. Buell, R. Johnson, *Battles and Leaders*, *op. cit.*, III, p. 314.

Notes du chapitre V

1. Winfield Hancock, « Gettysburg », *The Galaxy*, 1876, XXII, pp. 821-831.
2. Frank Haskell, *Here and there*, Rock Island, Tri-City Review Pub Co., 1950, p. 113.
3. Isaac Trimble, « The Battle and Campaign of Gettysburg », *Southern Historical Society Papers*, 1898, XXVI, pp. 116-128.
4. Franklin Sawyer, *A Military History of the 8th Regiment Ohio Volunteers*, Cleveland, Fairbanks & Co., 1881, p. 131.
5. *Ibid.*
6. Arthur Devereux, « Some Accounts of Pickett's Charge at Gettysburg », *Magazine of American History*, 1887, XVIII, pp. 13-19.
7. John Gibbon, « Another View of Gettysburg », *North American Review*, 1891, CLII, pp. 704-713.
8. Clifford Dowdey, *Death of a Nation : The Story of Lee and his Men at Gettysburg*, New York, A. Knopf, 1958, p. 341.
9. Gregory Urwin, *Custer Victorious : The Civil War Battles of George Armstrong Custer*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1990.

Notes du chapitre VI

1. Régis de Trobriand, *Quatre ans...*, *op. cit.*, II, pp. 153-159 ; Marie-Caroline Post, *op. cit.*, p. 301.
2. *Philadelphia Inquirer*, 6 juillet 1863.
3. John B. Jones, *op. cit.*, pp. 238-239.
4. Frank Vandiver, éd., *Civil War Diary of General Josiah Gorgas*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 1947, p. 54.
5. *Annales de la Congrégation de la Mission (Lazaristes) et de la Compagnie des Filles de la Charité, ou recueil de lettres édifiantes écrites par les prêtres de cette congrégation employés dans les missions étrangères*, Paris, Imprimerie d'Adrien Le Clère, XXIX, 1864, p. 599.

6. Kent Brown, *Retreat from Gettysburg : Lee, Logistics, and the Pennsylvania Campaign*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2005.
7. Howard Beale, *op. cit.*, I, p. 370.
8. Cité par James McPherson, *op. cit.*, p. 731.
9. Farid Ameer, *op. cit.*, pp. 109-118.
10. Farid Ameer, « Nord contre Sud : une blessure si profonde », *L'Histoire*, n° 361, février 2011, pp. 72-81.
11. Henry Steele Commager, Allan Nevins, *Histoire des États-Unis*, Paris, Economica, 1989, pp. 371-372.
12. Robert Penn Warren, *L'Héritage de la guerre civile*, Paris, Stock, 1962, pp. 21-22.
13. James McPherson, *op. cit.*, p. 726.

Notes de la conclusion

1. Gary Wills, *Lincoln at Gettysburg : The Words that Remade America*, New York, Simon & Schuster, 1992.
2. Thomas L. Connelly, *The Marble Man : Robert E. Lee and His Image in American Society*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1978.

Ordre de bataille au 1^{er} juillet 1863

+ : Tué

° : Blessé

ARMÉE DU POTOMAC

George G. Meade (93 386 hommes)

1^{er} corps – John Reynolds +

1^{re} division : James Wadsworth

2^e division : John Robinson

3^e division : Abner Doubleday

Réserve d'artillerie : Charles Wainwright

2^e corps – Winfield Hancock °

1^{re} division : John Caldwell

2^e division : John Gibbon °

3^e division : Alexander Hays

Réserve d'artillerie : John Hazard

3^e corps – Daniel Sickles °

1^{re} division : David Birney °

2^e division : Andrew Humphreys

Réserve d'artillerie : George Randolph °

5^e corps – George Sykes

1^{re} division : James Barnes

2^e division : Romeyn Ayres

3^e division : Samuel Crawford

Réserve d'artillerie : Augustus Martin

6^e corps – John Sedgwick

1^{re} division : Horatio Wright

2^e division : Albion Howe

3^e division : John Newton

Réserve d'artillerie : Charles Tompkins

11^e corps – Oliver O. Howard

1^{re} division : Francis Barlow °

2^e division : Adolf von Steinwehr

3^e division : Carl Schurz

Réserve d'artillerie : Thomas Osborn

12^e corps – Henry Slocum

1^{re} division : Alpheus Williams

2^e division : John Geary

Réserve d'artillerie : Edward Mulhenberg

Corps de cavalerie – Alfred Pleasonton

1^{re} division : John Buford

2^e division : David Gregg

3^e division : Judson Kilpatrick

Réserve générale d'artillerie – Robert Tyler

ARMÉE DE VIRGINIE DU NORD

Robert E. Lee (71 699 hommes)

1^{er} corps – James Longstreet

1^{re} division : Lafayette McLaws

2^e division : John B. Hood °

3^e division : George Pickett

Réserve d'artillerie : J. B. Walton

2^e corps – Richard Ewell

1^{re} division : Jubal Early

2^e division : Robert Rodes

3^e division : Edward Johnson

Réserve d'artillerie : Thompson Brown

3^e corps – Ambrose Hill

1^{re} division : Henry Heth °

2^e division : William Pender +

3^e division : Richard Anderson

Réserve d'artillerie : R. Lindsay Walker

Corps de cavalerie – James E. B. Stuart

Sources et bibliographie

Sources imprimées

Annales de la Congrégation de la Mission (Lazaristes) et de la Compagnie des Filles de la Charité, ou recueil de lettres édifiantes écrites par les prêtres de cette congrégation employés dans les missions étrangères, Paris, Imprimerie d'Adrien Le Clère, XXIX, 1864.

ALEXANDER (Edward), *Military Memoirs of a Confederate: A Critical Narrative*, New York, Scribner's, 1907.

BANDY (Ken), FREELAND (Florence), ed., *The Gettysburg Papers*, Dayton, Morningside House, 1986.

BASLER (Roy), ed., *Abraham Lincoln: His speeches and Writings*, New York, The World Publishing Co., 1946.

BATES (Samuel), *The Battle of Gettysburg*, Philadelphie, T. H. Davis, 1875.

BEALE (Howard), ed., *Diary of Gideon Welles*, New York, Norton, 1960, 3 vol.

BLAKE (Henry), *Three Years in the Army of the Potomac*, Boston, Ticknor, 1865.

BUELL (Clarence), JOHNSON (Robert), *Battles and Leaders of the Civil War*, New York, The Century Co., 1887-1888, 4 vol.

BUREAU OF CENSUS, *Eight Census, 1860. Statistics of the Population of the United States*, Washington D. C., Government Printing Office, 1864-1866, 4 vol.

BURLINGAME (Michael), TURNER ETTLINGER (John R.), ed., *Inside Lincoln's White House: The Complete Civil War Diary of John Hay*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1997.

CHESNUT (Mary), *A Diary From Dixie*, Londres, William Heinemann, 1905.

CRIST (Lynda), DIX (Mary), WILLIAMS (Kenneth), ed., *The Papers of Jefferson Davis*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1997.

C.S.A. CONGRESS, *Journal of the Congress of the Confederate States of America, 1861-1865*, Washington D. C., Government Printing

- Office, 1904-1905, 7 vol.
- DAWES (Rufus), *Service with the Sixth Wisconsin Volunteers*, Marietta, Alderman & Sons, 1890.
- DE LEON (Thomas Cooper), *Four Years in Rebel Capitals : An Inside View of the Life in the Southern Confederacy from Birth to Death*, Mobile, The Gossip Printing Co., 1890.
- DENISON (Frederick), *Sabres and Spurs : The First Regiment Rhode Island Cavalry in the Civil War (1861-1865)*, Central Falls, E. L. Freeman & Co., 1876.
- DOWDEY (Clifford), MANARIN (Louis), ed., *The Wartime Papers of R. E. Lee*, New York, Bramhall House, 1961.
- EARLY (Jubal), *Autobiographical Sketch and Narrative of the War Between the States*, Philadelphia, Lippincott, 1912.
- FOX (William), ed., *New York at Gettysburg*, Albany, J. B. Lyon, 1902, 3 vol.
- FREEMAN (Douglas), MCWHINEY (Grady), ed., *Lee's Dispatches : Unpublished Letters of General Robert E. Lee, C.S.A., to Jefferson Davis and the War Department of the Confederate States of America (1862-1865)*, New York, Putnam's, 1957.
- FREMANTLE (Arthur), *Three Months in the Southern States (April-June 1863)*, New York, Bradburn, 1864.
- GALLAGHER (Gary), ed., *Fighting for the Confederacy : The Personal Recollections of General Edward Porter Alexander*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1989.
- GIBBON (John), *Personal Recollections of the Civil War*, New York, Putnam's, 1928.
- GORDON (John), *Reminiscences of the Civil War*, New York, Scribner's, 1903.
- HASKELL (Frank), *The Battle of Gettysburg*, Madison, 1908.
- HOKE (Jacob), *The Great Invasion of 1863 : General Lee in Pennsylvania*, Dayton, W. J. Shuey, 1887.
- HOOD (John B.), *Advance and Retreat : Personal Experiences in the United States and Confederate Armies*, La Nouvelle-Orléans, 1880.
- HOWARD (Oliver), *Autobiography*, New York, Baker and Taylor, 1907, 2 vol.
- JACOBS (Michael), *Notes on the Rebel Invasion of Maryland and Pennsylvania and the Battle of Gettysburg*, Philadelphia, Lippincott, 1864.

- JOHNSON (Allen), MALONE (Dumas), ed., *Dictionary of American Biography*, New York, Charles Scribner's Sons, 1928-1946, 20 vol.
- JONES (John B.), *A Rebel War Clerk's Diary*, New York, Sagamore Press, 1958.
- LEE (Robert E.), *Recollections and Letters of General Robert E. Lee*, Westminster, Archibald, Constable & Company, Ltd., 1904.
- LONG (A.), ed., *Memoirs of Robert E. Lee*, New York, J. Stoddart, 1886.
- LONGSTREET (James), *From Manassas to Appomattox: Memoirs of the Civil War in America*, Philadelphie, Lippincott, 1896.
- LYMAN (Theodore), *Meade's Headquarters, 1863-1865*, Boston, Ticknor & Field, 1922.
- MAURICE (Frederick), ed., *Charles Marshall: An Aide-de-Camp of Lee*, Boston, Little & Brown, 1927.
- MCCLELLAN (George), *McClellan's Own Story: The War for The Union*, New York, Charles L. Webster, 1887.
- MCCLURE (A. K.), ed., *Annals of the War, Written by Leading Participants North and South*, Philadelphie, Times Publishing, 1879.
- MCKIM (Randolph H.), *A Soldier's Recollections. Leaves from the Diary of a Young Confederate*, New York, Longman, Green & Co., 1910.
- MEADE (George G. Jr.), *The Life and Letters of George Gordon Meade*, New York, Scribner's, 1913, 2 vol.
- MEADE (George G. Jr.), *With Meade at Gettysburg*, Philadelphie, John C. Winston, 1930.
- MOORE (Frank), *The Rebellion Record: A Diary of American Events*, New York, Putnam's Sons, 1861-1870, 11 vol.
- MOSBY (John S.), *Stuart's Cavalry in the Gettysburg Campaign*, New York, Moffat, Yard & Co., 1908.
- NEVINS (Allan), ed., *A Diary of Battle: The Personal Journals of Colonel Charles Wainwright*, New York, Harcourt, Brace & World, 1962.
- NORTON (Oliver), *The Attack and Defense of Little Round Top: Gettysburg, July 2, 1863*, New York, Neale, 1913.
- OEFFINGER (John), ed., *A Soldier's General: The Civil War Letters of Major General Lafayette McLaws*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2002.
- OATES (William), *The War Between the Union and the Confederacy and Its Lost Opportunities*, New York, Neale, 1905.
- ORLÉANS (Philippe d', comte de Paris), *Histoire de la guerre civile en Amérique*, Paris, Michel Lévy, 1874-1896, 7 vol.

- OWEN (William), *In Camp and Battle with the Washington Artillery of New Orleans*, Boston, Ticknor, 1885.
- POST (Marie-Caroline), *The Life and Memoirs of Comte Régis de Trobriand, Major General in the Army of the United States, by his Daughter Marie-Caroline Post*, New York, E. P. Dutton, 1910.
- QUAIFE (Milo), ed., *From the Cannon's Mouth : The Civil War Letters of General Alpheus Williams*, Detroit, Wayne State University Press, 1959.
- SCHURZ (Carl), *The Reminiscences of Carl Schurz*, New York, McClure, 1907-1908, 3 vol.
- SEDGWICK (John), *Correspondence of John Sedgwick, Major General*, New York, 1903, 2 vol.
- SHANNON (Fred Albert), *The Organization and Administration of the Union Army (1861-1865)*, Cleveland, Arthur & Clark, 1928, 2 vol.
- SORREL (G.), *Recollections of a Confederate Staff Officer*, New York, Neale, 1905.
- TAYLOR (Walter), *Four Years with General Lee*, New York, Appleton, 1877.
- TREMAIN (Henry), *Two Days at War : A Gettysburg Narrative and Other Excursions*, New York, Bonnell, Silver & Bowers, 1905.
- TROBRIAND (Régis de), *Quatre ans de campagnes à l'armée du Potomac*, Paris, Lacroix, 1874, 2 vol.
- U.S. WAR DEPARTMENT, *The War of the Rebellion : A Compilation of the Official Records of the Union and Confederate Armies*, Washington D. C., Government Printing Office, 1890-1901, 128 vol.

Articles

- DEVEREUX (Arthur), « Some Accounts of Pickett's Charge at Gettysburg », *Magazine of American History*, 1887, XVIII, pp. 13-19.
- GIBBON (John), « Another View of Gettysburg », *North American Review*, 1891, CLII, pp. 704-713.
- HANCOCK (Winfield), « Gettysburg », *The Galaxy*, 1876, XXII, pp. 821-831.
- HOWARD (Oliver), « Campaign and Battle of Gettysburg », *The Atlantic Monthly*, 1876, XXXVIII, pp. 48-71.
- LONG (Roger), « General Orders No. 72, "By Command of Gen. R. E. Lee" », *Gettysburg Magazine*, n° 7, 1992, pp. 13-22.
- POWELL (David), « Stuart's Ride : Lee, Stuart, and the Confederate Cavalry in the Gettysburg Campaign », *Gettysburg Magazine*, n° 20, 1998, pp. 27-43.
- ROSS (Fitzgerald), « A Visit to the Cities and Camps of the Confederate States, 1863-1864 (3) », *Blackwood's Edinburgh Magazine*, janvier-juin 1865, XCVII, pp. 162-189.
- SCHURZ (Carl), « The Battle of Gettysburg », *McClure's Magazine*, 1907, XXIX, pp. 272-285.
- SICKLES (Daniel), GREGG (David), NEWTON (John), BUTTERFIELD (Daniel), « Further Recollections of Gettysburg », *North American Review*, 1891, CLII, pp. 257-286.
- TRIMBLE (Isaac), « The Battle and Campaign of Gettysburg », *Southern Historical Society Papers*, 1898, XXVI, pp. 116-128.

Ouvrages consultés

- ADAMS (Michael C.), *Our Masters the Rebels : A Speculation on Union Military Failure in the East, 1861-1865*, Cambridge, Harvard University Press, 1978.
- ADKIN (Mark), *The Gettysburg Companion : The Complete Guide to America's Most Famous Battle*, Mechanicsburg, Stackpole Books, 2008.
- AMEUR (Farid), *La Guerre de Sécession*, Paris, PUF, 2004.
- AMEUR (Farid), *La Guerre de Sécession : images d'une Amérique déchirée*, Paris, François Bourin Éditeur, 2011.
- BERINGER (R.), HATTAWAY (H.), JONES (A.), STILL (W.), *Why the South Lost the Civil War*, Athens, University of Georgia Press, 1986.
- BORITT (Gabor), ed., *The Gettysburg Nobody Knows*, New York, Oxford University Press, 1997.
- BROWN (Kent), *Retreat from Gettysburg : Lee, Logistics, and the Pennsylvania Campaign*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2005.
- BUSEY (John), MARTIN (David), *Regimental Strengths and Losses at Gettysburg*, Hightstown, Longstreet House, 2005.
- CATTON (Bruce), *La Guerre de Sécession*, Paris, Payot, 1973.
- CATTON (Bruce), *Glory Road : The Bloody Road from Fredericksburg to Gettysburg*, Garden City, Doubleday and Company, 1952.
- CLARK (Champ), *Gettysburg : The Confederate High Tide*, Alexandria, Time-Life Books, 1985.
- CLEAVES (Freeman), *Meade of Gettysburg*, Norman, University of Oklahoma Press, 1991.
- CODDINGTON (Edwin), *The Gettysburg Campaign*, New York, Scribner's, 1968.
- COMMAGER (Henry Steele), ed., *The Blue and the Gray : The Story of the Civil War as Told by Participants*, Indianapolis, Bobbs-Merrill Co., 1950, 2 vol.
- COMMAGER (Henry Steele), NEVINS (Allan), *Histoire des États-Unis*, Paris,

Economica, 1989.

CONNELLY (Thomas L.), *The Marble Man : Robert E. Lee and His Image in American Society*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1978.

CONNELLY (Thomas L.), JONES (Archer), *The Politics of Command : Factions and Ideas in Confederate Strategy*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1973.

CURRENT (Richard), ed., *Encyclopedia of the Confederacy*, Londres, Simon & Schuster, 1993, 4 vol.

DAVIS (William C.), *The Fighting Men of the Civil War*, Londres, Salamander Books, 1989.

DESJARDINS (Thomas), *Stand Firm Ye Boys from Maine : The 20th Maine and the Gettysburg Campaign*, Gettysburg, Thomas Publications, 1995.

DESJARDINS (Thomas), *These Honored Dead : How the Story of Gettysburg Shaped American Memory*, New York, Da Capo Press, 2003.

DONALD (David), *Lincoln*, Londres, Jonathan Cape, 1995.

DOWDEY (Clifford), *Death of a Nation : The Story of Lee and his Men at Gettysburg*, New York, A. Knopf, 1958.

EICHER (David J.), *The Longest Night : A Military History of the Civil War*, New York, Simon & Schuster, 2001.

FOOTE (Shelby), *The Civil War : A Narrative*, New York, Random House, 1958-1974, 3 vol.

FRASSANITO (William), *Gettysburg : A Journey in Time*, Gettysburg, Thomas Publications, 1996.

FREEMAN (Douglas), *Lee's Lieutenants : A Study in Command*, New York, Scribner's, 1946, 3 vol.

FREEMAN (Douglas), *R. E. Lee : A Biography*, New York, Scribner, III, 1935.

GALLAGHER (Gary), *The Confederate War*, Cambridge, Harvard University Press, 1997.

GALLAGHER (Gary), ed., *The Third Day at Gettysburg and Beyond*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1998.

GALLAGHER (Gary), *Lee and His Army in Confederate History*. Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2001.

GARRISON (Webb), *Brady's Civil War*, Londres, Salamander, 2000.

GLATTHAR, (Joseph) *General Lee's Army : From Victory to Collapse*. New York, Free Press, 2008.

- GUELZO (Allen C.), *Gettysburg : The Last Invasion*, Alfred A. Knopf, New York, 2013.
- HAGERMAN (Edward), *The American Civil War and the Origins of Modern Warfare : Ideas, Organization, and Field Command*, Bloomington, Indiana University Press, 1988.
- HASKELL (Frank), *Here and there*, Rock Island, Tri-City Review Pub Co., 1950.
- HATTAWAY (Herman), JONES (Archer), *How the North Won : A Military History of the Civil War*, Urbana, University of Illinois Press, 1983.
- HEIDLER (David & Jeanne), *Encyclopedia of the American Civil War. A Political, Social and Military History*, Santa Barbara, ABC-Clio, 2000, 4 vol.
- JONES (Archer), *Confederate Strategy from Shiloh to Vicksburg*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1960.
- LONGACRE (Edward), *The Cavalry at Gettysburg*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1986.
- LORD (Walter), éd., *The Fremantle Diary : Being the Journal of Lieutenant Colonel James Arthur Lyon Fremantle, on his Three Months in the Southern States*, Boston, Little & Brown, 1954.
- MCPHERSON (James), *La Guerre de Sécession (1861-1865)*, Paris, Robert Laffont, 1991.
- MCPHERSON (James), *For Cause and Comrades : Why Men Fought in the Civil War*, New York, Oxford University Press, 1997.
- MCWHINEY (Grady), JAMIESON (Perry D.), *Attack and Die : Civil War Military Tactics and the Southern Heritage*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 1982.
- MILLER (Francis), ed., *The Photographic History of the Civil War*, New York, Trow Press, 1911, 10 vol.
- MOHR (James), éd., *The Corman Diaries : A Northern family in the Civil War*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1982.
- NOLAN (Alan T.), *The Iron Brigade : A Military History*, New York, Macmillan, 1961.
- PALUDAN (Philip), *A People's Contest : The Union and Civil War, 1861-1865*, Lawrence, University Press of Kansas, 1996.
- PFANZ (Donald), *Richard S. Ewell : A Soldier's Life*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1998.
- PFANZ (Harry), *Gettysburg : The First Day*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2001.

- PFFANZ (Harry), *Gettysburg : The Second Day*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1987.
- PFFANZ (Harry), *Gettysburg : Culp's Hill and Cemetery Hill*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1993.
- REARDON (Carol), *Pickett's Charge in History and Memory*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2009.
- ROBERTSON (James I., Jr.), *General A. P. Hill : The Story of a Confederate Warrior*, New York, Random House, 1987.
- ROBERTSON (James I., Jr.), *Soldiers Blue and Gray*, Columbia, Warner Books, 1991.
- SAWYER (Franklin), *A Military History of the 8th Regiment Ohio Volunteers*, Cleveland, Fairbanks & Co., 1881.
- SEARS (Stephen), *Gettysburg*, Boston, Houghton Mifflin, 2003.
- SMITH (Carl), *Gettysburg, 1863 : High Tide of the Confederacy*, Londres, Osprey, 1998.
- THOMAS (Emory M.), *Robert E. Lee : A Biography*, New York, Norton and Co., 1995.
- TRUDEAU (Noah), *Gettysburg : A Testing of Courage*, New York, HarperCollins, 2002.
- TUCKER (Glenn), *Lee and Longstreet at Gettysburg*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1968.
- URWIN (Gregory), *Custer Victorious : The Civil War Battles of George Armstrong Custer*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1990.
- VANDIVER (Frank), éd., *Civil War Diary of General Josiah Gorgas*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 1947.
- WARD (Geoffrey C.), BURNS (Rick), BURNS (Ken), *The Civil War : An Illustrated History*, New York, Alfred A. Knopf, 1991.
- WARREN (Robert Penn), *L'Héritage de la guerre civile*, Paris, Stock, 1962.
- WEIGLEY (Russell F.), *A Great Civil War : A Military and Political History, 1861-1865*, Bloomington, Indiana University Press, 2000.
- WELD (Stephen M.), *War Diary and Letters (1861-1865)*, Boston, Riverside Press, 1912.
- WERT (Jeffrey), *Gettysburg : Day Three*, New York, Simon & Schuster, 2001.
- WILEY (Bell I.), *The Life of Johnny Reb : The Common Soldier of the Confederacy*, Indianapolis, Bobbs-Merrill Co., 1943.
- WILEY (Bell I.), *The Life of Billy Yank : The Common Soldier of the Union*, Indianapolis, Bobbs-Merrill Co., 1952.

WILLS (Gary), *Lincoln at Gettysburg : The Words that Remade America*, New York, Simon & Schuster, 1992.

WOODWORTH (Steven), *Beneath a Northern Sky : A Short History of the Gettysburg Campaign*, Wilmington, SR Books, 2003.

DU MÊME AUTEUR

- La Guerre de Sécession*, Paris, PUF, collection « Que sais-je ? », n° 914, 2004, 128 p. (réédité en 2013).
- « *La Victoire ou la Mort !* » *Les derniers jours de Fort Alamo*, Paris, Larousse, 2007, 288 p.
- Le Ku Klux Klan*, Paris, Larousse, 2009, 256 p.
- Philippe d'Orléans, comte de Paris. « Voyage en Amérique, 1861-1862 ». Un prince français dans la guerre de Sécession*, Paris, Perrin, 2011, 684 p. (édition critique).
Mention spéciale du prix France-Amérique 2011.
- Sitting Bull, héros de la résistance indienne*, Paris, Larousse, 2010, 240 p.
- La Guerre de Sécession. Images d'une Amérique déchirée*, Paris, François Bourin Éditeur, 2011, 186 p.
- Héros et légendes du Far West*, Paris, François Bourin Éditeur, 2012, 208 p.

DANS LA MÊME COLLECTION

- Arnaud Blin, *Wagram. 5-6 juillet 1809*, 2010.
Pierre Bouet, *Hastings. 14 octobre 1066*, 2010.
Christophe Prime, *Omaha Beach. 6 juin 1944*, 2011.
Jérôme de Lespinois, *Bataille d'Angleterre. Juin 1940-mai 1941*, 2011.
Hélène Harter, *Pearl Harbor. 7 décembre 1941*, 2011.
Xavier Hélary, *Courtrai. 11 juillet 1302*, 2012.
Yann Le Bohec, *Alésia. 52 avant J.- C.*, 2012.
Damien Baldin et Emmanuel Saint-Fuscien, *Charleroi. 21-23 août 1914*, 2012.
Sylvain Gouguenheim, *Tannenberg. 15 juillet 1410*, 2012.
André-Paul Comor, *Camerone. 30 avril 1863*, 2012.
Ivan Cadeau, *Diên Biên Phu. 13 mars-7 mai 1954*, 2013.
Walter Bruyère-Ostells, *Leipzig. 16-19 octobre 1813*, 2013.
Jean-François Muracciole, *La Libération de Paris. 19-26 août 1944*, 2013.
Stéphane Mantoux, *L'Offensive du Têt. 30 janvier-mai 1968*, 2013.
Guillaume Piketty, *La Bataille des Ardennes. 16 décembre 1944-31 janvier 1945*, 2013.

INDEX

Alexander, Edward, colonel [124](#), [151-154](#),
Alexandre le Grand [34](#)
Anderson, George, général [118](#), [122](#), [128](#), [135](#), [137](#), [139](#)
Anderson, Richard, général [118](#), [122](#), [135](#), [137](#)
Archer, James, général [94](#), [99](#), [160](#)
Armistead, Lewis, général [159-161](#),
Avery, Isaac, colonel [142-143](#),
Ayres, Romeyn, général [136](#)
Barksdale, William, général [136-139](#),
Barlow, Francis, général [107-108](#), [110](#)
Baxter, Henry, général [103](#), [105](#), [109](#)
Beauregard, Pierre, général [42](#)
Benning, Henry, général [128](#), [130](#), [140](#)
Berdan, Hiram, colonel [126](#)
Biddle, Chapman, colonel [105-107](#),
Birney, David, général [137](#),
Bonaparte [42](#)
Brady, Matthew [188](#)
Bragg, Braxton, général [28](#), [32](#)
Brockenbrough, John, colonel [105](#), [157](#)
Brown, John [17](#)
Buford, John, général [57-58](#), [87-88](#), [93](#), [95-96](#), [102](#), [113](#), [126](#)
Burns, John [100](#)
Burnside, Ambrose, général [36](#), [47](#)
Caldwell, John, général [135](#)
Carter [134](#)
Chamberlain, Joshua, colonel [131-133](#), [187](#), [189](#)
Chambliss, John, colonel [66](#)
Churchill, Winston [190](#)

Colvill, William, colonel [138](#)

Corby, William [135](#)

Coster, Charles, colonel [108](#)

Couch, Darius, général [47](#)

Curtin, Andrew [68](#), [83](#)

Cushing, Alonzo, capitaine [160-161](#),

Custer, George A., général [164](#), [174](#)

Custis, Mary [16](#)

Cutler, Lysander, général [97-99](#), [103](#), [105](#)

Daniel, Junius, général [109-110](#),

Davis, Jefferson, général [17](#), [19](#), [29](#), [32](#), [38-39](#), [42](#), [94](#), [98-100](#), [157](#), [176](#), [178](#),
[180-182](#),

Dawes, Rufus, lieutenant-colonel [99-100](#),

Devin, Thomas, colonel [93](#)

Dilger, Hubert, capitaine [112](#)

Dix, John A., général [84-85](#),

Doles, George, général [110](#)

Doubleday, Abner, général [98-99](#), [102](#), [105](#), [107](#), [110](#), [113](#), [165](#)

Duffié, Alfred N., colonel [58](#), [65-66](#),

Early, Jubal A., général [62](#), [75-77](#), [89](#), [100](#), [104](#), [107-108](#), [122](#), [142-143](#),

Eisenhower, Dwight [190](#)

Ellis, Augustus, colonel [129](#)

Ewell, Richard S., général [43](#), [51](#), [54](#), [58](#), [61-62](#), [67-71](#), [73-76](#), [79](#), [101-104](#), [107](#),
[109](#), [115](#), [117-118](#), [121-122](#), [125](#), [140](#), [142-145](#), [149-150](#), [168-170](#),

Farragut, David, amiral [27](#)

Faulkner, William [191](#)

Forrest, Nathan B., général [178](#)

French, William, général [170](#)

Fry, Birkett, colonel [93](#)

Gamble, William, colonel [93](#), [95](#),

Gardner, Alexander [188](#)

Garnett, Richard, général [159](#)

Gaulle, Charles de [190](#)

Gibbon, John, général [144](#), [156](#), [158](#), [160](#), [173](#)

Gordon, John B., général [108](#)

Gorgas, Josiah, général [171](#)

Graham, Charles, général [136-137](#),

Grant, Ulysses S., général [27](#), [30](#), [32-33](#), [176-179](#), [181-184](#), [187](#)

Greene, George, général [141](#)

Gregg, David, général [57-58](#), [64](#)

Gregg, Irvin, colonel [66](#), [169](#)

Guillaume le Conquérant [34](#)

Hall, James, major [98-99](#),

Halleck, Henry W., général [55](#), [67](#), [79-81](#), [84](#), [174](#)

Hancock, Winfield, général [47](#), [72](#), [112-114](#), [118](#), [123](#), [126](#), [135](#), [137-139](#), [143](#),
[151-154](#), [156](#), [158](#), [160](#), [163](#), [165](#), [173](#), [187](#)

Hannibal [122](#)

Hardie, James, lieutenant-colonel [81](#)

Harrison, Henry [78](#)

Hays, Alexander, général [156](#), [158](#)

Hays, Harry, général [108](#), [111](#), [142-143](#),

Hazlett, Charles, lieutenant [133](#)

Heth, Henry, général [88-89](#), [94](#), [96](#), [98](#), [100-101](#), [104-106](#), [174](#)

Hill, Ambrose P., général [44](#)

Hill, Daniel, général [54](#), [67](#), [69](#), [76](#), [85](#), [88-89](#), [94](#), [101](#), [104](#), [109-110](#), [115](#), [117](#),
[135](#), [137](#), [142-143](#), [149-150](#), [168](#), [174](#)

Hodges, Alpheus, caporal [91](#),

Hood, John B., général [121](#), [127-129](#), [165](#), [180-181](#),

Hooker, Joseph, général [25](#), [31](#), [36](#), [39](#), [46-48](#), [53-56](#), [60-61](#), [63](#), [67](#), [71-72](#), [79-81](#),
[83-84](#), [125](#)

Howard, Oliver, général [97](#), [102-103](#), [107](#), [109](#), [113](#), [165](#), [187](#)

Huey, Pennock, colonel [170](#)

Humphreys, Andrew, général [137-138](#),

Hunt, Henry, général [126](#), [134](#), [152-153](#),

Imboden, John, général [166](#)

Iverson, Alfred, général [104](#), [109](#)

Jackson, Andrew [21](#), [31](#), [41-44](#),

Jackson, Stonewall [83](#), [140](#)

Jackson, Thomas J., général 33, 62-63, 103, 115

James, Jesse 185

Jenkins, Albert, général 63, 69, 75-76,

Johnson, Edward, général 140-142, 147-148,

Johnson, Lyndon B. 190

Johnson, S., capitaine 62, 116, 122

Johnston, Joseph E., général 31-32, 119, 180-181, 184

Jones, Marcellus, lieutenant 93,

Jones, William, général 164

Kelly, Patrick, colonel 135

Kemper, James, général 159

Kershaw, Joseph, général 134-136,

Kilpatrick, Judson, général 64, 74

Kryzanowski, Wladimir, colonel 108

Lane, James, général 110, 157

Law, Evander, général 124, 128-130,

Lee, Robert Edward, général 13, 15-19, 29, 32-35, 38-45, 51, 53, 55-56, 59-63, 67-68, 70-71, 74, 76-80, 84-89, 94, 99, 101-102, 112, 115-116, 121-122, 124, 127, 138, 140, 143-145, 149-151, 156, 162-169, 171, 173-176, 178, 182-184, 187, 193,

Letterman, Jonathan 48

Lincoln, Abraham 11-12, 17, 22-23, 25, 35-36, 39-40, 55, 60, 67-68, 73, 75, 79-82, 84, 174-178, 180, 182-184, 187-188, 193

Long, Armistead, colonel 41

Longstreet, James, général 32, 40, 43, 51, 54, 61, 66-67, 69, 76-78, 94, 104, 117, 121-122, 124, 127, 134-135, 137, 139, 141-144, 149-151, 154-155, 161-162, 165, 172-173, 175

Mahone, William, général 139

Maloney, Patrick, soldat 99

Maxwell, Ron 191

McClellan, George B., général 25, 36, 47, 70, 81, 83-84, 173, 180

McDowell, Irwin, général 24, 84

McLaws, Lafayette, général 121, 127, 134-136,

Meade, George Gordon, général 12, 79, 81-84, 87, 97, 101-102, 104, 112-114, 116, 118-119, 122-123, 125-126, 138-140, 143-144, 149-152, 162-163, 165, 168-171, 173-176, 192-193,

Meredith, Solomon, général [97-99](#), [105](#), [107](#)

Milroy, Robert, général [62](#)

Monroe, James [37](#)

Montgomery, Bernard [190](#)

Mosby, John S., colonel [178](#)

Munford, Thomas, colonel [64-65](#),

Napoléon III [37](#), [177](#)

Napoléon Ier [15](#), [34](#)

O'Neal, Edward, colonel [104](#), [109](#)

O'Sullivan, Timothy [188](#)

Oates, William, colonel [131-133](#),

Paul, Gabriel, général [109](#),

Pegram, William, major [94](#)

Pemberton, John, général [31](#)

Pender, William, général [94](#), [101](#), [107](#), [110](#)

Pendleton, William, général [43](#)

Perrin, Abner, colonel [110](#)

Pettigrew, James, général [88](#), [105-106](#), [155](#), [157](#), [174](#)

Philippoteaux, Paul [191](#)

Pickett, George, général [121](#), [154-159](#), [161-163](#), [166](#), [186](#), [190](#), [192-193](#),

Pierce, Franklin [30](#)

Pleasanton, Alfred, général [46](#), [56](#), [58-59](#), [63-64](#), [66-67](#), [73](#), [80](#), [125](#), [151](#), [165](#)

Pope, John, général [36](#)

Porter, David, amiral [30](#)

Posey, Carnot, général [139](#)

Ramseur, Stephen, général [109](#)

Reagan, John [39](#)

Reynolds, John, général [47](#), [80-81](#), [86](#), [88](#), [96-98](#), [112](#), [173](#)

Robertson, Berverly, général [66](#), [128-130](#),

Rodes, Robert, général [62](#), [102-104](#), [109-111](#), [113](#), [142](#),

Roosevelt, Franklin D. [189-190](#),

Rosecrans, William, général [31-32](#),

Rowley, Thomas, général [105](#)

Sackett, Delos, colonel [91](#)

Scales, général [110](#)

Schimmelfennig, Alexander von, général [111](#)

Schurz, Carl, général [108](#), [110](#)

Scott, Winfield, général [16](#)

Seddon, James [32](#), [40](#),

Sedgwick, John, général [47](#), [54](#), [114](#), [123](#), [139](#), [169](#)

Selfridge, James, colonel [147](#)

Semmes, Paul, général [136](#)

Sheridan, Philip H., général [179](#), [182-183](#),

Sherman, William T., général [179](#), [181](#), [184](#)

Sickles, Daniel, général [47](#), [114](#), [124-127](#), [129-130](#), [134](#), [136](#), [173](#), [187](#), [189](#)

Slocum, Henry, général [81](#), [114](#), [123](#)

Smith, James, capitaine [128](#), [130](#)

Stanton, Edwin [67](#), [81](#)

Stephens, Alexander [40](#), [171](#), [182](#)

Steuart, George, général [141](#), [145](#), [147-148](#),

Stevens, Thaddeus [78](#)

Stone, Roy, colonel [105-107](#),

Stuart, James E. B., général [45](#), [51](#), [56](#), [58-59](#), [63-66](#), [69-74](#), [76](#), [79](#), [85](#), [94](#), [101](#),
[117](#), [124](#), [144](#), [149](#), [151](#), [163-164](#), [166](#), [168-169](#),

Sykes, George, général [114](#), [123](#), [140](#)

Taylor, Zachary [82](#)

Tener, John K. [188](#)

Thomas, George H., général [177](#)

Tocqueville, Alexis de [19](#)

Trimble, Isaac, général [76](#), [155](#), [157-158](#),

Trobriand, Régis de, colonel [134](#), [167](#)

Tyler, Robert, général [46](#)

Vallandigham, Clement [35](#)

Vincent, Strong, colonel [131-132](#),

Wadsworth, James, général [47](#), [97](#)

Wainwright, Charles, colonel [102](#), [142](#)

Ward, J. Hobart, général [129-130](#),

Warren, Gouverneur, général [131](#)

Warren, Robert Penn [188](#), [191](#)

Washington, George [16](#), [178](#)

Webb, Alexander, général [139](#)

Wigfall, Louis [40](#)

Wilcox, Cadmus, général [138-139](#), [157](#), [161](#)

Willard, George, colonel [138](#)

Williams, Alpheus, général [145](#)

Wilson, Woodrow [189](#)

Wofford, William, général [136](#)

Wright, Ambrose, général [139](#)

Retrouvez tous nos ouvrages
sur www.tallandier.com